



Università
Ca'Foscari
Venezia

Corso di Laurea magistrale
in Scienze del linguaggio

ordinamento ex D.M. 270/2004

Tesi di Laurea

**Histoires minuscules : la littérature pour
l'enfance et sa traduction**

Proposition de traduction en italien et commentaire du roman
"L'omelette au sucre" de Jean-Philippe Arrou-Vignod

Relatore

Ch. Prof. Giuseppe Sofò

Correlatore

Ch. Prof. Yannik Hamon

Laureanda

Nancy Campisi

Matricola 866631

Anno Accademico

2021 / 2022

*Alle persone che mi rendono felice
A mamma e papà
A Christian*

*Alle alte aspettative che nel tempo mi sono costruita
e che ho creduto non dover deludere*

*Pourquoi aimons-nous vivre dans les
histoires ? Entre autres raisons, parce
qu'elles nous permettent d'échapper à notre
condition d'animal humain aux prises avec
le temps*

Jean-Philippe Arrou-Vignaud

Lasciati guidare dal bambino che sei stato

Josè Saramago

Abstract

This research will present some considerations about children literature and its translation with the aim of exploring a mysterious but significant macrocosm, owing to its literary, linguistic, and pedagogic issues.

Furthermore, this paper will concentrate on the proposal of translation of the first two chapters of the children book *L'Omelette au Sucre – histoires des Jeans-Quelque-Chose*, by Jean-Philippe Arrou-Vignaud. The latter will comprehend a series of translation challenges as a consequence of its fidelity to the historical and social context. In this regard, the last part of this work will be dedicated to the comment of the employed translation strategies, notably as regards lexis, morphosyntax, and culture.

Ce mémoire présentera quelques considérations relativement à la littérature pour l'enfance et sa traduction afin d'explorer un monde qui apparaît encore mal éclairé, mais qui, au contraire, demeure nodal pour son public, en raison de ses enjeux littéraires, linguistiques et pédagogiques.

Le travail se concentrera ensuite sur la proposition de la traduction de deux premiers chapitres du livre *L'omelette au sucre – histoires des Jeans-Quelque-Chose* de Jean-Philippe Arrou-Vignod, un livre évidemment adressé aux enfants, mais qui englobe toute une série de difficultés, résultant très ancré dans le contexte historique et social dans lequel il a été engendré. À ce propos, la dernière réflexion portera justement sur l'éclaircissement des choix de traduction effectués, notamment sur les soucis sur le plan lexical, morphosyntaxique et culturel.

Table des matières

Abstract	8
Table des matières	10
0. Introduction	13
1. La littérature pour l'enfance : définitions, importance, approches traductologiques et problématiques	16
1.1 <i>Définition de la littérature pour l'enfance</i>	16
1.2 <i>L'importance de la traduction pour l'enfance</i>	20
1.3 <i>Les principales théories de traduction pour l'enfance</i>	24
1.4 <i>Les problématiques liées à la traduction pour l'enfance</i>	33
2. Traduction : l'omelette au sucre – histoires des jeans-quelque-chose	42
2.1 <i>Le roman et l'auteur</i>	42
2.2 <i>Caractéristiques culturelles, stylistiques, formelles et lexicales du texte</i>	44
2.3 <i>Les problèmes de traduction</i>	46
3.1 Le texte original	48
3.2 Proposition de traduction	75
4. Commentaire à la traduction	99
4.1 <i>Les difficultés lexicales</i>	100
4.1.1 <i>Emprunts, calques et modulations</i>	100
4.1.2 <i>Abréviations, termes affectueux, diminutifs et augmentatifs</i>	102
4.1.3 <i>Expressions idiomatiques : modulation obligatoire et modulation libre</i>	105
4.2 <i>Les difficultés morphosyntaxiques</i>	113
4.2.1 <i>Réductions, expansions, phrases restrictives</i>	113
4.2.2 <i>Inversion de l'ordre de la phrase</i>	116
4.2.3 <i>Pronoms personnels</i>	118
4.2.4 <i>Ponctuation</i>	119
4.2.5 <i>Fautes intraduisibles</i>	120
4.2.6 <i>Galicismes</i>	122
4.2.7 <i>Ça et on</i>	123
4.3 <i>Les difficultés culturelles</i>	125
4.3.1 <i>Toponymes et noms propres</i>	125
4.3.2 <i>Marques et realia</i>	133
4.3.3 <i>Nourriture et traditions</i>	135
4.3.4 <i>Onomatopées et sons phonétiques</i>	138

4.3.5 Références historiques.....	140
6. Conclusions.....	142
5. Instruments utilisés	144
6. Bibliographie	147

0. Introduction

L'enfance demeure un moment délicat et privilégié de notre vie. C'est pendant l'enfance que nous apprenons à explorer le monde qui nous entoure, que nous apprenons comment réagir aux stimulations externes, comment nous exprimer et comprendre. C'est pendant l'enfance que nous entrons en contact avec les autres et, grâce à eux, nous forgeons notre identité. En somme, c'est pendant l'enfance que nous apprenons à vivre.

Dans ce laps de temps, alors, il semble évident que tout ce que nous découvrons détient une importance incroyable, ayant la possibilité d'influencer notre personnalité et notre processus de développement. Les livres y font partie, car ils nous permettent de profiter de plusieurs expériences, d'entrer métaphoriquement dans la tête d'autres personnages et de vivre, pendant un bref moment, une autre existence. Mais pas seulement, car les livres éduquent, les livres civilisent. Par conséquent, l'attention qu'il faudrait accorder à ces produits s'avère énorme.

Un monde puissant qui ne connaît pourtant qu'un succès ambigu, timide.

Pourquoi ? Qui est le responsable ?

Discuter à propos des sujets nous semble approprié, car les enfants n'occupent qu'une place secondaire à l'intérieur de cet univers. Un monde enfantin dominé par les adultes : pas seulement les parents qui achètent les histoires, mais aussi les écrivains qui les concoctent avec leur charmante fantaisie, les traducteurs qui les rendent accessibles grâce à leur grande connaissance des cultures. Et en ce qui concerne ces figures : est-il facile d'écrire ou de traduire en connaissant les enjeux ?

Le but de ces pages sera donc de répondre à ces questions.

Premièrement nous aurons l'occasion de définir ce genre et la période de l'enfance, afin de mieux comprendre quels livres peuvent effectivement se considérer adressés à cette tranche d'âge. Ensuite, notre discours s'élargira et nous discuterons à propos de

l'importance de cette typologie de littérature, qui ne réside pas seulement dans la sphère intime du jeune lecteur, c'est-à-dire dans la possibilité d'évasion ou dans son développement cognitif et social. La puissance d'un roman et sa traduction s'insère, au contraire, dans une perspective plus vaste : l'ouverture à une communication internationale et la garantie d'un futur meilleur, par exemple. Cependant, nous démontrerons que l'acte de traduction ne s'avère pas si élémentaire en raison de l'étape de maturation du public de référence. Si la matière demeure exotique d'un côté, la possibilité d'être comprise par un jeune esprit baisse. Notre objectif sera donc de comprendre comment gérer cette matière : l'adapter ou rester fidèle ? La réponse sera opaque, car peu importe quel chemin le traducteur décidera de parcourir, les problèmes se poseront dans les deux cas : l'incompréhensibilité ou, au contraire, la surinterprétation, le besoin de simplicité, mais, en même temps, de désirabilité. Mais pas seulement. Nous allons développer nos considérations pour réfléchir sur la responsabilité des éditeurs et sur les intérêts économiques et politiques qui gouvernent le marché des livres. Enfin nous aurons l'occasion d'analyser le rôle joué par le traducteur, car le laborieux processus de décodage qu'il accomplit se juxtapose avec sa compréhension du texte et les renvois à l'enfant qu'il/elle a été.

Dans la deuxième partie de ce travail, j'essayerai alors de me défier et de défier le travail du traducteur. En particulier, je proposerai la traduction italienne des premiers deux chapitres du livre pour l'enfance *L'omelette au sucre – histoires des Jeans-Quelque-Chose* de Jean-Philippe Arrou-Vignod. Je découvrirai les difficultés qui se cachent derrière une syntaxe simple et un style clair, derrière la transposition des jeux des mots et du registre familier. Enfin, le dernier chapitre de ce mémoire se concentrera sur l'explication des choix effectués.

Mais le but de ces pages sera toujours de répondre aux questions de départ, afin de donner de la dignité à ce part de marché littéraire.

Comment ?

Simplement en consacrant le travail des mois à ce genre, un genre peu heureux, un genre que je pourrais définir *minuscule*. *Minuscule* car il fait référence à un monde miniature, celui des enfants évidemment ; *minuscule* car il demeure invisible aux yeux de plusieurs. Un monde qui est pourtant capable de cacher des règnes magiques, d'offrir des voyages magnifiques sans la nécessité de se bouger, un monde capable de faire rêver et d'assurer la permanence dans une dimension spatio-temporelle extraordinairement prodigieuse : l'enfance.

1. La littérature pour l'enfance : définitions, importance, approches traductologiques et problématiques

1.1 Définition de la littérature pour l'enfance

Lorsque nous parlons de littérature pour l'enfance, nous ne nous interrogeons presque jamais à propos de sa nature. Contrairement, nous acceptons passivement ce terme en établissant une relation automatique et stricte entre les livres – mot délibérément générique – et une tranche d'âge comprise entre les mois suivants à l'accouchement et l'adolescence.¹ Voilà donc que tous les produits éditoriaux destinés à ce public pourraient se regrouper dans le macro-groupe qui porte le nom de « littérature pour l'enfance ».

Pourtant, les contours qui délimitent ce concept ne semblent pas si nets ; ils demeurent au contraire flous et estompés. Les spécialistes et les traductologues ont essayé d'en donner une définition la plus précise possible et capable de tenir compte de ses multiples facettes. En revanche, le résultat est approximatif et, parfois, superficiel.

Notamment, selon Pederzoli, *Illuminati* (2020 : 222) et Klingberg (2008 : 8), ce terme se réfère à tous les produits littéraires qui ont été pensés pour les jeunes lecteurs et feuilletés par eux. Par ailleurs, Zhang (2011 : 251) met en évidence le côté psychologique et les critères de lisibilité comme caractérisants de ce genre. Selon Zhang, cependant, ce genre littéraire demeure générique. Enfin, déplaçant l'attention

¹ Cette définition est en vérité une simplification, car la psychologie cognitive et du développement établit une distinction plus précise. En effet, l'enfance comprend trois phases : « *toddlerhood* », la phase du rampeur ; « *early childhood* » caractérisé par le jeu ; « *middle childhood* », c'est-à-dire la période de l'école ; « *adolescence* », ou la puberté (Cori, Lichieri, 2013 : 131). Cette périodisation est maintenue dans la classification des livres pour les enfants.

sur ses consommateurs, la littérature pour l'enfance pourrait simplement être définie comme toute une série de volumes qui finissent dans les mains des jeunes, indépendamment de la catégorie d'âge à laquelle ils se réfèrent (Chelebourg, Marcoin 2007 ; Ewers 2009 ; Hunt 2011).

En tout cas, les volontés définitives semblent ne pas avoir abouti, car la ligne de démarcation entre littérature pour l'enfance et littérature pour les adultes demeure brouillée malgré le travail qui a été conduit (Pederzoli, Illuminati, 2020 : 224). C'est pour cette raison que Zipes (2001) arrive à la conclusion provocatrice que ce genre est carrément inexistant.

En abandonnant pour un moment ces théories extrêmes, la variété et l'hétérogénéité des réflexions montre qu'une définition ponctuelle paraît alors inaccessible. Il faut, par conséquent, la rechercher dans ses caractéristiques intrinsèques.

À ce propos, Pederzoli et Illuminati (2020 : 223) soulignent l'importante dichotomie entre littéralité et pédagogie, dichotomie qui ne peut pas être mise de côté en parlant de livres destinés aux enfants. De plus, le thème de la dualité concerne également les raisonnements à l'égard du public. Contrairement au sens immédiat que nous accordons à l'expression « littérature pour l'enfance », le destinataire n'est pas unique, mais double : d'un côté, il y a clairement les enfants, de l'autre les adultes qui leur achètent les livres et qui, de temps en temps, les leur lisent (Ruuin, Orlati, 2006 : 159 ; Metclaf, 2003 : 323).

Un discours supplémentaire réside dans la complexité qui distingue le genre en question. Notamment, cette complexité concerne la multiplicité de codes narratifs, de typologies d'écriture et finalement de clés interprétatives que nous en tant que lecteurs y retrouvons dedans (Boero, 2010). Tout cela contribue à une difficulté objective que les consommateurs parfois oublient ou sous-estiment, mais qui rend ces produits littéraires assimilables à ceux conçus pour un public qui a grandi (Lathey, 2016). En

revanche, pour rentrer dans le détail, McDowell (1973) établit une liste plus ou moins complète d'éléments nécessaires pour la définition du sujet qui nous intéresse : brièveté, participation, optimisme.

De toute manière, malgré l'effort de donner une caractérisation plus précise à ce concept, les résultats ne nous semblent pas assez satisfaisants. Oittinen (1993 : 42-43) souligne le besoin de réadapter de façon continue la caractérisation de ce genre et les études à ce propos sont, en ce moment, encore en cours. Mais quelle est la raison derrière cette difficulté ?

La réponse pourrait se justifier comme cela : il s'agit d'un genre textuel qui n'est rentré que récemment dans le panorama culturel et littéraire mondial (Pederzoli, Illuminati, 2020 : 223). Dans le cas de la France, nous pouvons citer sans aucun doute *Les fables* des frères Perrault comme un des premiers exemples du canon. La situation italienne pourtant demeure immobile jusqu'à l'unité nationale et la publication d'une série de romans destinés à un public de jeunes étudiants. Le *Livre-Cœur* de De Amicis (1886) peut effectivement être considéré comme le premier roman italien pour l'enfance.

Toutefois, cette entrée différée a conséquemment engendré un statut de subordination par rapport à la littérature officielle, ou mieux, la littérature des adultes. C'est pour cette raison que Beseghi et Grilli (2011) attaquent la critique pour l'avoir oubliée et que Shavit la définit « *The Cinderella of literary studies* » (1994 : 5). En effet, encore aujourd'hui, ce genre semble être assimilé à la littérature à la consommation, c'est-à-dire, à un produit destiné au consensus et à l'approbation d'un vaste public au détriment de la forme, du style, du contenu. Il est inutile de dire que cette conviction demeure incorrecte et il suffirait de citer quelques titres pour démentir cette thèse : pensons au *Petit Prince* de Saint-Exupéry (1943), aux *Avventure di Pinocchio* de Collodi (1883), à *Peter Pan* de Barry (1904), aux *Alice's adventures in Wonderland* de Carroll

(1865). Il s'agit des livres conçus pour les enfants, mais qui font partie de plein droit de la Littérature – avec le l majuscule – de leur pays et du panorama mondial.

En somme, nous avons vu que les eaux parmi lesquelles nous aurons l'occasion de naviguer s'avèrent assez vagues et aléatoires. Mais cette incertitude nous permet également un certain degré de liberté : la littérature pour l'enfance demeure, d'un côté, une réalité subjective qui peut être redessinée chaque jour différemment selon les interprétations des personnes qu'y établissent un contact, un lien. De l'autre côté, nous pouvons esquisser ses contours grâce à certaines caractéristiques objectives : clarté, simplicité, présence d'illustrations, mission pédagogique.

Nous aborderons cette réalité authentique et objective dans la perspective traductologique. En particulier, nous essayerons de démontrer avec force que malgré les faibles prérogatives théoriques citées, la traduction de ce genre occupe une place loin d'être marginale en ce qui concerne le développement cognitif, social et éthique des enfants et de leur pays d'appartenance. Ensuite, nous aurons l'occasion d'explorer les principales stratégies de traduction, notamment en remettant en discussion l'adaptation, pratique qui a depuis longtemps été associée à cette typologie littéraire. Ces derniers discours nous amèneront enfin à mettre au jour les différentes problématiques que la traduction engendre dans le but de démontrer que la simplicité stylistique et le statut de subordination aboutissent, en réalité, à un travail long et absorbant, à l'égal de ce que les experts accomplissent lorsqu'il s'agit de traduire pour les adultes, dans le but d'anoblir ce genre textuel et lui conférer la dignité qu'il mérite.

1.2 L'importance de la traduction pour l'enfance

L'invention de la presse a permis la diffusion d'un produit qui, trop souvent, demeure sous-estimé. La possibilité d'acheter ou d'emprunter un livre, en effet, équivaut à la possibilité de découverte d'un monde nouveau. Un monde parfois lointain, inconnu, mystérieux. Et si ce discours reste valable pour toutes les catégories des livres, ceux destinés aux enfants y sont alors inclus. Par conséquent, toutes les publications et leurs traducteurs, évidemment, voyagent dans le temps et les lieux jusqu'à atteindre les coins les plus ombragés du monde (Hazard, 1994 :146), éliminant les frontières et constituant un patrimoine qui devient universel (Piacentini, 2015). Pendant ce voyage, chaque livre amène non seulement la représentation des territoires où il a été conçu (Hazard, 1994), mais aussi, il la cristallise partout et pour toujours (Stolze, 2003 : 213). Ce voyage constitue, alors, un vrai moment de communication entre plusieurs cultures (Van Coillie, Mcmartin, 2020 : 14, Pascua 2003) ; dans laquelle les traducteurs deviennent des intermédiaires des contextes et des valeurs différents par rapport à ceux qui sont spécifiques de la culture cible (Lafevere, 1998 ; Lathey, 2010 : 196, Piacentini, 2015). Plus précisément, selon Kipling (1986), ce qui caractérise davantage la littérature pour l'enfance est l'ouverture cognitive et émotive aux différences culturelles, mises en lumière par l'approche traductologique des médiateurs (Piacentini, 2015).

Dans cette perspective, l'acte de traduire acquiert une importance extraordinaire, dépassant l'action simple et mécanique de transcrire mot par mot dans la langue cible, se faisant l'écho de l'hétérogénéité mondiale et de toutes ses possibles nuances. Plus précisément, il faut dire que la traduction amène alors une réflexion. En particulier, les petits lecteurs lisant des livres à propos de mondes lointains non seulement auront la

possibilité de voyager, mais de découvrir une autre et nouvelle réalité, de raisonner sur les différences, d'apprécier et valoriser le contraste (Piacentini, 2015 ; Pederzoli, Illuminati, 2020 : 228). Bref, traduire selon Piacentini devient ainsi : « *cogliere ed accogliere ciò che è unico e diverso trasportandolo in uno spazio comune che è espressione del sentire universale* » (2015 : 186).

La traduction exerce alors un rôle qui dépasse la simple activité de compréhension écrite d'un texte en langue étrangère, jusqu'à devenir potentiellement un puissant instrument de connaissance et de citoyenneté sociale. Un instrument qui permet également une ouverture d'esprit non négligeable. La conséquence, la plus directe, serait alors l'espoir d'un changement social (Venuti, 2012 : 276). Plus précisément, cette conviction a commencé à s'affirmer dans les premières années soixante, lorsque la traduction pour l'enfance a ouvert son chemin dans le panorama mondial de la critique littéraire. Après des années sombres, les romans traduits destinés aux plus petits ont été relancés en raison du potentiel qu'ils détenaient : le potentiel de voyager au-delà des frontières nationales et de promouvoir un sentiment d'ouverture et de tolérance au niveau internationale (Klingberg, cité en Antoine 2001 : 9). Bref, les critiques croyaient fermement que cela pouvait assurer un futur meilleur et serein (Van Coillie, Mccartin, 2020 : 16), car la traduction demeure encore aujourd'hui un moyen pour pénétrer la sphère politique et sociale (Simon cité en Bassnett et Lefevere, 1990 : 110).

De plus, la traduction de la littérature pour l'enfance ne modifie pas seulement le bagage culturel de l'enfant même, mais au contraire, tout le système culturel et littéraire auquel il fait référence. En effet, selon Bamberg (1963) et Pascua (citée dans Di Giovanni, Pederzoli, Elefante, 2010 : 161-171) le développement du panorama littéraire national pourrait même être influencé par des choix de traduction raisonnés et adéquates justement en raison des signifiants sociaux et éthiques qu'un texte cible

acquiert. Un des exemples les plus éclatants est le décodage des fables des frères Grimm qui, un peu partout, ont stimulé la gestation des petites histoires locales (Josen, Lathey, 2014). Enfin d'accomplir un pas ultérieur, il faut évidemment citer la traduction de *Peter Pan* à la diligence de l'auteur Brésilien Monteiro Lobato (1930). Cette véritable reformulation de l'œuvre de Barry a été confisquée, car l'intention du traducteur tendait vers la critique du régime dictatorial des années 30 du Pays sud-américain.

En somme, indépendamment des exemples cités, nous devons pourtant tenir compte de l'autorité et de la portée que ces traductions ont, d'autant plus dans des pays comme la Finlande, ou, selon Lathey (2016), 80 % des volumes destinés aux enfants appartient à une culture étrangère.

Enfin, dans une perspective strictement individualiste, c'est-à-dire, considérant uniquement l'enfant qui maintenant se trouve à occuper une place privilégiée, la traduction lui garantit des avantages précieux. D'un côté, comme nous l'avons déjà anticipé, il profite d'une véritable émancipation et enrichissement culturels (Klingberg, 1980 ; Haviland citée en Van Coillie, Mcmartin, 2020 : 16). De l'autre, la lecture répond efficacement à son évolution non seulement du point de vue social, mais aussi éthique, religieux et intellectuel (Pederzoli, Illuminati, 2020). Pour citer un exemple, Elefante et Pederzoli (2015 : 57-101) ont montré comment le thème de la mort avait été traité dans cette typologie de production littéraire, se concentrant notamment sur la production française et italienne. En soulignant l'évident contraste entre les deux cultures, elles ont conclu que la présence d'un argument si dramatique et inintelligible pourrait être justifiée par une ambition éducative et pédagogique². De plus, nous ne pouvons pas

² En particulier, le public français se révèle plus audacieux à ce propos, tandis qu'en Italie la mort demeure un tabou encore aujourd'hui.

oublier la dimension linguistique et les attentes que les adultes gardent à l'égard de la littérature pour l'enfance comme promotrice d'une langue correcte et élégante (Puurtinen, 1998), aussi bien que l'ouverture au panorama littéraire rendue possible précisément grâce à la lecture qu'ils jouent à haute voix à leurs petits (Oittinen, 2000 : 5). Que nous le voulions ou pas, alors, la littérature pour l'enfance entraîne naturellement un apprentissage implicite, qui constitue une caractéristique indispensable de ce genre littéraire, car, selon Lathey « *Children must, after all, learn as they read* » (2016 : 32).

1.3 Les principales théories de traduction pour l'enfance

Nous avons apuré que la traduction pour l'enfance constitue un processus clé sous plusieurs points de vue. Maintenant, il faut alors se demander comment traduire de façon pratique.

Depuis toujours, les études traductologiques ont associé la littérature pour l'enfance au recours à la technique de l'adaptation, la solution que Podeur définit comme « extrême » (2002 : 111) visant à combler l'écart entre culture de départ et culture d'arrivée. En particulier, pour utiliser les mots de la spécialiste, l'adaptation

« implique une prise de distance, voire une transculturation - où l'effacement du milieu socioculturel du texte-source correspond à la naturalisation des phénomènes et des personnages dans le texte d'arrivée. Le traducteur opte pour l'adaptation dans le but de garantir une équivalence d'effet sur le nouveau lecteur » (Podeur, 2008 : 86).

Pourtant, l'association entre ces deux entités ne demeure pas partageable par tous ceux qui ont contribué à la recherche traductologique en ce domaine. Notamment, les experts ont juxtaposé deux tendances opposées, choisissant une terminologie variée, mais avec une connotation commune. Spécifiquement, House (2006) a parlé d'*Overt* et *Covert translation*, Toury (1999 : 15) d'*Adequate* et *Acceptable translation*, Venuti (1995) a nommé ces deux orientations *Foreignisation* et *Domestication*. En tout cas, que nous les appelons de l'une ou de l'autre façon, comme nous avons eu l'occasion d'affirmer précédemment, les concepts auxquels elles renvoient présentent la même nature. Dans la première hypothèse, il s'agirait de maintenir les caractéristiques originelles du texte

de départ, stimulant le lecteur à un effort cognitif et culturel qui se termine avec la découverte et la connaissance d'un monde qui ne lui appartient pas. En termes simples, l'adaptation ne trouverait ici qu'une place mineure, mais au contraire, elle demeurerait la solution exceptionnelle également du point de vue linguistique et formel. La deuxième proposition, pourtant, parcourrait la direction opposée. En effet, le traducteur devrait, en ce cas, prendre en considération son public et sa connaissance faible et lacuneuse du contexte de production littéraire, appliquant un véritable *filtre culturel* (House, 2006 : 356) capable de rendre accessible la totalité de contenus.

La question définitoire n'est toutefois que théorique, car la vraie problématique se cache derrière l'usage de ces stratégies : faut-il adapter ou faut-il opter pour une traduction plus fidèle ?

La fidélité demeure une caractéristique typique du passé lorsque la traduction était étroitement associée à un acte de transcription simple et mécanique. Le texte cible apparaît le plus possible équivalent au texte source (Oittinen, 2000) car les traducteurs recouraient rigoureusement à l'approche comparatiste-normative typique des années 60 et 70 (Pederzoli, Illuminati, 2020 : 224). Le respect à l'égard de l'original pouvait se considérer comme une nécessité (Bamberg, 1963) et ce respect a été conservé jusqu'à la fin de la décennie suivante, lorsque les traductologues soulevaient le problème de l'adaptation du contexte culturel. Notamment, Klingberg (1986) répondait à ce débat, affirmant le besoin de maintenir les valeurs de la culture source le plus possible intactes, utilisant tous les outils à disposition, comme les notes ou les incises. Les raisons derrière ce choix si impératif sont multiples.

Premièrement, l'adaptation n'a pas lieu d'exister, car l'œuvre originelle a déjà été adaptée au public de référence, c'est-à-dire les jeunes justement (Piacentini, 2015).

Traduire devient alors reproduire les mots étrangers dans la langue maternelle, sans se poser trop de questions.

Deuxièmement, il est toujours question de considérer la puissance narrative d'un livre et de l'effet que cela peut provoquer parmi le lecteur. Dans ce cas, il s'agit d'un lecteur, nous le savons, plutôt particulier ; un lecteur qui vient à la lecture pour le plaisir que les histoires peuvent lui garantir (Bamberger, 1978). Plus les histoires sont exotiques et dépaysantes, plus ce plaisir sera augmenté. Peu importe la langue de provenance ou les approches traductologiques utilisées pour lui rendre ces narrations accessibles, l'attention demeurera focalisée sur l'histoire.

Un troisième point, sans aucun doute lié au précédent, concerne la dimension auditive. À ce propos, Lathey, dans son manuel *Translating Children's Literature* (2016) qui constitue la pierre angulaire de la traduction pour l'enfance, suggère la possibilité non seulement de maintenir le contexte inaltéré, mais aussi de laisser certains mots, témoignant la spécificité locale de la culture d'appartenance. La motivation principale intéresse précisément l'effet curieux et fantasque apporté par la sonorité des locutions inconnues et, parfois, lointaines du vocabulaire quotidien.

Finalement, il faut tenir compte des modifications qu'une approche plus invasive pourrait engendrer. Si nous acceptons la définition de Victor Hugo de traduction : « Traduire : transvaser un liquide d'un vase à col large dans un vase à col étroit : on en perd toujours » (Hugo, cité dans Mariotti, 2013 : 3), il est évident que toute traduction engendre nécessairement une perte de signification ou, en tout cas, un glissement dans le domaine de la signification. Bref, opter pour une approche plus fidèle ne saurait garantir jamais une copie identique du texte de départ. En effet, si nous supposons de connaître deux langues et d'avoir la possibilité de lire un texte en deux langues, nous nous apercevons de la différence, bien que subtile. Laissant de côté un moment l'expérience individuelle modifiant la compréhension textuelle,

imaginons alors quel effet la pratique de la traduction aura parmi un public qui partage non seulement une autre langue, mais aussi une autre culture.

Voilà qu'une méthode fidèle pourrait résulter limitée, obligeant les traducteurs à recourir à l'adaptation afin de tenter de restituer le même impact de l'œuvre originellement conçue.

Nous avons constaté que la modification d'un texte en langue étrangère demeure inexorable. En effet, selon Oittinen (2000 : 168), l'acte de traduction ne pourrait jamais se considérer comme indépendant du phénomène d'adaptation. En particulier, toute traduction présuppose un tel degré d'adaptation que la ligne de démarcation entre les deux pratiques devient floue et soumise à modifications (Hermans, 1985 : 11). La raison sous-entendue est à rechercher à la fois dans le projet de traduction (*ibid.*) et dans les canons de cohérence auxquels ce nouveau texte doit répondre (Reiss, Vermeer, 1978). Dans cette perspective, le traducteur devrait non seulement traduire, mais aussi trahir l'intégrité de l'œuvre à laquelle il fait référence. Pourtant, il s'agit d'un comportement, que les spécialistes adoptent quasi-automatiquement (Lafevere, 1992 : 13), surtout lorsqu'ils envisagent le domaine de la littérature pour l'enfance, un domaine que certains définissent purement « cibliste » (Logez, 2001 : 54).

Pour aller plus loin, lorsque Oittinen (2000 : 168) soulève la question de l'impossibilité de rendre deux textes équivalents, elle en explique la motivation principale : il faut nécessairement considérer les destinataires. Dans le cas de la traduction, ces derniers appartiennent à deux cultures et situations différentes et l'acte de lecture découle d'occasions difficilement comparables. Effectivement, la stricte relation entre texte et contexte gît à la base de la communication et nombreux sont les étudiants qui ont fait émerger l'insolubilité de ce lien, Friot (2003), Nida (1964), Van Coillie et Verschueren (2006) en particulier. Par conséquent, le problème de l'inconcevable interprétation

isolée du texte apparaît nécessaire quand il faut parler de traduction, car ce processus doit tenir compte non seulement du contexte de départ, mais également du contexte d'arrivée (Zohar, 1979). Acceptant le sacro-saint principe de Nida (1964 : 159, 167 ; 1969 : 24) qui se concentre sur le besoin des effets identiques que les textes provoquent sur les lecteurs, il est évident que les traducteurs deviennent automatiquement des adaptateurs (Nières, Chevrel, 2008). De plus, il ne faut pas oublier que la traduction demeure un acte communicatif et, à ce titre, demeure une action fortement ancrée dans le contexte de référence (Reiss, Vermeer, 1978).

En somme, la traduction serait par définition un processus de décontextualisation et de recontextualisation, un processus que House explique comme « *taking the text out of its original frame and placing it within a new set of relationship and culturally conditioned expectations* » (2006 : 256). Le caractère dynamique de ce « cadre » amène alors inévitablement à l'adaptation (Baker, 2006).

Ce dernier point se juxtapose à la théorie du *Skopos* reprise par Nord (1997). Notamment, lorsque le traducteur approche un texte, il est obligé d'étudier les buts initialement conçus pour le même texte et les maintenir équivalents dans le texte cible qu'il produira. Les modifications sont pourtant nécessaires afin d'être fidèle à cette thèse : les contextes changent, les lecteurs changent aussi. Dans cette perspective, l'œuvre ne doit pas seulement être adaptée, mais le principe directeur de l'adaptation réside dans ses destinataires (Oittinen, 2000). Ces derniers, donc, se trouvent au centre de l'entière procédure (Reiss, Vermeer, 1978) et l'acte de traduction se simplifierait en une inclination du traducteur à l'égard du lecteur (Schleiermacher, 2021). Bref, les allocutaires demeurent les éléments constitutifs du décodage, car ce dernier découle de la correcte interprétation d'un texte et la correcte interprétation d'un texte découle à son tour de l'interaction entre texte et destinataire (Iser, 1974 ; Rosenblat, 1978).

Toutefois, il faut nécessairement élargir notre discours parce que notre contexte de référence est assez délicat. Plus précisément, en tant que traducteurs de littérature pour l'enfance, nous communiquons avec des sujets particuliers, car ils n'ont pas encore complété le processus de croissance physique, psychique, intellectuelle et émotionnelle et ils disposent d'une expérience et connaissance du monde plutôt limitée. Spécifiquement, selon Shavit (1986) le traducteur pourrait justifier ses choix légitimement aux règles sur le plan du style et du contenu de la culture d'arrivée et l'acceptabilité finale du texte demeurerait l'ambition principale des professionnels, cela leur garantissant une certaine popularité grâce à la créativité dont ils font épreuve (Aguilar Domingo, 2011).

En ce qui concerne les critères d'adaptation, les études traductologiques semblent avoir trouvé des points en commun. Shavit (1981), Reiss (1982) Pederzoli et Illuminati (2020) soulignent d'un côté l'aspect linguistique, c'est-à-dire, l'ajustement des mots et de la syntaxe afin que les enfants puissent comprendre ce qu'ils lisent selon leur point de maturation cognitive. De l'autre, ils mettent en évidence la dimension éducative et les normes de comportement généralement partagées dans le pays où le texte sera publié, ou, pour le dire autrement, ceux que Reiss (1982) appelle « les tabous ». À ceux-là, il faut naturellement ajouter le bagage expérientiel limité des lecteurs et les règles qui sont liées selon Desmidt (2006) au texte source. Notamment, il s'agirait de normes *didactiques*, ou la prise de conscience que la lecture d'un livre devrait laisser des traces plus ou moins visibles sur l'éducation des allocutaires, et de normes *pédagogiques*, ou l'adaptation, encore une fois, des mots et du message au public.

C'est à propos de ce dernier point qu'il faudrait s'arrêter. En ce qui concerne la traduction pour l'enfance, nous avons apuré que la compréhensibilité du texte constitue encore une fois l'objectif à poursuivre. A ce propos, Gheno nous indique que « (...) occorre riflettere sulla comprensibilità delle soluzioni adottate, talvolta allontanandosi

anche in maniera sensibile dalla traduzione letterale » (2016 : 107). De plus, il faut se souvenir d'un aspect banal, mais, en même temps, fondamental : les livres pour l'enfance ne sont pas simplement lus par leurs allocutaires principaux ; au contraire, les histoires sont souvent narrées par les adultes. Dès lors, la musicalité et l'harmonie des mots doivent nécessairement constituer un paramètre clé pendant l'action de transcodage (Lathey, 2016).

La traduction littérale semble alors caduque et, dans la perspective de la théorie polysystémique de Zohar (1990), les modifications que nous avons citées peuvent presque embrasser la réécriture en raison de la position excentrée que la littérature pour l'enfance occupe dans le panorama littéraire mondial et, par conséquent, dans le polysystème (Shavit, 1981). Bref, le traducteur ne devrait se préoccuper que du résultat final, sans s'entêter sur la valeur littérale et précise du livre en question. Au contraire, il devrait inclure dans sa réécriture l'explication de certaines parties peu compréhensibles à son public cible, surtout en ce qui concerne les produits culturels. Ce faisant, son but coïncide avec celui du médiateur, tenant pourtant toujours en considération ce qui, à son avis, pourrait être reçu par les enfants selon la maturation et le système idéologique du pays (Lathey, 2010). Donc, travail ardu, celui du traducteur pour l'enfance, qui doit d'un côté filtrer le message et le rendre accessible (Lathey, 2016), mais, de l'autre, résister à la naturelle propension à simplifier excessivement le contenu et la syntaxe, car le risque est la monotonie (Puurтинен, 1995). Et la monotonie n'est pas admise dans le marché du livre, encore plus s'il s'agit de livres pour l'enfance.

Toutefois, comme nous l'avons déjà anticipé, le processus de manipulation arrive à frôler l'extrême et la dégeneration. S'il est vrai que l'enfant peut être considéré comme une véritable *tabula rasa* en matière d'une multitude de domaines, l'enfance s'avère alors la période la plus fertile pour assimiler toute une série d'idées et idéologies. Cette

perspective demeure bien connue parmi les auteurs et les traducteurs qui en ont profité pour censurer ou, au contraire, pour ajouter des tournures personnelles aux œuvres auxquelles ils travaillaient. En particulier, selon Joosen et Lathey (2014), la littérature pour l'enfance a été considérablement touchée par le phénomène de la censure. Ils citent le cas de *Cendrillon* (1967), une des fables par excellence. Notamment, dans la version originelle, les sœurs de l'héroïne sont punies avec l'amputation des pieds, mais ce détail a été délibérément négligé dans les œuvres traduites. Les raisons demeurent multiples, mais, clairement, il est tout d'abord question de protéger les enfants des scènes macabres.

Pourtant, en général, qu'il s'agisse ou non de littérature pour l'enfance ou pas, les théories les plus radicales en matière d'adaptation ont ouvert une brèche dans le panorama de la traduction. Le cadre théorique repose dans la célèbre *Manipulation School* de Lefevère (1981), qui croit fermement dans l'impossibilité de rendre toute traduction équivalente à son œuvre de référence en raison des questions politiques.³ Il suffit de citer l'école féministe, une école québécoise qui, depuis les années 80, conçoit la traduction comme une manifestation peu discrète de la présence d'un traducteur-manipulateur (Oittinen, 1993). En d'autres termes, alors, la traduction doit nécessairement montrer le signe de la personne qui a achevé le travail, d'autant plus s'il s'agit de diffuser des idées liées à la sphère de l'émancipation de la femme. Les signes peuvent concerner le choix rythmique et linguistique de la langue - en particulier en ce qui concerne les adjectifs - aussi bien que sa composante sonore (Illuminati, Pederzoli, 2020 : 235). Un exemple qu'il faut citer est la traduction accomplie par les mains d'Angela Carter des *Fables* de Perrault (1977). La spécialiste a

³ à tel propos, Lefevère (1982) parle de « réfraction » pour indiquer la pratique d'adaptation d'un texte en traduction, une pratique qu'il considère plus extrême de la simple réécriture. Selon lui, la réfraction accompagne toute traduction : elle est plus visible et évidente dans des contextes politiques tyranniques (c'est le cas du Fascisme ou du Nazisme, par exemple), mais elle se cache également derrière des gouvernements plus démocratiques.

opté pour la mise en pratique des techniques factieuses pour faire résonner un message typiquement féministe, proposant une interprétation très personnelle du contenu original et suggestionnant les esprits des jeunes lecteurs et lectrices de façon ouverte, c'est-à-dire en utilisant des césures, des reformulations, voire des commentaires destinés à influencer la morale. Qu'il s'agisse ou non d'un franc-jeu ou pas, la notoriété de ce travail demeure sûre.

Pour conclure, encore une fois, la vérité se situe quelque part entre les deux tendances. Traduire littéralement demeure préférable où possible, mais adapter demeure nécessaire parfois, surtout du point de vue linguistique. Le vrai critère réside dans la sensibilité du traducteur.

Dans ce chapitre nous avons eu la possibilité de considérer la perspective liée à l'adaptation. Elles ont en partie été affleurées dans le chapitre précédent mais elles seront analysées plus spécifiquement dans le chapitre suivant, à l'intérieur d'un discours plus approfondi à l'égard des soucis de traduction.

1.4 Les problématiques liées à la traduction pour l'enfance

Dans la section que nous venons de terminer, nous avons abordé le thème de l'adaptation, une pratique qui, par excellence, se trouve à être associée à la catégorie de la littérature pour les enfants. Nous avons souligné les aspects positifs qu'elle inévitablement entraîne, mais aussi ses problématiques.

Par exemple, en analysant la littérature du passé, nous nous rendons compte que certains personnages deviennent édulcorés par rapport à leurs alter egos dans la culture source, car leurs caractéristiques principales constituaient un motif de désordre parmi les récepteurs, en raison d'une ou de l'autre motivation. C'est le cas du docteur Jo March dans la version française des *Quatre filles du Docteur March* (2019), un personnage qui a été en partie modifié pour apparaître plus séduisant pour le public francophone. Voilà alors que nous effleurons la limite de l'acceptation, car adapter est bien, mais chambouler les éléments constitutifs d'une œuvre pourrait causer des problèmes. Pourtant, les spécialistes de traductologie ont tenté de donner une justification à cette pratique, analysant différentes typologies de textes. Epstein (2017 : 118) a souligné que l'adaptation extrême dérive de la volonté du traducteur de gérer des thèmes potentiellement épineux, controversés et intouchables, comme la sexualité, surtout s'ils sont présentés à un public encore trop acerbe, comme les enfants. La vraie problématique n'est cependant pas liée à la présence de ces thèmes dans les pages du livre, car cela regarderait le public source aussi, mais au passage d'une culture à l'autre, d'une sensibilité à l'autre. Et cette sensibilité mue notablement dans des pays comme l'Angleterre et l'Italie, pour en citer deux. Cet exemple n'a pas été choisi par hasard, mais il fait référence à une œuvre anglaise du 18^{ème} siècle, *Pamela* de Richardson (1740). Grâce à son succès mondial, le texte a été traduit en plusieurs langues et a dû être adapté dans des pays qui ne partageaient pas la morale proposée.

C'est le cas de l'Italie, où Goldoni (1750) a dû concocter le stratagème du titre de noblesse de Pamela afin de rendre le mariage entre les deux protagonistes, originellement issus de deux classes sociales différentes, acceptable à un public qui, à cette époque-là, ne pouvait pas supporter le mélange social.

Revenant au contexte francophone pour l'enfance, des cas emblématiques à ce propos ont souvent émergé. Notamment, les petits Français connaissent la célèbre héroïne *Fifi Brindacier* (1945), ou *Pippi Långstrump* en langue originale, d'une façon qui se détache de l'idée conçue par Astrid Lindgren au début. En particulier, une traduction littérale des comportements innocents ou insoucians de la petite héroïne aurait scandalisé les récepteurs français de l'immédiat après-guerre. La traduction des années 50, alors, constitue de plein droit une adaptation (Friot, 2003 : 49). Ou encore, au moment de traduire le livre *Remue-Ménage chez Madame K* de Wolf Erlbruch (2013) en français, le traducteur et l'éditeur ont lu l'histoire de manière trop féministe, commettant plusieurs erreurs de traduction (*ivi* : 50).

Nous avons donc vu que le processus d'adaptation cache un écart parfois démesuré entre les deux versions, même dans le cas où cela est involontaire. La raison, encore une fois, ne devrait pas être jugée trop négativement, car elle reflète la préoccupation du bilingue de proposer un texte conforme à l'émotivité d'un public si fragile dans un pays qui possède des normes et des usages propres.

Toujours à propos des difficultés liées à la traduction, il faut citer la question culturelle, qui n'est pas nouvelle. Effectivement, elle a commencé à émerger relativement tard, depuis les années 80, constituant un souci d'importance significative. En particulier, le problème de la restitution de certains éléments issus du texte source dérive de l'appartenance des allocutaires à une culture ou subculture qui façonne leur compréhension et interprétation de la réalité, une culture qui, comme nous l'avons

déjà souligné plusieurs fois, présente des systèmes de valeurs qui s'éloignent parfois sensiblement de ceux de l'écrivain (Hornby, 1988). Et s'il demeure difficile d'anticiper l'acceptation ou la résistance de plusieurs thèmes parmi les adultes, le discours se corse si nous faisons allusion aux enfants (Friot, 2003 : 48). Deux scénarios s'ouvrent donc : d'un côté la traduction ethnocentrique, encline au respect de la substance originelle, de l'autre la traduction éthique, c'est-à-dire, la prise de conscience et la mise en pratique de la différence ethnique et éducative des récepteurs (Berman, 1999). Quelle que ce soit la direction que nous prenons, une vive attention à l'égard de ce concept doit être accordée (Nord, 2008), en particulier relativement à la compénétration de l'une sur l'autre et de leur interaction (Zohar, 1987). Cette précaution paraît encore plus nécessaire si nous faisons allusion à la sphère enfantine. Les enfants, en effet, non seulement ne maîtrisent pas la capacité de lire, disposant de compétences de lecture bien faibles, mais ils demeurent candides à l'égard de la connaissance du monde en général (Illuminati, Pedezoli, 2020 : 223 ; Nell, Paul, 2001 : 43). C'est pour cette raison qu'il faut, selon Tabbert (2002 : 308), les sauvegarder de tout ce qu'ils pourraient mal interpréter, de tout ce qui leur est inconnu du point de vue culturel. Malgré cela, si nous nous accordons d'effacer ou, en tout cas, de modifier les éléments potentiellement dangereux, que reste-t-il ? Combien d'espace est laissé à l'expérience ? Comment leur donner la possibilité d'apprendre vu que ce que nous effaçons ou modifions constitue la vraie source de valeur du texte ? (Illuminati, Pederzoli, 2020 : 229) Une réponse définitive n'a pas encore émergé. D'une part, nous convenons qu'il faudrait évaluer soigneusement chaque cas afin de créer un monde acceptable à chaque public de référence (Klingberg, 1985 : 11), de l'autre, le traducteur devrait toujours avoir pour but une traduction éthique et respectueuse des besoins du public.

Les concepts de *conformité* et d'*éthique* s'appliquent tant à la culture qu'à la forme linguistique proprement dite (Illuminati, Pederzoli, 2020), cela représentant une

complication ultérieure dans la traduction. Il est connu que le développement linguistique suit des étapes bien précises, par exemple, le processus de nominalisation précède celui de verbalisation (Kipp, Shaffer, 2010 : 387-420), et Stanley Fish nous rappelle que les enfants utilisent un langage spécifique selon leur âge (1980).

Bref, le choix des mots à utiliser ne devrait pas être aléatoire, car le risque est l'incompréhensibilité. Le conseil sur lequel insiste Lathey (2016) est celui de recourir à l'aide d'un enfant ayant le même âge des allocutaires de l'œuvre que nous sommes en train de traduire ; cela constituera la pierre de touche de la clarté de notre travail. Alternativement, s'identifier aux lecteurs demeure le seul escamotage qui reste dans les mains du spécialiste, cela constituant l'aspect le plus avantageux, mais, en même temps, le plus difficile pour lui (Gheno, 2016 : 114).

Encore une fois, l'intelligibilité demeure comme objectif principal à atteindre. En effet, un enfant recherche et apprécie un texte à sa portée : des virtuosités linguistiques, des termes précieux ne constituent pas son intérêt primaire, surtout s'ils paralysent la lecture (*ivi* : 106). Au contraire, un livre accessible lui donne la possibilité d'apprendre et de voyager avec sa fantaisie. Toutefois, nous n'entendons pas *accessible* comme synonyme de *simple*, car la simplification exaspérée ne demeure jamais positive, amenant à la perte de toutes les caractéristiques captivantes et de tous les aspects stimulants du texte de départ (Stolze, 2003 : 209), aspects qui, entre autres, doivent toujours concorder avec les nombreuses illustrations présentes (Gheno, 2016 : 111).

De plus, l'accessibilité rendue par le processus de traduction doit nécessairement cohabiter avec la tournure séduisante qui distingue l'œuvre source et, plus en général, la littérature pour les enfants (*ivi* : 106). En revanche, Slatyer (2002) souligne que la désirabilité n'a rien à faire avec le traducteur, qui, dans une perspective plutôt mécanique et avilissante, se limite à transcrire des mots d'une langue à l'autre, des

mots déjà conçus pour être administrés à un public d'enfants. Le spécialiste a selon lui, donc, peu de visibilité sur l'ensemble du processus.

Afin de procéder avec notre discours lié aux problématiques de traduction de la littérature pour l'enfance, nous ne pouvons pas oublier sa position à l'égard du panorama littéraire mondial réservé aux adultes. En effet, sa position subordonnée (Alla, 2015 : 15 ; Piacentini, 2015) a causé un manque d'analyse des corpus. La raison est à rechercher dans le passé, en particulier dans la condition de soumission dont les enfants ont souffert (Piacentini, 2015), mais aussi dans le présent, car cette typologie de littérature ne demeure pas suffisamment précieuse. De plus, ce domaine a toujours été associé à la figure de la femme en raison de sa supposée inclination aux thématiques de l'éducation et de sa proximité aux allocutaires, cela rendant l'émancipation féminine encore plus compliquée (Lundin, 2004).

Un renversement de tendance est en train de se vérifier, il suffirait de penser aux nombreuses Prix littéraires existants⁴ (Illuminati, Pederzoli, 2020 : 223), mais cela ne garantit pourtant pas encore une base solide à laquelle faire référence lorsqu'il s'agit de parler de véritables études traductologiques.

En connexion avec le thème d'infériorité de la littérature pour l'enfance, il faut faire une comparaison avec la position que l'enfant même occupe au sein du marché littéraire qui, en théorie, le désignerait comme protagoniste. En théorie, car paradoxalement, les figures pour l'enfance ne constituent qu'une petite partie du marché, ce dernier étant maîtrisé par les adultes. Comme nous l'avons anticipé, ce sont

⁴ En ce qui concerne l'Italie, il faut citer : *Prix Andersen*, *Prix Cento*, *Prix Bancarellino*, *Bologna Ragazzi Award*, *Prix Mare di Libri*, *Prix Nati per Leggere*, *Prix Orbil*, *Astrid Lindgren Memorial Award*, *Prix Strega Ragazzi*.

En ce qui concerne la France, il faut citer : *Prix Littéraire Petite Enfance*, *Prix Saint-Exupéry*, *Prix Sésame*, *Grand Prix de l'Imaginaire*, *Prix Jeunesse*, *Prix Nouvelle Revue Pédagogique*, *Prix Vendredi*.

les « grands » qui inventent l'histoire, qui la traduisent et qui la publient (Lathey, 2016). Bref, ce sont les « grands » qui gèrent le processus entier. En considérant la définition de littérature pour l'enfance que Van Coillie and Verschueren (2020 : 22) élaborent, les auteurs citent ses trois aspects éminents : le rapport réciproque entre mots et images, la communication discontinue entre écrivain et allocutaire et, finalement, sa double destination. Effectivement, le public demeure hétérogène vu qu'il se compose d'enfants, mais aussi d'adultes, achetant les produits éditoriaux et les lisant à leurs petits (Rudvin, Orlati, 2006 : 159). Dans cette perspective, qui, au premier abord, semble avoir une importance secondaire, les écrivains se trouvent à conférer à leurs œuvres une double clé d'interprétation et cette dualité devrait nécessairement être maintenue pendant l'acte de traduction (Wall, 1991). Encore une fois, il s'agit d'un travail difficile pour ces deux figures alors, étant forcés à satisfaire les attentes du public infantile et de leurs parents (*ibid.*).

Cette ambivalence amène pourtant à une réflexion : quelle est la véritable différence entre enfance et maturité ? Quelles sont les bornes ? Encore une fois, selon plusieurs spécialistes, la problématique se cache alors derrière la définition d'enfance, compte tenu du fait que ce terme se réfère à un laps de temps indéfini, créé, selon certains, afin de répondre à des exigences économiques (Lathey, 2016). Comme anticipé, il résulte difficile de tracer un profil idéal du public cible, empirant le travail du traducteur dans ses choix lexicaux, stylistiques et éthiques. Si nous considérons, donc, le concept d'enfance aussi bien fluide qu'intangible, et si nous admettions de regrouper les allocutaires dans un ensemble unique, il faudrait dédier du temps à la discussion des soucis liés à la traduction proprement dite. Ou, pour mieux dire, à tenter de faire émerger brièvement ses aspects les plus épineux.

Pour conclure ce bref paragraphe, il est nécessaire d'analyser certaines problématiques liées au monde de la traduction en général, supposant que la littérature pour l'enfance appartient au grand polysystème linguistique (Zohar, 1990), même si sa position demeure marginale (Shavit, 1981).

Pour reprendre le discours commencé à propos des figures impliquées dans cet univers, il faut porter à la surface la relation indéfectible entre émetteur du message, que ce soit l'écrivain, le traducteur ou l'éditeur, et le destinataire (Nord, 2003). En particulier, cette connexion exerce une telle influence sur les stratégies de traduction qu'elle ne devrait jamais éclipser (Reiss, Vermeer, 1984). C'est pour cette raison que la version définitive du texte traduit pourrait être comparée à un acte diplomatique entre traducteur et lecteur, mais aussi entre traducteur et éditeur (Illuminati, Pederzoli, 2020 : 232). En ce qui concerne les deux dernières entités, le rapport établi est parfois conflictuel, chacun ayant son idée personnelle à propos des attentes des lecteurs, surtout si cela regarde les enfants (Lathey, 2016) ; chacun ayant sa propre représentation d'inclusivité, d'éthique, sa propre connaissance des pays et des cultures où le texte a été produit et où le texte sera distribué ; chacun étant motivé par son but, économique, littéraire ou autre. Les notions d'acceptabilité, de vendabilité et de pertinence ne constituent donc pas de paradigmes immuables, mais, au contraire, déclinables selon les différentes sensibilités. Enfin, la personne qui demeure capable d'imposer son idée à propos de ces catégories agit, même indirectement, sur le processus de traduction. En accord avec la théorie du *Skopos* de Vermeer et Reiss, le but final apparaît comme l'agent plus influençant dans un acte de traduction et, bien que cela dépende d'une multitude de facteurs, il se rapporte au principe de l'hétérogénéité et de la pluralité du public. En somme, chaque lecteur est différent, non seulement parce qu'il appartient à un système de valeurs parfois étranger, mais parce que chacun d'entre nous pense, parle et agit différemment, lit différemment. C'est

pourquoi nous nous arrêtons sur ce dernier point : combien notre manière d'approcher un texte peut- il influencer une traduction ?

Gesualdo Bufalino disait que « *Il traduttore è l'unico autentico lettore d'un testo* » (2019 : 55). Nous pouvons partager ce propos, car c'est effectivement lui qui lit, relit, analyse l'œuvre ; la décompose dans ses différentes parties et en cueille ses éléments nécessaires et constituants, ceux qui les traductologues définissent comme les *dominantes*. Mais comme l'écrivain soulignait, chaque traducteur demeure, avant tout, un *simple* lecteur.

Du point de vue cognitif, la lecture garantit un stimulus à notre cerveau, renvoyant à des concepts ou des épisodes déjà présents dans le cerveau du lecteur en raison de l'expérience (Fillmore, 1997 : 63). Ce véritable processus d'anamnèse conditionne la façon de lire, comprendre et déchiffrer les mots (Stolze, 2003 : 214). Du point de vue psycholinguistique, effectivement, chaque lexème⁵ acquiert un signifié personnel⁶, vu son incapacité de transporter son arrière-plan culturel (*ibid.*). Voilà que ce qu'un traducteur comprend est dicté de ce qu'il connaît déjà, demeurant potentiellement susceptible à des erreurs et des préjugés mentaux implicites, surtout parce qu'ils regardent la plupart du temps des questions culturelles. À ce sujet, Stolze souligne que l'aspect culturel est influent : le traducteur n'est pas un vrai intermédiaire entre deux systèmes, mais, au contraire, un sujet fortement enraciné dans *une* seule société, celle d'arrivée. Tout cela nous amène à une considération finale : ce que le traducteur comprend se reflète dans les solutions qu'il propose à l'intérieur de la version définitive du texte traduit.

⁵ Défini par le Trésor de la Langue Française comme « l'unité minimale de signification appartenant au lexique ».

⁶ Selon Saussure (1916), père du structuralisme linguistique, le signifié indique l'idée associée à un mot, tandis que le signifiant fait allusion à l'ensemble de signes graphiques.

Cela et toutes les problématiques que nous avons brièvement analysées dans ce paragraphe pourraient sembler trivial, mais ces mécanismes, apparemment secondaires, influencent énormément le processus de choix lorsqu'il s'agit de transposer un livre, une poésie, un dépliant, une devise, d'une langue à l'autre. Et alors, ce que nous avons cru trivial, banal, se révèle, au contraire, objet de scrupuleuses réflexions, rendant le processus de traduction incroyablement complexe et, en raison de cela, charmant.

2. Traduction : l'omelette au sucre – histoires des jeans-quelque-chose

2.1 Le roman et l'auteur

Les deux chapitres qui font l'objet de ce travail de traduction sont tirés du livre *L'omelette au sucre – histoires des Jeans-Quelque-Chose* de Jean-Philippe Arrou-Vignod, publié par Gallimard Jeunesse en 1999 en édition « Folio junior » et illustré par Dominique Corbasson.

Il s'agit du premier roman de la série des *Histoires des Jeans-Quelque-Chose*, qui comprend les livres *Le camembert volant*, *La soupe des poissons rouges*, *Des vacances en chocolat*, *La cerise sur le gâteau*, *Une belle brochette de bananes*, *Un petit pois sur six*.

Cette œuvre s'adresse aux enfants à partir de 9 ans et présente une famille française hors du commun des années 60. Il traite notamment des aventures et des situations paradoxales qui se passent dans cette famille de cinq enfants reportés par Jean-B, le deuxième enfant : « un bébé à naître, une tortue, un cochon d'Inde, des souris blanches, une mère organisée et un père champion de bricolage ».

Les illustrations sont réalisées par Dominique Corbasson.

La série est en partie autobiographique, car elle a comme source d'inspiration l'enfance de l'auteur, Jean-Philippe Arrou-Vignoud. Né à Bordeaux en 1958, il s'installe à Paris, après une parenthèse à Cherbourg (où l'histoire du roman se déroule) et Antibes. En 1984 il devient professeur de français au collège et il publie son premier livre, *Le rideau de la Nuit*, un livre pensé pour les adultes qui gagne le *Prix Premier Roman*.

Mais c'est la littérature pour la jeunesse qui lui garantira le vrai succès, un succès qui s'appelle *Prix Renaudot* des lycéens et *Grand Prix des Lecteurs*.

En 1989 il écrit *Le Professeur a disparu*, son premier roman pour l'enfance. Toujours à l'intérieur du monde scolaire et, en même temps, éditeur et directeur de la section « *Gallimard Jeunesse* », il publie la série *Enquêtes au collège, Histoires de Jean-Quelque-Chose*, ou les romans *Une Famille aux petits oignons* et *Rita et Machin*, avec l'aide de Olivier Tallec. Ce dernier a connu un si grand succès qu'il a été aussi adapté en une série télévisée homonyme réalisée par Nippon Animation et en film animé : *Les Aventures de Rita et Machin*, sorti en février 2019 et produit par Pon Kozutsumi et Jun Takagi. La raison derrière le choix de se consacrer à la littérature pour l'enfance réside dans l'importance que cette dernière a jouée dans sa formation. En effet, il affirme que ces sont ses lectures de jeunesse qui ont permis sa carrière.

Aujourd'hui il enseigne, écrit, dirige le Grand Prix des Lecteurs du Journal de Mickey et travaille comme scénariste.

2.2. Caractéristiques culturelles, stylistiques, formelles et lexicales du texte

Le roman peut se considérer partie intégrante du canon, car il partage les caractéristiques que nous avons défini essentielles du genre. En particulier, avec ses cent-cinquante pages, il peut être considéré un roman bref. De plus, la simplicité du style, les nombreux jeux de mots et les illustrations corroborent ma thèse. Enfin, je peux reconnaître une mission pédagogique : au premier regard, l'histoire porte sur la simple narration de ce qui se passe dans la vie d'une famille française. En vérité, le but réside dans la représentation du fonctionnement de la réalité, de l'institution de la famille, de l'école, des célébrations. Ce sujet, selon Vergnioux, demeure distinctif de la littérature pour l'enfance moderne (2010 : 44) car il permet l'initiation à la « quotidienneté sociale » (*ivi* : 42), ou, pour le dire autrement, le positionnement de l'enfant dans le monde qui l'entoure. De plus, la répétition d'actions ordinaires ou d'événements à valeur émotionnel (comme la naissance d'un frère, dans ce cas spécifique) garantit l'élaboration des *scripts*⁷, utiles pour la compréhension et l'interprétation de la réalité (Abelson, Schank, 1977) et pour le développement de l'individu (Vergnioux, 2010 : 42). Enfin, un autre aspect ne peut pas être oublié : les anecdotes présentes constituent un témoignage fidèle de la culture française de l'époque, garantissant une occasion ultérieure d'apprentissage (Riquois, 2010 : 248). En effet, l'œuvre s'aligne avec les programmes scolaires de la deuxième année du collège, faisant partie des listes des romans conseillés par le ministère de l'éducation nationale.

⁷ Les *scripts* peuvent se définir comme des représentations imaginaires d'actions et événements, élaborés par le biais de la connaissance empirique.

Comme je l'ai anticipé, le roman se base sur la vie d'une famille très nombreuse où des situations paradoxales, mais parfois peu proches des lecteurs contemporains, se mêlent.

L'œuvre est bien insérée dans le contexte où elle a été conçue. En particulier, les références culturelles spatio-temporelles sont multiples ; l'auteur cite en effet des lieux de villégiature, des plats typiques et les noms de certains personnages célèbres à l'époque, cela représentant d'un côté la possibilité d'un enrichissement culturel considérable, mais, de l'autre, un gros défi dans la perspective de la traduction.

Au contraire, comme il s'agit d'une œuvre conçue pour des jeunes lecteurs, le langage est simple et transparent et la syntaxe est caractérisée par une structure parataxique : les phrases sont courtes et séparées par des points. La lecture paraît donc rapide, légère, agréable.

Quant au registre, il est standard, mais se caractérise par beaucoup d'expressions tirées de la langue familière. Les répétitions sont nombreuses et scandent le texte comme une sorte de refrain.

2.3 Les problèmes de traduction

J'ai eu amplement eu l'occasion de montrer que la traduction d'un roman pose toute une série de difficultés non négligeables à plusieurs niveaux. Pourtant, dans ce petit paragraphe nous nous concentrerons sur les difficultés à affronter lorsqu'il s'agit de transposer le texte de départ en italien.

Premièrement, il est question de respecter la syntaxe. Il s'agit d'un texte simple, qui n'a pas besoin d'ultérieures complications, de longues périphrases et, moins encore, d'élévations de registre. En somme, la traduction devra respecter la transparence et la linéarité de la version de départ mais devra également refléter le langage quotidien de l'enfant. Bref, un langage qui renvoie surtout à oralité, où les dialectes et les langues spécialisées ne pourront pas être admis.

Toujours à propos de la langue, l'accessibilité des mots demeurera l'objectif à poursuivre, en puisant de préférence dans le registre familier et les expressions typiques de l'oralité. Cependant, il sera important d'éviter toute sorte de monotonie : le lexique devra nécessairement être plutôt vivant et dynamique, en accordant une attention particulière aux noms et surnoms, aux jeux de mots et aux répétitions, éléments dominants de ce genre.

Une autre difficulté se cachera derrière la phonétique. En particulier, lorsqu'il s'agira de la transposition des sons. Tout au long du dialogue, les répliques de certains enfants s'avèrent pittoresques : en effet, les personnages ne sont pas encore capables d'articuler correctement les sons de la langue française. L'auteur rend alors leur prononciation en changeant les lettres de certains termes. La difficulté réside dans le décodage, car chaque langue fait référence à un système phonétique différent ; l'adaptation semble ainsi inévitable.

Enfin, comme je l'ai déjà largement anticipé dans le premier chapitre de mon travail, la traduction de la dimension culturelle du texte constituera le dernier aspect problématique. Spécifiquement, les enfants n'ont pas d'ample connaissance d'autres cultures et cela pourrait poser des problèmes d'incompréhension. En particulier, en ce qui concerne ce roman, l'histoire se déroule dans la France des années 60 : l'auteur ne fait pas seulement référence à une culture différente par rapport au lecteur - italien dans ce cas -, mais aussi à une époque différente. Le traducteur devra alors choisir de traduire littéralement en respectant les choix de l'auteur ou d'intervenir en adaptant le contenu dans le but de faciliter la compréhension chez ses jeunes lecteurs cibles, rendant le texte et le contexte plus contemporain. À cet égard, le spécialiste devrait aussi évaluer la présence de notes, toujours prenant en considération son public de référence.

En général, ce travail de traduction vise à concrétiser le préambule théorique de ce mémoire et à gérer le processus d'adaptation lié à l'écriture pour l'enfance.

3.1 Le texte original

Les Jeans

– Les garçons, a dit maman, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

C'était un soir de 1967, un peu avant Noël. Papa n'était pas rentré, on était tous dans la cuisine à préparer le dîner.

D'habitude, j'aime bien ce moment-là : ça sent bon, il fait chaud, il y a de la buée sur la vitre et on peut parler avec maman tout en lui donnant un coup de main.

Mais, cette fois-ci, les petits avaient envahi la cuisine, tout le monde se chamaillait et je sentais maman qui devenait nerveuse, je ne sais pas pour- quoi.

– Une grande nouvelle ? a répété Jean-A. Chouette, tu vas nous faire des frites !

Jean-C. a ricané, vu qu'on était en train d'écosser des petits pois. Maman adore les légumes verts, l'herbe bouillie et les plats sains bourrés de vitamines.

La seule chose de drôle, avec les petits pois, c'est de les ouvrir : on fend la cosse avec l'ongle, à l'intérieur il y a une enveloppe très douce, les pois ronds et luisants rangés comme des balles de revolver.

Jean-D. en a profité pour s'en glisser deux ou trois dans le nez, il a fallu le secouer par les pieds pour les faire sortir, alors maman s'est un peu énervée :

– Ça va barder, elle a dit. Pour une fois que je vous demande de m'aider.

Puis Jean-E. a renversé le plat, on s'est tous mis à quatre pattes sur le carrelage pour rattraper les petits pois qui roulaient. On aurait dit une gigantesque partie de billes, on

rigolait comme des bossus, puis la première gifle est partie et ça n'a plus été drôle du tout.

– D'accord, a dit maman. Puisque c'est comme ça, tous au salon et que ça saute.

C'est chaque fois la même chose quand tout le monde veut l'aider. Maman se met en colère pour rien, elle n'a jamais vu des enfants comme nous, on dirait qu'on le fait exprès pour la contrarier.

– Tant pis, elle a dit. Puisque c'est comme ça, vous ne connaîtrez pas la grande nouvelle.

– On va changer de voiture ? a demandé Jean-C.

– Mieux que ça, a dit maman.

– On va acheter la télé ? a demandé Jean-A.

– Mieux encore. Est-ce que personne ne devine ? On s'est regardés sans répondre. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de mieux que la télé ?

Jean-A., qui a le sens de l'organisation, avait fait passer le mot quelques jours plus tôt : il réglerait son compte au premier qui demanderait autre chose qu'une télé pour Noël. Pas de train électrique, de panoplie ou de carabine à flèches. Fini les cadeaux bêtes et les sucreries. Si on s'y mettait tous, il a dit, papa et maman finiraient bien par plier.

Il avait même tenu la main des petits qui ne savaient pas écrire :

Cher Papa Noël, j'ai été bien sage toute l'année. Comme cadeau, je veux rien qu'une télé si te plaît.

Signé : Jean-D.

P.-S. : Y a pas de cheminée, mais ça passe facilement par la fenêtre du salon.

– Et mon épée de Zorro, je pourrai l’avoir quand même ? avait protesté Jean-C.

– Rien du tout, a dit Jean-A. Une télé ou la mort.

Il faut dire que Jean-A. est l’aîné. Ce n’est pas parce qu’il a des lunettes, mais parfois il se prend pour le chef. Une sorte de Joe Dalton, surtout quand on est tous les cinq dans nos pyjamas à rayures comme ce soir-là, en arc de cercle sur le tapis du salon, les poches bourrées de petits pois pour nourrir la tortue et le cochon d’Inde.

Jean-A., Jean-B., Jean-C., Jean-D., Jean-E., c’est une idée de mon père.

Papa n’a jamais eu de mémoire. Un jour, il a dû appeler les renseignements parce qu’il avait oublié notre numéro de téléphone. Alors, quand on est nés, il a trouvé ça plus commode : on s’appellerait tous Jean-quelque chose, à cause de papy Jean. Pour le deuxième prénom, il a suivi l’ordre alphabétique. Un moyen mnémotechnique, il explique souvent, tout fier de lui, mais moi j’ai pensé : « Heureusement qu’on n’est que cinq ! » Vous imaginez un Jean-Walter, un Jean-Zothime ou un Jean-Xénophon ?

Cinq garçons, ce n’est déjà pas courant. Mais classés par ordre alphabétique, comme dans les pages d’un dictionnaire ?

Impossible d’éviter les blagues, les surnoms, les jeux de mots faciles. J’avais fait ma propre liste, Le Dico des Jean, dans un cahier de brouillon Claire- fontaine.

- Jean-A. : dix ans, surnommé Jean-Ai-Marre à cause de son fichu caractère. Veut toujours être le chef.
- Jean-B. : huit ans. C’est moi. Nom de code : Jean-Bon, parce que j’adore manger et que je suis un peu enrobé au niveau des cuisses.

- Jean-C. : alias Jean-C-Rien, six ans, le distrait de la famille.
- Jean-D. : quatre ans, aussi appelé Jean-Dégâts. Allez savoir pourquoi.
- Jean-E. : deux ans, le petit dernier. Pas de surnom encore, il est trop petit, sauf Jean-E-plein les couches, proposé par Jean-A.

Dans les rues de Cherbourg, quand on se promène tous ensemble, les gens nous regardent d'une drôle de façon. Cinq frères en rang d'oignons, avec la même bouille ronde, les mêmes oreilles décollées. Une famille ? Non. Plutôt une attraction. On a l'impression d'être une troupe de cirque, une équipe de nains acrobates, par exemple, qui vont sauter à travers des cerceaux ou faire une pyramide humaine.

Ce soir, représentation exceptionnelle ! Venez applaudir les Jean dans leur ébouriffant numéro d'équilibriste !

Maman, qui est très organisée, nous a divisés en trois : il y a les grands (Jean-A. et moi), les moyens (Jean-C., Jean-D.) et le petit dernier, Jean-E., le seul qui a une chambre à lui.

Moi, je partage celle de Jean-A. On a des lits superposés, des tours de semaine pour mettre la table ou pour essuyer la vaisselle, et c'est toujours nous qu'on gronde à la moindre bêtise parce qu'on est les plus grands et qu'il faut montrer l'exemple.

Quelquefois, j'aimerais m'appeler Jean-Tout seul. Être fils unique. Un nombre entier, pas une fraction. Pouvoir dormir dans le lit du haut si j'en ai envie au lieu de le laisser à Jean-A., sous prétexte qu'il est l'aîné et qu'il veut toujours commander.

Mais voilà : qui peut choisir sa famille ?

– Jean-D., a dit maman, ôte-moi ce doigt de ton nez et écoutez tous. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Elle a mis une musique de Noël sur l'électrophone, s'est assise sur une chaise en face de nous et on a senti que l'instant était grave.

Jean-C. a arrêté de se trémousser à cause des épines du sapin qui lui rentraient dans les fesses. La guirlande électrique clignotait, des rafales de pluie fouettaient les vitres. Cette fois encore, ce serait raté pour la neige à Noël, mais on était bien tout à coup, avec le poêle à hublot qui ronflait sourdement, l'odeur de résine du sapin et l'arbre immense au-dessus de nos têtes.

J'adore les jours avant Noël. Le salon est orné de guirlandes et d'angelots en papier doré, le soir, après le dîner, on ouvre chacun à notre tour une petite fenêtre sur le calendrier de l'Avent. Devant la crèche, il y a cinq petits moutons de plâtre. Un pour chacun. Et si on a été sage dans la journée, on a le droit de l'avancer un peu.

Le problème, c'est Jean-A. : il veut toujours que son mouton soit le premier, alors tout le monde triche et pousse le sien en cachette comme pour gagner une victoire d'étape. Il faut les remettre chaque soir sur la ligne de départ, on a l'impression que Noël n'arrivera jamais.

– Alors, a commencé maman, qui veut connaître la grande nouvelle ?

Jean-C. et Jean-D. ont levé la main en criant : « Moi ! Moi ! »

Jean-E. a cru qu'on voulait faire quelque chose sans lui, il s'est mis à crier lui aussi : « Moi d'abord ! Moi d'abord ! » On ne s'entendait plus, tout le monde braillait à qui mieux mieux pour être le premier à apprendre la grande nouvelle.

– Silence ! s’est emportée maman, soudain très blanche. Comment voulez-vous entendre quoi que ce soit si vous...

Elle s’est arrêtée tout net, a porté les mains à son ventre en faisant une grimace. Ça nous a coupé le sifflet d’un seul coup.

– Maman ? Maman ?

En une seconde nous étions autour d’elle. Jean- C. lui tapotait la main, je lui faisais de l’air avec le calendrier de l’Avent tandis que Jean-A. filait à la cuisine lui rapporter un verre d’eau.

– Écartez-vous, il a crié. Vous ne voyez pas que vous allez l’étouffer ?

– Ce n’est rien, a dit maman en rouvrant les yeux. Une bouffée de chaleur. Ne vous inquiétez pas.

Maman est très organisée. Elle s’arrange pour n’être jamais malade. Alors, forcément, la voir comme ça nous a fichu une peur bleue. On l’entourait tous sans un mot, la regardant reprendre doucement des couleurs.

– Ça va mieux, je vous assure. Ne vous inquiétez pas, elle a répété

Jean-D. lui a tendu une poignée de réglisses gluants qu’il avait tirés de sa poche. Visiblement, elle allait mieux, elle les a repoussés gentiment, alors il se les est fourrés dans la bouche comme s’il avait eu lui aussi besoin d’un petit remontant.

– Tu es chûre que tu n’es pas malade ? il a demandé.

– Sûre, elle a dit en touchant son ventre. Au contraire : c’est ça la grande nouvelle...

On s’est tous regardés en ouvrant de grands yeux. Est-ce qu’elle voulait dire...

– J’aurais aimé que votre père soit là pour vous l’annoncer, mais il rentrera tard, a continué maman. Alors voilà : j’attends un nouveau bébé.

Elle aurait tiré au canon au milieu du salon qu’elle n’aurait pas fait plus d’effet. Les dents noires de réglisse, Jean-D. restait bouche ouverte, un filet de salive coulant sur le menton. Jean-C. s’était mis à compter sur ses doigts, recommençant plusieurs fois avant de regarder, incrédule, le pouce de sa main droite.

– Un nouveau bébé ? Tu veux dire qu’on va être...

– Six ! l’a devancé Jean-D. qui est très fort en calcul mental. C’est moi qui ai trouvé le premier !

– Six ! a répété Jean-A. avec accablement.

– C’est un joli chiffre, non ? s’est extasiée maman. Tout rond, tout ventru, avec une petite queue comme une cerise... J’ai toujours adoré les chiffres pairs. Est-ce que ce n’est pas une merveilleuse nouvelle ?

On était trop abasourdis pour répondre.

Imaginez qu’on apprenne à des naufragés entassés dans une barque trop petite qu’ils vont devoir se serrer un peu plus pour accueillir un nouveau passager...

Soudain, les questions ont fusé dans tous les sens. Un vrai feu d’artifice ! À chacune maman répondait avec un grand sourire, si heureuse qu’on s’en serait voulu de la décevoir.

– Un bébé pour Noël ? Mais comment on va faire pour le mettre dans la crèche ?

– Est-ce qu’il aura lui aussi des lunettes comme Jean-A. ?

- Est-ce que je pourrai le tenir dans mes bras moi aussi ?
- Est-ce qu'il faudra que je lui prête mes billes ?
- Attendez, a dit Jean-A. brusquement. Vous oubliez le plus important.

On s'est tous tournés vers lui.

- Et si c'était une fille ? il a dit, remontant ses lunettes sur son nez avec son air de monsieur-je-sais-tout.

- Impossible, a dit Jean-C.

- Et pourquoi, banane ? Les filles sont plus nombreuses que les garçons, je t'apprendrai.

- Oui, une fille, une fille ! a crié Jean-E.

- Un garçon, un garçon ! a crié Jean-D.

- Il n'y a qu'à voter, a proposé Jean-C. Maman a levé la main pour ramener le calme.

- Ce ne sont pas des choses qui se décident, elle a dit. Fille ou garçon, nous le saurons au printemps, pas avant. Jusque-là, mystère et boule de gomme !

- Comment on va l'appeler, alors ? a demandé Jean-C., toujours pratique.

- Il n'y a qu'à trouver un prénom qui marche pour les deux, j'ai proposé. Dominique...

- ... ou Camille.

- ... ou Daniel...

- Ça s'écrit pas pareil pour les filles, banane ! a rigolé Jean-A.

– Si on prenait un calendrier ? a proposé Jean-C. – Non, a dit maman. Si c’est une fille, on l’appellera Hélène.

– Hélène ? on a tous crié. Encore ?

Hélène, c’est le prénom que j’aurais porté si j’avais été une fille. Et Jean-A. pareil. Et Jean-C., et Jean-D., et Jean-E... Mes parents, qui n’ont pas beaucoup d’imagination, n’ont trouvé que ce prénom-là.

Quelquefois, j’essaie de me représenter ce qu’aurait été notre famille si on avait tous été des filles. Cinq Hélène ! Une avec des lunettes, la seconde un peu enrobée comme moi, etc. C’est papa, pour le coup, qui se serait mélangé les pinceaux.

– Hélène ! Laisse Hélène tranquille. Est-ce que tu ne vois pas qu’Hélène dort ?

Il aurait sans doute trouvé un truc : Hélène I, Hélène II, Hélène III, IV, V, une sorte de classement comme pour les papes ou les rois de France.

– Ça sera sûrement une fille, a décrété Jean-A. C’est statistique. Et puis les filles s’arrangent toujours pour être les chouchoutes...

– Jean-A. ! a dit maman. Ne commence pas à dire du mal de ta sœur !

– C’est aussi ma sœur à moi ! s’est écrié Jean-D. – Non, c’est la mienne ! a trépigné Jean-E.

Ce soir-là, quand on a avancé nos moutons vers la crèche, je n’ai pas pu m’empêcher de penser au sixième santon qu’il y aurait l’année suivante : un minuscule mouton de plâtre qui, lui aussi, commencerait sa course dès le début de décembre et la terminerait, serré contre les autres dans la nuit de Noël, entre le bœuf et l’âne.

Le mouton d'Hélène I^{re}, reine des Jean. Ma sœur unique, Enfin, notre sœur unique.
Celle qu'il faudrait se partager à cinq.

À mon avis, les ennuis ne faisaient que commencer.

Noël à Mont-d'Or

Aux vacances de Noël, on est partis à la montagne.

-Votre mère a besoin de changer d'air, a dit papa- Pour le bébé. Il lui faut de l'oxygène. Rien de mieux que l'altitude. Le froid sec et vivifiant des cimes. Ça fera du bien fou à tout le monde.

Il faut dire que papa est médecin. Nous, le froid sec et vivifiant des cimes, ça ne nous disait pas grand-chose, surtout quand papa a ajouté :

-Je vous préviens, les gars : ce sera le cadeau de toute la famille. Le Père Noël, cette année, nous emmène à la montagne. Je ne sais pas si vous avez une idée de ce que ça coûte à sept. Alors, haut les cœurs, et ayez l'air contents, sinon ça va barder pour vos matricules !

Celui qui a fait le plus la tête, c'est Jean-A. Cette fois, c'était bien fichu pour la télé.

-Est-ce que je pourrais faire de la luge ? a demandé Jean-D. en poussant un cri de joie.

C'était bien le seul qui avait l'air content.

-Espèce de luge toi-même, a rétorqué Jean-A. S'il n'y a pas de télé à l'hôtel, je vais faire un malheur.

Moi, j'ai une liste spéciale pour Noël. Une sorte de liste à l'envers. Ça s'appelle : *Cadeaux à éviter.*

Je la mets à jour chaque année.

J'y écris les choses que je ne veux absolument pas avoir, comme les cravates que nous offre grand-maman, par exemple, la mère de papa, et que maman nous oblige à mettre quand on va déjeuner chez elle.

Cadeaux à éviter :

- *Les jeux éducatifs auxquels Jean-A. gagne toujours parce qu'il triche.*
- *Les encyclopédies reliées en douze volumes de tante Lucie.*
- *La mallette du petit chimiste. François Archampaut l'a eue, elle est nulle.*
- *Un abonnement au journal religieux de la paroisse (grand-maman).*

Le pire, avec ces cadeaux-là, c'est qu'ils ne vous font pas plaisir et qu'on est quand même obligé de prendre l'air ravi et de dire merci.

J'ai ajouté sur ma liste :

- *Le froid sec et vivifiant des cimes.*

C'était la première fois qu'on allait tous ensemble à la montagne, alors il a fallu emprunter aux cousins Fougasse des vêtements pour la neige. À sept, ça fait tellement de bagages que maman, qui est très organisée, a été de mauvaise humeur pendant huit jours.

Sur le quai de la gare, on s'est retrouvés en anoraks et bonnets de ski tricotés à la main pendant que papa recomptait les valises. Il était un peu rouge lui aussi. Pas de question que maman porte quoi que ce soit dans son état. Papa est très fort, mais quatre valises et deux sacs à dos c'est beaucoup, et sous le bonnet à oreillettes que lui avait prêté l'oncle Fougasse, je sentais qu'il perdait son enthousiasme.

Ce qui est bien, à sept, c'est qu'on peut louer un compartiment entier. On s'est battus pour avoir les couchettes du haut, alors papa s'est énervé et les premières gifles ont commencé à voler.

-Descends sur le quai avec les grands, a dit maman. Je m'occupe de l'installation.

La nuit était tombée. On a fait les cent pas avec lui jusqu'à ce qu'il soit calmé, puis il nous a montré la loco pendant que les petits écrasaient les nez sur la vitre en nous faisant des grimaces.

-C'est quoi, papa, cette espèce d'antenne repliée sur le toit de la locomotive ? j'ai demandé.

Papa a pris l'air savant :

-C'est une caténaire, mon fils. En fait, ça sert à... C'est un machin pour... Une sorte de...

On l'a laissé se battre un moment, puis on s'est précipités dans le train parce que le contrôleur sifflait en agitant un drapeau.

C'est quand le train a démarré que maman a demandé :

-Et Jean-C. ? Où est-il ?

-Jean-C. ? a répété papa. Mais je croyais qu'il était avec toi !

-Mais non ! Je croyais qu'il était avec toi !

Papa s'est rué hors du compartiment.

Dans le couloir, personne.

C'est alors qu'on l'a aperçu. Il était sur le quai, en pyjama, le puce dans la bouche, nous regardant nous agiter derrière la vitre comme si on avait été des poissons exotiques dans un aquarium.

Par chance, le train n'avait pas encore pris de la vitesse. Papa a sprinté dans le couloir, bousculant les voyageurs et criant : « Pardon, pardon ! » Il a ouvert la portière de la voiture d'un coup d'épaule, s'est penché sur le marchepied...

Juste à temps. Suspendu à la poignée, il a crocheté Jean-C. par le fond de sa culotte de pyjama à l'instant où il passait à sa hauteur et l'a hissé dans la voiture d'un seul bras, aussi facilement que si Jean-C. avait été un jouet en peluche.

Papa est très fort.

Éberlué, Jean-C. avait l'air de ne rien comprendre à ce qui lui arrivait. Mais à voir la tête de papa, inutile d'être devin pour se douter qu'il allait passer un mauvais quart d'heure.

- Espèce de... de... s'est étranglé papa en le soulevant par le col.

Ce qui a sauvé Jean-C., ce sont les passagers de la voiture. Sortis de leur compartiment, ils se sont mis à applaudir l'exploit de papa. Il a remonté le couloir, très digne, poussant Jean-C. devant lui et secouant la tête en murmurant de petits « merci, merci » à peine audibles.

« Les fabuleux Jean dans leur célèbre numéro d'acrobatie aérienne, j'ai pensé. Une figure de difficulté mondiale ! »

Papa a claqué derrière nous la porte du compartiment.

Cette fois, les gars, il a dit, ça va barder...

C'est l'instant qu'a choisi le contrôleur pour venir vérifier nos billets. Papa est devenu blême en découvrant qu'il avait oublié sa carte de réduction Famille Nombreuse, il a

fallu parlementer un long moment et, quand on s'est enfin couchés, l'ambiance était vraiment retombée.

Pelotonné sur la couchette du milieu, je regardais les lumières glisser au plafond. Les rails faisaient tom-tom togodom, on aurait dit qu'on était dans une petite maison douillette qui filait dans la nuit, c'était magique.

- Tu dors ? a chuchoté Jean-A.

Je n'ai pas répondu. J'aurais bien allumé ma lampe de couchette pour lire mon Club des Cinq, mais ça n'était pas le moment.

Soudain, devant mon visage, quelque chose est une sorte d'énorme chauve-souris, suspendue la tête en bas, qui me regardait en grimaçant.

- Alors, tu dors, oui ou non ? a répété Jean-A. en tordant sa bouche avec ses doigts.

- Silence ! a rugi papa dans l'ombre. Le premier qui bronche, je le... je...

Jean-A. a réintégré prestement sa couchette et, bientôt, il n'y a plus eu que le lent tom-tom togodom du train qui filait à travers la nuit.

- Respirez ! a dit papa en gonflant la poitrine. Respirez l'air sec et vivifiant des cimes ! C'était le matin, on était tous à grelotter devant la petite gare du Mont d'Or, l'estomac vide, pendant que papa recomptait une nouvelle fois les bagages. La neige était sale, une bouillasse plaine de traces de pneus.

En fait, d'air sec et vivifiant, le petit bus de l'hôtel lâchait de grosses proues de gasoil.

-Je crois que je vais vomir, a murmuré Jean-A. en devenant vert comme un extraterrestre.

-Vous allez voir, a dit papa avec entrain. Rien de tel que l'altitude pour se forger une santé de fer !

L'hôtel du Mont d'Or était une sorte de gros chalet, avec des toits pointus et des balcons en bois sculpté. On s'est installés dans deux chambres communicantes : une à

quatre lits pour nous, une autre pour papa, maman et Jean-E., qui donnait sur un grand champ de neige immaculée.

- Allez, les garçons ! a décidé papa pendant que maman défaisait les valises. Concours de bonhomme de neige ! Tous en bas dans deux minutes...

Papa a été moniteur de colonies de vacances dans sa jeunesse. Il adore nous appeler « les garçons », organiser des activités et faire marcher tout le monde au sifflet.

On a dévalé les marches en hurlant.

- Couvrez-vous ! a crié maman. Il fait un froid glacial !

On s'est dispersés dans le champ, en s'enfonçant dans la neige qui nous montait jusqu'aux chevilles.

Papa s'amusait comme un petit fou. C'est lui qui a commencé à lancer la première boule. Bientôt, ça a été une bataille générale. Jean-A. et moi contre les autres. Les moufles pourries des cousins Fougasse prenaient l'eau, on avait les doigts gelés, la neige nous coulait dans le cou, mais c'était vraiment une super bataille.

Puis Jean-D. s'est mis à pleurer en se tenant l'œil, il a accusé Jean-C. de faire exprès de mettre des pierres dans ses boules, alors papa a dit :

- Retour au calme. On va faire le plus énorme bonhomme de neige que la terre ait jamais porté. Au boulot, les enfants.

Un bonhomme de neige, maintenant ? a râlé Jean-A. Quand est-ce qu'on va rentrer regarder la télé ?

Papa dirigeait les travaux.

Jean-D. et Jean-E. cherchaient des branches pour faire les bras, nous on roulait dans la poudreuse des boules de plus en plus énormes : une pour le corps, une plus petite pour la tête. Elles étaient si grosses qu'il fallait s'arc-bouter pour les faire bouger, tandis que maman, du balcon de la chambre, nous regardait d'un air attendri et prenait des photos.

- Hardi, moussaillons ! nous encourageait papa.

Il semblait fier de sa petite équipe, les oreillettes de son bonnet dressées par le gel au-dessus de sa tête. Comme il est très fort, il nous a aidés à rouler la plus grosse boule, et c'est là qu'il s'en est aperçu...

- Qu'est-ce que c'est que ça..., il a murmuré en reniflant ses moufles.

On a regardé à notre tour nos gants, nos anoraks.

Sur tous les endroits qu'avait touchés la neige s'étaient étalées de longues traînées jaunâtres.

- Flûte, a juré papa en jetant un regard désespéré vers le balcon où maman prenait des photos. De la crotte de chien.

Pas de doute : en roulant les boules, on avait enduit les vêtements des cousins Fougasse avec les crottes de chien cachées sous la neige.

D'un coup, ça n'a plus été drôle du tout. On est revenus à l'hôtel, la tête basse en se pinçant le nez.

C'est maman, surtout, qui a été fâchée. Elle s'est mise à crier qu'elle était sûre que ça allait dégénérer. Comment elle allait faire, maintenant, hein ? Des vêtements presque neufs que les cousins avaient eu la gentillesse de nous prêter ! Décidément, on n'en ratait jamais une...

Papa a voulu plaisanter, mais il a tout de suite compris que ce n'était pas le moment.

On s'est déshabillés sans un mot, restant en caleçon long et sous-pull dans la chambre pendant que maman lavait tout dans le minuscule lavabo de la chambre.

- Bah, a essayé papa, c'est le charme de la montagne...

Maman lui a décoché un regard si noir qu'il s'est mis à siffloter en contemplant au loin les cimes enneigées.

- Voilà, a dit maman quand elle a eu fini. Il faut attendre que ça sèche maintenant. Pas de gants, pas d'anoraks. Bravo ! La journée est fichue.

- Tant pis, a dit Jean-A. Et si on descendait regarder la télé ?

Le lendemain, papa a eu une nouvelle idée.

Il est revenu du syndicat d'initiative tout excité avec des poignées de prospectus.

- Comment, pas encore prêts, les garçons ? Il fait un temps radieux. C'est le jour idéal pour aller à la Grande Aiguille. Rassemblement devant l'hôtel dans un quart d'heure. Les anoraks avaient séché durant la nuit. On s'est tous équipés en râlant, mais papa ne voulait rien entendre : on n'était pas à la montagne pour s'abrutir toute la journée devant des programmes idiots.

La Grande Aiguille, c'est le sommet qui domine le village. Pour s'y rendre, il faut prendre le téléphérique. Papa a essayé d'avoir un prix mais, comme il avait oublié sa carte de réduction à la maison, il a dû payer des billets plein tarif.

- Aller et retour ? a demandé l'employé en mouillant ses doigts sur une petite éponge.

- Aller simple, a ricané papa. On compte bâtir un igloo et dormir tout nus là-haut.

- C'est vous qui voyez, a dit le type en détachant les billets.

- Quel crétin ! a murmuré papa tandis qu'on se rangeait devant le portillon.

- Qu'est-ce qu'il croit ? Qu'on va redescendre en parachute ?

La cabine était bondée, alors il a fallu attendre la suivante.

Quand ça a été à notre tour, on s'est entassés tous les sept dans le téléphérique, puis l'employé est monté avec nous et a claqué la porte.

- Attention au départ, il a dit.

Il y a eu une secousse, le grincement d'un mécanisme, puis la cabine a plongé au-dessus du vide.

- Alors ? Formidable, non ? a dit papa.

Personne n'a répondu. On avait l'impression d'être enfermés dans un emballage de Kinder, une sorte d'œuf en plastique à peine gros comme une balle de ping-pong. Jean-D. et Jean-E. se sont serrés contre maman, alors le type a dit :

- Déplacez-vous, monsieur, pour équilibrer la cabine. C'est plus prudent quand il y a du vent.

Quand j'ai pu regarder en bas, déjà à on était une hauteur vertigineuse. On apercevait les toits du village couverts de neige, des skieurs minuscules qui dévalaient les pentes.

- Des chamois ! a crié papa en désignant de petites taches sombres étagées sur le versant. Regardez, les enfants !

- Ce sont des vaches, a corrigé le type d'un air placide. Juste des vaches.

Papa a ri bruyamment, comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie, mais ça n'a pas eu d'amuser le type. De toute façon, à cette hauteur, on ne voyait plus rien, surtout avec le brouillard qui commençait à monter et noyait la vallée.

- Aïe ! a fait le type.

- Pardon ? a dit papa.

- Rien, rien, a dit le type.

- Vous avez fait « aïe » a insisté papa- Quelque chose ne va pas ?

- Non, non. Enfin, pour l'instant...

- Comment ça, pour l'instant ? s'est énervé papa.

Le type a eu un petit mouvement de menton vers la grisaille qui nous entourait :

- Mauvais signe, il a dit. Quand la brume monte... Mais le pire, ce sont les orages. Vous avez déjà vu la foudre traverser une cabine comme un coup de bazooka ?

- Un temps radieux, hein ? a fait maman en regardant papa dans les yeux.

- Bah, a dit le type, c'est la montagne. Le temps change plus vite qu'il ne faut pour le dire. Remarquez, ces cabines sont prévues pour résister à des rafales de plus de deux cents kilomètres heure.

- Papa, murmuré Jean-C., je veux descendre.

- Allons, allons, a dit papa avec un sourire apaisant, il n'y a rien à craindre. C'est juste prisonnier dans la vallée. Là-haut, il fera beau.

Mais plus on montait, plus il faisait sombre. Les pylônes surgissaient du brouillard comme des fantômes géants, à chaque fois on avait l'impression qu'on allait s'écraser contre les montants métalliques.

Puis une sonnette s'est mise à retentir dans la cabine.

Bizarre, a fait l'employé en mâchonnant sa moustache. C'est le signal de surcharge. Ce téléphérique est pourtant prévu pour huit passagers.

On s'est comptés du regard, puis tous les yeux ont convergé vers maman et le petit passager clandestin qu'elle transportait dans son ventre. Avec le bébé, ça faisait neuf. Nous sept, bientôt huit, plus l'employé. Mais que peut bien peser un futur bébé qui ne naîtra que dans six mois ?

Impossible de le dire. Beaucoup trop sans doute, car le téléphérique a eu une sorte de hoquet avant de s'immobiliser.

- Papa, j'ai peur ! a gémi Jean-D.

- Pas de panique, a dit l'employé en se fourrant un chewing-gum dans la bouche. Les câbles ont dû geler à la station du haut.

- Est-ce qu'on va s'écraser, papa ? a zozoté Jean-E.

Nous avons stoppé entre deux pylônes et la cabine a commencé à se balancer au vent. Cramponné à la rambarde, je me suis tourné vers Jean-A., le roi des bricoleurs, comme s'il avait pu faire quelque chose. Mais, pour le moment, il était trop occupé à vomir dans le bonnet des cousins Fougasse.

- Remarquez, a dit l'employé, il y a rarement des accidents sur ce genre de cabine. Le dernier remonte à l'année dernière. Ils sont restés coincés toute une nuit dans le blizzard avant que l'équipe de secours ne vienne les délivrer.

- Formidable, a dit papa en déglutissant avec peine.

- Vous êtes avec des professionnels, a continué le type. Tenez, mon collègue, l'année dernière, le jour de l'accident : comme la cabine était trop chargée, il s'est sacrifié. Un saut de l'ange parfait.

- Et alors ? a demandé papa.

- Il s'est écrasé trois cents mètres plus bas comme un vulgaire caca d'oiseau.

- Ne vous gênez pas pour nous, a dit papa qui avait de plus en plus de mal à garder son calme. Je ne voudrais surtout pas vous priver de cette joie.

- Ce que j'en dis, a fait le type en haussant les épaules, c'est juste pour raconter.

- Eh bien, je vous prierai de vous taire. Il y a là des enfants influençables et...

Il n'a pas continué car une secousse a ébranlé la cabine qui a repris son ascension.

On a fini le voyage dans un silence de mort.

Quand la cabine a touché le quai, au sommet de la Grande Aiguille, j'avais les genoux qui tremblaient et le cœur au bord des lèvres.

On s'est retrouvés sur une espèce de plate-forme métallique à battre la semelle pendant que papa essayait désespérément de déplier la carte que lui avait donnée le syndicat d'initiative.

- Nous y voilà, il a dit avec un entrain forcé. Le Belvédère de la Grande Aiguille. Les enfants, apprêtez-vous à contempler l'un des plus admirables panoramas qu'on puisse imaginer.

Imaginer, c'était bien le mot. Le brouillard était encore plus épais qu'en bas, on arrivait à peine à voir la pointe de ses propres chaussures. En plus, il devait bien faire soixante-douze degrés en dessous de zéro, car quand Jean-A. a voulu cracher dans le vide, il s'est retrouvé avec une sorte de petite stalactite de glace qui lui pendait de la lèvre.

- Oui, euh, bon... D'après ma carte, vous devriez apercevoir ici les magnifiques contreforts du Petit Bernard rutilant au soleil... Et ici, niché dans un vallon riant, le délicieux village de Cenis, à l'architecture si pittoresque...

- Super, a dit Jean-A. en claquant des dents. Tout le monde aux abris.

Papa a quand même voulu prendre une photo de notre expédition. On voit juste sa main en gros plan tâchant de protéger l'objectif des rafales de vent, et nous six derrière, agglutinés comme les rescapés d'une catastrophe aérienne.

C'est tout ce que j'ai gardé de notre visite de la Grande Aiguille. Cette photo, et un petit piolet taille-crayon que Jean-A. a volé dans la boutique où on s'est abrités en attendant le téléphérique du retour.

- Au moins, a dit Jean-A., on n'aura pas fait le voyage pour rien.

Le lendemain, on avait tous 39 de fièvre, sauf papa et maman qui circulaient dans les chambres en distribuant des cuillères de sirop.

J'avais l'impression d'avoir du coton dans les oreilles, les lignes de mon Club des Cinq dansaient devant mes yeux. J'ai dû dormir une partie de la journée.

Quand je me suis réveillé, Jean-A. sautait à pieds joints sur mon lit en poussant des cris atroces.

- Regarde, il a dit, avant de fourrer sous mon nez la manche vide de sa veste de pyjama.

Ma main ! Gelée au huitième degré Papa a dû m'amputer avec les ciseaux à ongles.

- Tant mieux, j'ai dit. Ça t'empêchera de te mettre les doigts dans le nez.

Il s'est roulé sur le lit en mimant des spasmes d'agonie :

- Manchot, je suis manchot ! On va devoir me greffer une pince à sucre sur ce moignon sanguinolent....

- Eh bien, ça a l'air d'aller mieux là-dedans, a lancé papa en faisant irruption dans la chambre. Opération de la Terre à la Lune, et que ça saute !

Il nous a tendu à chacun un thermomètre, et on s'est tous enfouis sous les couvertures le temps de prendre notre température.

- 38,2 de moyenne, a dit papa. Ça baisse. Quand je vous le disais : rien de tel que l'air sec et vivifiant de la montagne ! Vous serez tous sur pied demain pour le réveillon de Noël.

Papa est très fort comme médecin.

Le soir de Noël, on avait tous 40. Jean-A. et moi, parce qu'on est les plus grands, on a eu le droit de descendre un moment, pour dîner. Il y avait de la dinde aux marrons, une bûche glacée, mais on n'a rien pu avaler. Jean-A. était écarlate, j'avais la tête qui tournait, l'impression que le sapin qui ornait la salle du restaurant allait s'effondrer dans l'assiette des dîneurs.

Après, on est remontés se coucher. C'était un drôle de soir de Noël, mais papa et maman ont quand même passé une bonne soirée avec M. et Mme Vuillermoz, leurs nouveaux amis.

M. et Mme Vuillermoz viennent à l'Hôtel du Mont d'Or depuis quarante ans. C'est peut-être pour ça que M. Vuillermoz passe ses journées en chaussons dans le hall à renseigner les skieurs sur le temps qu'il va faire. Mme Vuillermoz s'assied toujours dans le même fauteuil, celui près de la fenêtre, dans le salon de l'hôtel. Elle tricote sans arrêt des chaussettes et des caleçons de laine avec des restes de pelote, puis elle les met dans un colis et les envoie aux enfants pauvres du Togo.

Mme Vuillermoz est très bonne. Chaque fois qu'elle croise maman, elle lui dit :

- Quelle délicieuse petite famille vous avez là. Comme elle doit vous en donner, du travail !

- Oh, dit maman d'un air modeste, il suffit d'être organisée, voilà tout.

Papa adore passer ses après-midis à écouter M. Vuillermoz lui parler de sa collection de fossiles. Il en a deux cent cinquante-trois, tous anciens, rangés dans de petites vitrines de sa maison de Paris.

M. Vuillermoz aussi est très bon : la fois où papa s'est endormi en face de lui, il a continué à parler, comme si de rien n'était.

De toute façon, il n'y a rien d'autre à faire, parce que la neige tombe sans discontinuer.

- Ça va se lever, pronostique chaque matin M. Vuillermoz en scrutant le ciel poudré de flocons. C'est moi qui vous le dis, ça va se lever.

C'est une chance que papa et maman aient pu se faire de nouveaux amis. Le soir de Noël, ils ont dû bien s'amuser ensemble, parce que quand ils sont remontés, j'ai entendu papa qui disait :

- Un mot de plus et je crois que je l'aurais étranglé avec ses propres bretelles.

- Ça ne se fait pas, a dit maman. Pas le soir de Noël.

- C'est vrai, a reconnu papa en riant. Joyeux Noël, ma chérie. Quelle idée j'ai eue de vous emmener ici ! Les enfants sont malades, impossible de mettre le nez dehors...

Maman a dit :

J'adore ce Noël. Toute cette neige, ce chalet... J'ai l'impression d'habiter dans une boule de verre.

- En tout cas, a dit papa, en rentrant je pourrai me présenter à un jeu radiophonique : je suis devenu incollable sur les fossiles.

On avait quand même mis, au cas où, nos après-skis en rond devant la fenêtre, avec un verre de lait et une carotte pour les rennes du Père Noël.

- Est-ce qu'il aura notre adresse à la montagne ! s'est inquiété Jean-D.

Jean-A. a haussé les épaules avant de ricaner :

- Parce que tu crois qu'il existe, toi, le Père Noël ?

- Bien sûr que j'y crois, a dit Jean-D. Je sais qu'il existe pas, mais j'y crois quand même.

- Et qui t'a dit qu'il existait pas ? a demandé Jean-A.

- Un copain, à l'école. Il dit que c'est les parents qui mettent les cadeaux la nuit dans les chaussures.

- Le crétin, a pesté Jean-A. Si je le rencontre, il va passer un sale quart d'heure.
- Et pourquoi ? a demandé Jean-D.
- Parce qu'il a pas le droit de toucher à tes rêves d'enfant.
- Et moi ? a zozoté Jean-E. en posant ses petites pantoufles à côté de nos chaussures. Et moi, z'ai le droit d'y toucer ?
- Toi oui, a dit Jean-A. en se fourrant la tête sous l'oreiller. Maintenant, fermez-la. J'ai envie de dormir.

Papa l'avait bien dit : notre cadeau de Noël, cette année, c'était le séjour à la montagne. Mais quand on s'est réveillés, le matin, on avait tous un petit paquet dans nos chaussures.

- Ouah ! a crié Jean-C. en déballant le sien. Un piolet taille-crayon !
- Super ! a renchéri Jean-D. Moi aussi ! On avait tous le même petit piolet décoré d'un ruban, qui faisait stylo d'un côté et taille-crayon de l'autre. Exactement les mêmes que celui que Jean-A. avait fauché dans la boutique de souvenirs, à la Grande Aiguille. Jean-A. et moi, on s'est regardés, et on a trouvé plus prudent de ne rien dire. On a fait semblant d'être super contents, même si on était horriblement déçus, juste pour faire plaisir à papa et maman qui nous contemplaient d'un air attendri.
- Oh, c'est une bricole, a dit papa, un petit cadeau symbolique. Parce que le vrai cadeau...
- C'est les vacances à la montagne, on a tous terminé en chœur.

N'empêche... Quand on a quitté l'hôtel, à la fin des vacances, on avait le cœur gros. Les Vuillermoz, qui sont très bons, avaient tenu à nous accompagner jusqu'à la gare. Même que, quand papa recomptait les valises, Mme Vuillermoz nous a offert à chacun une des paires de chaussettes qu'elle tricote pour les petits Africains pauvres. Cette fois, on a bien vérifié que Jean-C. montait avec nous dans le train.

- C'est entendu, n'est-ce pas ? a crié M. Vuillermoz en agitant la main. Si vous passez à Paris, j'aurais des tas de nouveaux fossiles à vous montrer !

- Bien sûr, bien sûr ! a dit papa. Vous pouvez compter sur nous.

- Quel dommage que vous partiez déjà, a conclu M. Vuillermoz. Ça allait juste se dégager...

On a retrouvé Cherbourg, notre voiture bien sagement garée sur le parking de la gare.

Il avait un peu neigé ici, mais à peine, une couche légère qui ne semblait pas vraie.

Quand on est arrivés devant l'immeuble, papa a dit :

- Je monte le premier avec les bagages. Donnez- moi juste quelques minutes.

On a attendu l'ascenseur suivant.

Mais quand on est entrés à notre tour dans l'appartement, une surprise nous attendait.

On est restés pétrifiés sur le seuil, bouche ouverte, contemplant le salon où attendait papa, une petite lueur de triomphe dans les yeux.

Comment avait-il fait pour tout préparer en si peu de temps ? Je ne le saurai jamais.

Les lumières du sapin brillaient de mille feux. Le petit Jésus était à sa place, au milieu de la crèche, nos cinq moutons rangés autour de lui.

Dessous, il y avait cinq bottes en caoutchouc, rangées par taille décroissante, et devant chacune...

Des paquets. D'énormes paquets, certains carrés, d'autres rectangulaires, tous enveloppés dans du papier-cadeau rouge et doré, avec une petite carte scotchée dessus : « Pour Jean-A. Pour Jean-B. Pour Jean-C... »

- Joyeux Noël, a dit papa d'une voix un peu enrouée. Tous ces paquets étaient trop gros à transporter à la montagne. Le Père Noël a dû les déposer là en notre absence.

- Comment il a fait ? a demandé Jean-D. en jetant des regards éberlués autour de lui. Les volets étaient fermés.

- Bah, a dit maman. Il a dû penser que vous le méritiez tous les cinq. Le reste, c'est son secret...

3.2 Proposition de traduction

I Jean

- Ragazzi - ha detto mamma - ho una grande notizia da annunciarvi.

Era una sera del 1967, un po' prima di Natale. Papà non era ancora rientrato, eravamo tutti in cucina a preparare la cena.

Di solito amo questo momento: c'è un bel profumino, fa caldo, c'è la condensa sui vetri e possiamo parlare con mamma mentre le diamo una mano.

Questa volta, però, i piccoli avevano invaso la cucina, tutti bisticciavano e sentivo mamma che diventava nervosa, non so perché.

- Una grande notizia? - ha ripetuto Jean-A - Che bello, ci fai le patatine fritte!

Jean-C ha sogghignato, visto che stavamo sgranando i piselli. Mamma adora le verdure verdi, le erbe bollite e i piatti sani pieni di vitamine.

L'unica cosa strana, con i piselli, è aprirli: si fende il baccello con l'unghia, all'interno c'è un involucro molto dolce, con i piselli tondi e lucenti allineati come proiettili di revolver.

Jean-D ha approfittato per mettersene due o tre nel naso, abbiamo dovuto scuoterlo per i piedi per farli uscire, quindi mamma si è un po' innervosita:

- Qui finisce male! - ha detto - Per una volta che vi chiedo di aiutarmi!

Poi Jean-E. ha rovesciato il piatto, ci siamo messi tutti a quattro zampe sulle piastrelle per recuperare i piselli che rotolavano. Sembrava una gigantesca partita di biglie, ridevamo come matti, poi la prima sberla è partita e tutto ciò non è stato più divertente.

- Va bene - ha detto mamma - visto che è così, tutti in sala e che sia finita.

Quando vogliamo aiutarla, ogni volta è la stessa cosa. Mamma si arrabbia per niente, non ha mai visto dei bambini come noi, si direbbe che facciamo apposta a farla arrabbiare.

- Peccato - ha detto - Visto che è così, non conoscerete la grande notizia.
- Cambiamo macchina? - ha chiesto Jean-C.
- Meglio - ha detto mamma.
- Compriamo la tele? - ha chiesto Jean-A
- Meglio ancora. Nessuno indovina?

Ci siamo guardati senza rispondere. Cosa poteva esserci di meglio della tele?

Jean-A., che ha il senso dell'organizzazione, aveva sparso la voce qualche giorno prima: avrebbe fatto i conti con il primo che avrebbe chiesto qualcosa che non fosse una tele per Natale. Nessun treno elettrico, nessuna panoplia o fucile con i dardi. Basta cianfrusaglie e dolciumi. Se ci fossimo uniti, ha detto, papà e mamma avrebbero finito per cedere.

Aveva persino tenuto la mano dei piccoli che non sapevano scrivere:

Caro Babbo Natale, ho fatto il bravo tutto l'anno. Come regalo, non vorrei nient'altro che una tele, per favore.

Firmato: Jean-D.

Ps. : Non c'è il camino, ma si passa facilmente dalla finestra della sala.

- E la mia spada di Zorro, potrò averla ugualmente? - aveva protestato Jean-C.
- Assolutamente no - ha detto Jean-A. - Qui si prende la tele o si muore!

Bisogna dire che Jean-A. è il primogenito. Non perché abbia gli occhiali, ma a volte si crede il capo. Una sorta di Joe Dalton, soprattutto quando siamo tutti e cinque con il nostro pigiama a righe come stasera, a semicerchio sul tappeto della sala, con le tasche imbottite di pisellini per sfamare la tartaruga ed il porcellino d'india.

Jean-A., Jean-B., Jean-C., Jean-D., Jean-E., è un'idea di mio padre.

Papà non ha mai avuto memoria. Un giorno, ha dovuto chiamare l'ufficio informazioni perché si era dimenticato il nostro numero di telefono. Quindi, quando siamo nati, ha trovato più comodo fare così: ci saremmo chiamati tutti Jean-qualcosa, a causa di

nonno Jean. Per il secondo nome, ha seguito l'ordine alfabetico. Un metodo mnemonico spiega spesso, tutto fiero di sé, ma io ho pensato: "per fortuna che siamo solo in cinque!". Vi immaginate un Jean-Walter, un Jean-Zotimo o un Jean-Xanto? Cinque maschi, già non è frequente. Figurati catalogati per ordine alfabetico, come nelle pagine di un dizionario.

Impossibile evitare barzellette, soprannomi, giochi di parole facili. Io avevo fatto la mia lista personale, il dizionario dei "Jean", in un quaderno Clairefontaine di brutta.

- Jean-A., dieci anni, soprannominato Jean-Antipatia a causa del suo bel caratterino. Vuole sempre essere il capo.
- Jean-B., otto anni. Sono io. Nome in codice: Jean-Buonaforchetta, perché adoro mangiare e sono un po' grassoccio sulle cosce.
- Jean-C., alias Jean-Ciseiocifai, sei anni, il distratto della famiglia.
- Jean-D., quattro anni, chiamato anche Jean-Disastri. Chissà perché.
- Jean-E., due anni, il piccolino. Nessun soprannome ancora, è ancora troppo piccolo, a parte Jean-Èpienodipannolini, proposto da Jean-A.

Per le strade di Cherbourg, quando passeggiamo tutti insieme, la gente ci guarda in modo strano. Cinque fratelli in fila indiana, con lo stesso musetto tondo, le stesse orecchie a sventola. Una famiglia? No. Piuttosto un'attrazione. Diamo l'impressione di essere una banda da circo, un gruppo di nani acrobati che, per esempio, salta attraverso cerchi o fa una piramide umana.

Questa sera, spettacolo eccezionale! Venite ad applaudire "I Jean" nel loro folle numero di equilibrismo.

Mamma, che è molto organizzata, ci ha diviso in tre: ci sono i grandi (Jean-A. ed io), i medi (Jean-C., Jean-D.) ed il piccolino, Jean-E., l'unico che ha una stanza tutta per sé. Io condivido quella di Jean-A. Abbiamo il letto a castello, dei turni settimanali per apparecchiare la tavola o per asciugare i piatti, e siamo sempre noi quelli che

rimproverano alla minima stupidaggine perché siamo i più grandi e bisogna dare l'esempio.

A volte, vorrei chiamarmi Jean-ebasta. Essere figlio unico. Un numero intero, non una frazione. Poter dormire nel letto in alto se ne ho voglia al posto di lasciarlo a Jean-A., con la scusa che è il primogenito e che vuole sempre comandare.

Ma chi può scegliere la propria famiglia?

- Jean D. - ha detto mamma - togliti quel dito dal naso ed ascoltatevi tutti. Ho una grande notizia da annunciarvi.

Ha messo una musica di Natale sul giradischi, si è seduta su una sedia di fronte a noi e abbiamo capito che il momento era serio.

Jean-C. ha smesso di dimenarsi a causa degli aghi di abete che gli entravano nelle chiappe. Le lucine lampeggiavano, delle raffiche di pioggia frustavano i vetri. Ancora una volta, mancava la neve a Natale, ma d'un tratto stavamo tutti bene, con la stufa tondeggiante che borbottava sordamente, l'odore di resina del pino e l'albero immenso sopra le nostre teste.

Adoro i giorni prima di Natale. La sala è decorata di lucine e di angioletti di carta dorata, la sera, dopo la cena, apriamo ciascuno a proprio turno una piccola casella del calendario dell'Avvento. Davanti al presepe, ci sono cinque pecorelle di gesso. Una per ciascuno. E, se abbiamo fatto i bravi durante la giornata, possiamo di avanzare un po'.

Il problema è Jean-A.: vuole sempre che la sua pecorella sia la prima, allora tutti bariamo e spingiamo la nostra di nascosto come per conquistare una vittoria di tappa. Bisogna metterle ogni sera sulla linea di partenza, abbiamo l'impressione che Natale non arriverà mai.

- Quindi – ha iniziato mamma – Chi vuole conoscere la grande notizia?

Jean-C. e Jean-D. hanno alzato la mano gridando: "Io! Io!".

Jean-E. ha creduto che volessimo fare qualcosa senza di lui, si è messo a gridare anche lui "Prima io! Prima io!". Non ci sentivamo più, ognuno faceva a gara a strillare sempre più forte per essere il primo a sapere la grande notizia.

- Silenzio! – si è arrabbiata mamma, di colpo bianchissima – Come farete a sentire qualcosa se voi...

Si è fermata subito, si è portata le mani alla pancia facendo una smorfia. Questo ci ha fatto chiudere il becco all'improvviso.

- Mamma? Mamma?

In un secondo eravamo tutti attorno a lei. Jean-C. le picchiava la mano, io le facevo aria con il calendario dell'Avvento mentre Jean-A. filava in cucina per portarle un bicchiere d'acqua.

- Spostatevi – ha urlato – Non vedete che la state per soffocare?
- Non è niente – ha detto mamma riaprendo gli occhi – una vampata di calore. Non state in pensiero.

Mamma è molto organizzata. Fa in modo di non essere mai malata. Quindi, per forza, vederla così ci ha fatto prendere una fifa nera. Le stavamo tutti attorno senza dire una parola, mentre la guardavamo riprendere lentamente colore.

- Va meglio, ve lo assicuro. Non state in pensiero – ha ripetuto.

Jean-D. le ha allungato una manciata di liquirizie appiccicose che aveva tirato fuori dalla sua tasca. Lei stava visibilmente meglio, le ha rifiutate gentilmente, quindi lui se le è ficcate in bocca come se avesse avuto anche lui bisogno di un piccolo ricostituente.

- Sei sicura che non sei malata? - ha chiesto.
- Sicura – ha detto lei toccandosi la pancia – anzi, è questa la grande notizia.

Ci siamo guardati tutti spalancando gli occhi. Voleva dire che...

Avrei voluto che vostro padre fosse qua per annunciarvelo, ma ritornerà tardi – ha continuato mamma. – Quindi, ecco: aspetto un altro bebè.

Se avesse sparato con un cannone al centro della sala, avrebbe fatto meno rumore. Con i denti neri di liquirizia, Jean-D. è rimasto a bocca aperta, con un filo di saliva che gli colava sul mento. Jean-C. si era messo a contare con le dita, ricominciando più volte prima di guardare, incredulo, il pollice della sua mano destra.

- Un nuovo bebè? Tu vuoi dire che saremo in...
- Sei! - ha continuato Jean-D. che è fortissimo nei calcoli a mente. - L'ho detto prima io! -
- Sei! - ha ripetuto Jean-A. affranto.
- È un bel numero no? - è andata in estasi mamma - Tutto tondo, tutto panciuto, con una piccola coda come una ciliegia... Ho sempre amato i numeri pari. Non è una notizia meravigliosa?

Eravamo troppo basiti per rispondere.

Immaginate che sia come comunicare a dei naufraghi ammassati in una barca troppo piccola che dovranno stringersi un po' di più per accogliere un nuovo passeggero...

Improvvisamente, le domande sono scoppiate in tutte le direzioni. Un vero e proprio fuoco d'artificio! Ad ognuna mamma rispondeva con un gran sorriso, così contenta che ci saremmo sentiti in colpa a deluderla.

- Un bebè per Natale? Ma come facciamo a metterlo nel presepe?
- Avrà anche lui degli occhiali come Jean-A.?
- Potrò tenerlo in braccio anche io?
- Bisognerà che gli presti le mie biglie?
- Aspettate - ha detto Jean-A. bruscamente - dimenticate la cosa più importante.

Ci siamo tutti girati verso di lui.

- E se fosse una femmina? - ha detto aggiustandosi gli occhiali sul naso con la sua aria di signor-so-tutto-io.
- Impossibile - ha detto Jean-C.

- E perché, salame? Le femmine sono più numerose dei maschi, ti insegnerò.
- Sì, una femmina, una femmina! - ha gridato Jean-E.
- Un maschio, un maschio! - ha gridato Jean-D.
- Non ci resta che votare - ha proposto Jean-C.

Mamma ha alzato la mano per riportare la calma.

- Non sono cose che si decidono - ha detto - Femmina o maschio, lo sapremo in primavera, non prima. Fino a quel momento, mistero misterioso.
- Come lo chiameremo, allora? - ha domandato Jean-C., sempre pratico.
- Non ci resta che trovare un nome che vada bene per entrambi - ho proposto - Dominique...
- ... o Camille.
- ... o Daniel.
- Ma non si scrive uguale per le femmine, salame! - ha riso Jean-A.
- Se prendessimo un calendario? - ha proposto Jean-C.
- No - ha detto mamma - Se è una femmina, la chiameremo Hélène.
- Hélène? - abbiamo gridato tutti - Ancora?

Hélène è il nome che avrei avuto se io fossi stata una femmina. E Jean-A. uguale. E Jean-C., e Jean-D., e Jean-E... I miei genitori, che non hanno molta fantasia, hanno trovato solo quel nome là.

Qualche volta, provo a immaginarmi come sarebbe stata la nostra famiglia se fossimo state tutte femmine. Cinque Hélène! Una con gli occhiali, la seconda un po' grassoccia come me, ecc. È papà che, questa volta, avrebbe stonato.

- Hélène! Lascia Hélène tranquilla. Non vedi che Hélène dorme?

Probabilmente avrebbe trovato un trucco: Hélène I, Hélène II, Hélène III, IV, V, una sorta di classificazione come per i papi o i re.

- Sarà sicuramente una femmina - ha decretato Jean-A. - È statistico. E poi le femmine si mettono sempre d'accordo per essere le cocche.
- Jean-A. - ha detto mamma - Non iniziare a parlare male di tua sorella!
- È anche la sorella mia - ha esclamato Jean-D.
- No, è la mia! - ha protestato Jean-E battendo i piedi.

Quella sera, quando abbiamo fatto avanzare le nostre pecorelle verso il presepe, non ho potuto evitare di pensare alla sesta statuina che ci sarebbe stata l'anno dopo: una minuscola pecorella di gesso che, anche lei, avrebbe cominciato la sua corsa dagli inizi di dicembre e l'avrebbe terminata, ammassata alle altre nella notte di Natale, tra il bue e l'asinello.

La pecorella di Hélène I, regina dei Jean. La mia unica sorella. Insomma, la nostra unica sorella. Quella che avremmo dovuto dividerci in cinque.

Secondo me, i problemi stavano solo cominciando.

Natale a Mont-D'Or

Per le vacanze di Natale, siamo partiti per la montagna.

- Vostra madre ha bisogno di cambiare aria - ha detto papà - Per il bebè. Gli serve ossigeno. Non c'è niente di meglio dell'altitudine. Il freddo secco e vivificante delle cime. Farà un bene incredibile a tutti.

Bisogna dire che papà è un dottore. A noi, il freddo secco e vivificante delle cime non diceva molto, soprattutto quando papà ha aggiunto:

- Vi avverto, ragazzi: sarà il regalo di tutta la famiglia. Babbo Natale, quest'anno, ci porta in montagna. Non so se avete un'idea di quanto costi in sette. Quindi, su con la vita e siate contenti, altrimenti finisce male!

Quello che ha tenuto di più il muso è stato Jean-A. Questa volta, era proprio in fissa per la tele.

- Potrò andare con lo slittino? - ha chiesto Jean-D. gettando un grido di gioia.

Era il solo che aveva un'aria contenta.

- Razza di slittino che non sei altro - ha ribattuto Jean-A. - Se non c'è la tele in hotel, faccio una pazzia.

Io ho una lista speciale per Natale. Una specie di lista al contrario. Si chiama: *Regali da evitare*.

La aggiorno ogni anno.

Ci scrivo le cose che non voglio assolutamente avere, come le cravatte che ci regala la nonna, per esempio, la mamma di papà, e che la mamma ci obbliga a mettere quando andiamo a mangiare da lei.

Regali da evitare:

- *I giochi educativi ai quali Jean-A. vince sempre perché bara.*
- *Le enciclopedie rilegate in 12 volumi di zia Lucie.*

- *La valigietta del piccolo chimico. François Archampaut l'ha avuta, fa schifo.*
- *Un abbonamento al giornale religioso della parrocchia (nonna).*

La cosa peggiore, con questi regali qui, è che non ti fanno piacere e si è obbligati lo stesso ad essere entusiasti e a dire grazie.

Ho aggiunto alla lista:

- *Il freddo secco e vivificante delle cime.*

Era la prima volta che andavamo tutti insieme in montagna, allora abbiamo dovuto prendere in prestito dai cugini Fougasse i vestiti per la neve. In sette, ci vogliono talmente tanti bagagli che mamma, che è molto organizzata, è stata di cattivo umore per otto giorni.

Sulla banchina della stazione, ci siamo ritrovati con giacche a vento e berrettini da sci lavorati a maglia a mano mentre papà raccontava le valigie. Era un po' rosso anche lui. Non se ne parla proprio che mamma porti qualunque cosa nel suo stato. Papà è molto forte, ma quattro valigie e due zaini è tanto, e sotto il berrettino con il paraorecchie che gli aveva prestato lo zio Fougasse, sentivo che perdeva il suo entusiasmo.

La cosa buona, in sette, è che possiamo prenotare uno scompartimento intero. Ci siamo picchiati per avere le cuccette in alto, allora papà si è innervosito e le prime sberle sono iniziate a volare.

- Scendi per la banchina con i grandi - ha detto mamma - Io mi occupo della sistemazione.

Era calata la notte. Abbiamo fatto avanti e indietro con lui finché non si è calmato, poi ci ha mostrato la locomotiva mentre i piccoli schiacciavano il naso sul finestrino e ci facevano le boccacce.

- Cos'è, papà, questa specie di antenna ripiegata sul tetto della locomotiva? - ho chiesto.

- È una linea di contatto, figliolo. Infatti, serve a... È un coso per... Una sorta di...

Lo abbiamo lasciato dibattersi per un momento, poi ci siamo precipitati sul treno perché il controllore fischiava agitando una bandierina.

È stato proprio quando il treno si è messo in moto che la mamma ha chiesto:

- E Jean-C.? Dov'è?
- Jean-C.? - ha ripetuto papà – ma credevo che fosse con te!
- Ma no! Io credevo che fosse con te!

Papà si è lanciato fuori dal compartimento.

Nel corridoio, nessuno.

È allora che lo abbiamo scovato. Era sulla banchina, in pigiama, con il pollice in bocca, che ci guardava mentre ci agitavamo dietro il finestrino come se fossimo stati dei pesci tropicali in un acquario.

Per fortuna, il treno non aveva ancora preso velocità. Papà ha fatto uno sprint nel corridoio, spintonando i viaggiatori ed urlando “scusi, scusi!” Ha aperto la portiera della carrozza con un colpo di spalla, si è sporto sul marciapiede...

Giusto in tempo. Appeso alla maniglia, ha scippato Jean-C. per il fondo dei suoi pantaloni del pigiama nell'istante in cui passava alla sua altezza e l'ha issato sulla carrozza con un braccio solo, con molta facilità, come se Jean-C. fosse un peluche.

Papà è molto forte.

Sbalordito, Jean-C. aveva l'aria di non capire niente di quello che gli succedeva. Ma nel vedere la faccia di papà, non serviva essere un mago per sospettare che stava per passare un brutto quarto d'ora.

- Razza di... di... - si è strozzato papà sollevandolo per il collo.

Ciò che ha salvato Jean-C. sono stati i passeggeri della carrozza. Usciti dal loro compartimento, si sono messi ad applaudire le gesta di papà. Lui ha risalito il

corridoio, molto fiero, spingendo Jean-C. davanti a lui e scuotendo la testa mormorando dei piccoli "grazie, grazie", appena udibili.

"I favolosi Jean nel loro famoso numero di acrobazia aerea" ho pensato "un esercizio di difficoltà mondiale!"

Papà ha sbattuto dietro di noi la porta dello scompartimento.

- Questa volta, ragazzi - ha detto - finisce male...

È stato proprio questo l'istante che il controllore ha scelto per venire a controllarci i biglietti. Papà è diventato pallido scoprendo di aver dimenticato la sua carta sconto Famiglie Numerose. Abbiamo dovuto trattare a lungo e, quando siamo finalmente andati a dormire, l'ambiente era veramente un mortorio.

Raggomitolato nella cuccetta di mezzo, guardavo le luci scivolare nel soffitto. Le rotaie facevano ta-tan-ta-tan, potevamo dire che eravamo in una piccola casa ovattata che filava nella notte, era magico.

- Dormi? - ha bisbigliato Jean-A.

Non ho risposto. Avrei acceso volentieri la lampada della mia cuccetta per leggere la mia Banda dei Cinque, ma non era quello il momento.

Improvvisamente, davanti alla mia faccia, è apparso qualcosa: una sorta di pipistrello enorme, sospeso con la testa all'ingiù, che mi guardava facendo le boccacce...

- Allora, dormi o no? - ha ripetuto Jean-A. storcendosi la bocca con le dita.

- Silenzio! - ha ruggito papà nell'ombra - Il primo che fiata, io lo... lo...

Jean-A. è ritornato rapidamente nella sua cuccetta e, dopo poco, c'è stato solo il lento ta-tan-ta-tan del treno che filava nella notte.

- Respirate - ha detto papà gonfiando il petto - Respirate l'aria secca e vivificante delle cime.

Era mattina, stavamo tutti battendo i denti davanti alla piccola stazione di Mont-D'Or, con lo stomaco vuoto, mentre papà raccontava ancora una volta i bagagli. La neve era sporca, una fanghiglia piena di tracce di pneumatici.

Per quanto riguarda l'aria secca e vivificante, i piccoli bus dell'hotel mollavano delle grosse puzze di gasolio.

- Mi sa che sto per vomitare - ha mormorato Jean-A. diventando verde come un extraterrestre.
- Vedrete - ha detto papà con vivacità - Non c'è niente di meglio dell'altitudine per costruirsi una salute di ferro!

L'hotel di Mont-D'Or era una sorta di grande chalet, con i tetti a punta ed i balconi in legno scolpito. Ci siamo sistemati in due camere comunicanti: una con quattro letti per noi, un'altra per papà, mamma e Jean-E., che dava su un grande campo di neve immacolata.

- Andiamo, ragazzi! - ha deciso papà mentre mamma disfava le valige - Gara di pupazzi di neve! Tutti giù tra dieci minuti...

Papà è stato animatore delle vacanze in colonia della sua gioventù. Ama chiamarci "ragazzi", organizzare attività e far camminare tutti al suono del fischiello.

Ci siamo precipitati giù per i gradini urlando.

- Copritevi! - ha gridato mamma - Fa un freddo polare!

Ci siamo dispersi nel campo, sprofondando nella neve che ci arrivava fino alle caviglie. Papà si divertiva come un matto. È lui che ha iniziato a lanciare la prima palla di neve. Poco dopo, è diventata una battaglia generale. Jean-A. ed io contro gli altri. Le muffole fradice dei cugini Fougasse imbarcavano acqua, avevamo le dita congelate, la neve ci colava nel collo, ma era veramente una battaglia super!

Poi Jean-D. si è messo a piangere tenendosi l'occhio, ha accusato Jean-C. di fare apposta a mettere i sassi nelle palle di neve. Allora papà ha detto:

- Tregua. Facciamo il più grande pupazzo di neve che sia mai esistito sulla Terra. Al lavoro, ragazzi.
- Un pupazzo di neve, ora? - ha brontolato Jean-A. - Quand'è che rientriamo a guardare la tele?

Papà dirigeva i lavori.

Jean-D. e Jean-E. cercavano dei rami per fare le braccia, noi rotolavamo delle palle sempre più enormi nella neve farinosa: una per il corpo, una più piccola per la testa. Erano così grandi che bisognava puntarsi per farle muovere, mentre mamma, dal balcone della camera, ci guardava con aria commossa e faceva delle foto.

- Coraggio, marinai! - ci incitava papà.

Sembrava fiero della sua piccola squadra, con le orecchie del suo berrettino rizzate sopra la testa per il gelo. Visto che è molto forte, ci ha aiutato a far rotolare la palla di neve più grossa, ed è il quel momento che ci siamo accorti...

- Cos'è che è... - ha mormorato annusando le sue muffole.

A turno abbiamo guardato i nostri guanti, le nostre giacche a vento. In tutti i punti in cui avevano toccato la neve si espandevano delle lunghe tracce giallastre.

- Piffero - ha imprecato papà gettando uno sguardo disperato verso il balcone dove mamma faceva le foto - Cacche di cane!

Nessun dubbio: facendo rotolare le palle, avevamo ricoperto i vestiti dei cugini Fougasse con le cacche di cane nascoste sotto la neve.

D'un tratto, tutto ciò non era più divertente. Siamo tornati in hotel, con la testa bassa, tappandoci il naso.

È soprattutto mamma che si è arrabbiata. Si è messa a gridare che era sicura che il tutto sarebbe degenerato. Come avrebbe fatto, ora, oh? Dei vestiti praticamente nuovi che i cugini avevano avuto la gentilezza di prestarci! Non ne facevamo mai una giusta, decisamente...

Papà voleva scherzare, ma ha subito capito che non era il momento.

Ci siamo svestiti senza dire una parola, rimanendo in mutandoni e canottiera nella camera mentre mamma lavava tutto nel minuscolo lavabo della camera.

- Beh - ha tentato papà - È il fascino della montagna...

Mamma gli ha lanciato uno sguardo così nero che lui si è messo a fischiare contemplando in lontananza le cime innevate.

- Ecco - ha detto mamma quando ha finito - Bisogna aspettare che si asciughi ora. Niente guanti, niente giacche a vento. Bravo! La giornata è andata.
- Pazienza - ha detto Jean-A. - E se scendessimo a guardare la tele?

L'indomani papà ha avuto una nuova idea.

È tornato dall'ufficio turistico tutto eccitato con una manciata di volantini.

- Come, non siete ancora pronti, ragazzi? C'è un tempo radioso. È il giorno ideale per andare alla Grande Aiguille Rouse. Ritrovo davanti all'hotel tra un quarto d'ora.

Le giacche a vento si erano asciugate durante la notte. Ci siamo tutti attrezzati rantolando, ma papà non ne voleva sapere: non eravamo in montagna per rincretinarci davanti a dei programmi idioti.

La Grande Aiguille Rouse è la vetta che domina il paese. Per andarci, bisogna prendere la teleferica. Papà ha tentato di ottenere uno sconto, ma siccome aveva dimenticato la carta sconto a casa, ha dovuto pagare i biglietti per intero.

- Andata e ritorno? - ha chiesto l'impegnato inumidendosi le dita su una piccola spugna.
- Sola andata - ha sogghignato papà - Contiamo di costruire un igloo e di dormire tutti nudi lassù.
- Vedete voi - ha detto il tipo staccando i biglietti.

- Che cretino! - ha mormorato papà mentre ci mettevamo in fila davanti al cancello. - Cosa crede? Che scenderemo con il paracadute?

La cabina era piena zeppa, allora abbiamo dovuto aspettare la successiva.

Quando è arrivato il nostro turno, ci siamo ammassati tutti e sette nella teleferica, poi l'impiegato è salito con noi e ha sbattuto la porta.

- Attenzione alla partenza - ha detto.

C'è stato un sobbalzo, un cigolio di un meccanismo, poi la cabina si è immersa nel vuoto.

- Allora? Forte, no? - ha detto papà.

Nessuno ha risposto. Avevamo l'impressione di essere rinchiusi in una confezione Kinder, una sorta di uovo di plastica, grande appena quanto una pallina da ping-pong.

Jean-D. e Jean-E. si sono stretti a mamma, allora il tipo ha detto:

- Si sposti, signore, per equilibrare la cabina. È più prudente quando c'è vento.

Quando ho potuto guardare verso il basso, eravamo già ad un'altezza vertiginosa. Scorgevamo i tetti del paese coperti di neve, sciatori minuscoli che si precipitavano giù dai pendii.

- Camosci! - ha gridato papà indicando delle piccole macchie scure disposte sul versante. - Guardate, bambini!
- Sono mucche - ha corretto il tipo con aria placida. - Solo mucche.

Papà ha riso rumorosamente, come se avesse appena fatto una bella battuta, ma tutto ciò non ha avuto l'aria di divertire il tipo. In ogni caso, a questa altezza, non vedevamo più niente, soprattutto con la nebbia che cominciava a salire e sommergeva la valle.

- Ahia! - ha fatto il tipo.
- Scusi? - ha detto papà.
- Niente, niente - ha detto il tipo.
- Ha fatto "ahia" - ha insistito papà - Qualcosa non va?

- No, no. Almeno, per il momento...
- Come, per il momento? - si è innervosito papà.

Il tipo ha fatto un piccolo movimento con il mento verso il grigiore che ci accerchiava:

- Brutto segno - ha detto - Quando la foschia sale... Ma la cosa peggiore sono i temporali. Avete già visto il fulmine attraversare la cabina come un colpo di bazooka?
- Un tempo radioso, eh? - ha fatto mamma guardando papà negli occhi.
- Beh - ha detto il tipo - È la montagna. Il tempo cambia più rapidamente di quanto si pensi. Guardate, queste cabine sono pensate per resistere a folate di più di duecento chilometri orari.
- Papà - ha mormorato Jean-C. - Voglio scendere.
- Dai, dai - ha detto papà con un sorriso calmante - Non c'è niente da temere. È solo una nube prigioniera della valle. Lassù farà bello.

Ma più salivamo, più era scuro. I pilastri emergevano dalla nebbia come dei fantasmi giganti; ogni volta avevamo l'impressione che ci saremmo schiantati sui montanti metallici.

Poi un campanello si è messo a risuonare nella cabina.

- Strano - ha fatto l'impiegato mordicchiandosi i baffi - È il segnale di sovraccarico. Però questa teleferica è pensata per otto passeggeri.

Ci siamo contati con lo sguardo, poi tutti gli occhi sono confluiti verso mamma ed il piccolo passeggero clandestino che trasportava nella pancia. Con il bebè, eravamo in nove. Noi sette, presto otto, più l'impiegato. Ma quanto può pesare un futuro bebè che nascerà tra sei mesi?

Impossibile dirlo. Probabilmente, decisamente troppo perché la teleferica ha avuto una sorta di singhiozzo prima di immobilizzarsi.

- Papà, ho paura! - ha piagnucolato Jean-D.

- Niente panico - ha detto l'impiegato schiaffandosi un chewing-gum in bocca - devono essersi gelati i cavi della stazione in cima.
- Ci stiamo per schiantare, papà? - ha balbettato Jean-E.

Ci siamo fermati tra due pilastri e la cabina ha iniziato a dondolare al vento. Avvinghiato al parapetto, mi sono girato verso Jean-A., il re del fai-da-te, come se avesse potuto fare qualcosa. Ma, per il momento, era troppo preoccupato a vomitare nel berrettino dei cugini Fougasse.

- Guardate - ha detto l'impiegato - Ci sono raramente incidenti su questo genere di cabina. L'ultimo risale all'anno scorso. Sono rimasti bloccati tutta la notte nel blizzard prima che la squadra di soccorso venisse a liberarli.
- Forte - ha detto papà deglutendo a fatica.
- Siete con dei professionisti - ha continuato il tipo - Toh, il mio collega, l'anno scorso, il giorno dell'incidente: siccome la cabina era troppo carica, si è sacrificato. Un volo d'angelo perfetto.
- E allora? - ha chiesto papà.
- Si è schiantato trecento metri più in basso come una disgustosa cacca d'uccello.
- Non si scomodi per noi - ha detto papà che faceva sempre più fatica a mantenere la calma - Soprattutto, non vorrei privarvi di questa gioia.
- Si fa giusto per dire - ha fatto il tipo facendo spallucce.
- Eh, bene, la prego di tacere. Qui ci sono bambini influenzabili e...

Non ha continuato perché un sobbalzo ha scosso la cabina che ha ripreso la sua ascensione.

Abbiamo finito il viaggio in un silenzio tombale. Quando la cabina ha toccato la banchina, in cima alla Grande Aiguille Rousse, avevo il voltastomaco, le ginocchia che facevano giacomo giacomo.

Ci siamo ritrovati in una specie di piattaforma metallica ad aspettare mentre papà cercava disperatamente di dispiegare la cartina che gli aveva dato l'ufficio turismo.

- Eccoci - ha detto con una vivacità forzata. - Il belvedere della Grande Aiguille Rousse. Bambini, preparatevi a contemplare uno dei panorami più ammirevoli che si possano immaginare.

Immaginare, parola giusta. La nebbia era ancora più fitta che in basso, riuscivamo appena a vederci la punta delle scarpe. Per di più, dovevano esserci settantadue gradi sottozero perché quando Jean-A. ha voluto sputare nel vuoto, si è ritrovato con una sorta di piccola stalattite di ghiaccio che gli pendeva dal labbro.

- Sì, eh, bene... Secondo la mia cartina, dovrete scorgere i magnifici contrafforti del Petit Bernard brillare al sole... E qui, nascosto in una ridente valle, il delizioso paese di Cenis, dall'architettura così pittoresca...
- Super - ha detto Jean-A. sbattendo i denti. - Tutti ai ripari.

Papà ha voluto comunque fare una foto della nostra spedizione. Si vede solo la sua mano in primo piano che tenta di proteggere l'obiettivo dalle folate di vento, e noi sei dietro, ammassati come i superstiti di una catastrofe aerea.

È tutto quello che mi ricordo della nostra visita alla Grande Aiguille Rousse. Questa foto, e una piccola piccozza temperamatite che Jean-A. ha rubato nel negozio in cui ci siamo rifugiati aspettando la teleferica del ritorno.

- Almeno - ha detto Jean-A. - non avremo fatto il viaggio per niente.

L'indomani, avevamo tutti 39 di febbre, a parte papà e mamma che giravano per le camere a distribuire cucchiari di sciroppo.

Avevo l'impressione di avere del cotone nelle orecchie, le righe della mia Banda dei Cinque danzavano davanti ai miei occhi. Ho dovuto dormire per una parte della giornata.

Quando mi sono svegliato, Jean-A. saltava a piedi pari sul mio letto lanciando delle grida atroci.

- Guarda - ha detto prima di schiaffare sotto il mio naso la manica vuota della sua maglia del pigiama - La mia mano! Gelata all'ottavo grado! Papà mi ha dovuto amputare con il tagliaunghie!
- Meglio - ho detto - Così non potrai metterti le dita nel naso.

Si è rotolato sul letto mimando degli spasmi d'agonia:

- Monco, sono monco! Mi devono trapiantare una pinzetta su questo moncherino sanguinante...
- Beh, mi pare che state meglio, qui - ha sbottato papà facendo irruzione nella camera - Operazione dalla Terra alla Luna, e che sia finita.

Ci ha presentato un termometro ciascuno e ci siamo tutti rifugiati sotto le coperte nel tempo di misurarci la febbre.

- 38,2 di media - ha detto papà - Si abbassa. Quando vi dicevo: non c'è niente di meglio dell'aria secca e vivificante della montagna. Sarete tutti in forma domani per la Vigilia di Natale.

Papà è fortissimo come dottore.

La sera di Natale, avevamo tutti 40. Jean-A. ed io, perché siamo i più grandi, potevamo scendere per un momento, per cenare. C'era il tacchino con le castagne, il tronchetto di Natale, ma non abbiamo potuto buttar giù niente. Jean-A. era paonazzo, io avevo la testa che girava e l'impressione che il pino che decorava la sala del ristorante sarebbe collassato sul piatto degli ospiti.

Poi, siamo risaliti per dormire. È stata una strana sera di Natale, ma papà e mamma hanno passato lo stesso una buona serata con il signor e la signora Vuillermoz, i loro nuovi amici.

Il signore e la signora Vuillermoz vengono all'hotel Mont-D'Or da quarant'anni. Forse è per questo che il signor Vuillermoz passa le sue giornate in pantofole nella hall ad informare gli sciatori sul tempo che farà. La signora Vuillermoz si siede sempre sulla stessa poltrona, quella vicino alla finestra, nel salone dell'hotel. Sferruzza senza tregua calzini e calzoncini di lana con il resto del gomitolino, poi li mette in un pacco e li invia ai bambini poveri del Togo.

La signora Vuillermoz è carinissima. Ogni volta che incrocia mamma, le dice:

- Che piccola famiglia deliziosa che ha. Ve ne deve dare, di lavoro!
- Oh - dice mamma con aria modesta - Basta essere organizzati, ecco tutto.

Papà ama passare i pomeriggi ad ascoltare il signor Vuillermoz parlare della sua collezione di fossili. Ne ha duecentocinquatré, tutti antichi, disposti in vetrinette nella sua casa di Parigi.

Anche il signor Vuillermoz è carinissimo: quella volta in cui papà si è addormentato davanti a lui, lui ha continuato a parlare, come se niente fosse.

Ad ogni modo, non c'è nient'altro da fare perché la neve cade continuamente.

- Sta per schiarire - pronostica ogni mattina il signor Vuillermoz scrutando il cielo pieno di fiocchi - Ve lo dico io. Sta per schiarire.

È una fortuna che papà e mamma abbiano potuto farsi dei nuovi amici. La sera di Natale devono essersi divertiti molto insieme perché, quando sono risaliti, ho sentito papà che diceva:

- Ancora una parola e credo che l'avrei strangolato con le sue stesse bretelle.
- Non si fa - ha detto mamma - Non la sera di Natale.
- È vero - ha riconosciuto papà ridendo - Buon Natale cara. Che idea ho avuto a portarvi qui! I bambini sono malati, impossibile mettere il naso fuori.

Mamma ha detto:

- Amo questo Natale. Tutta questa neve, questo chalet... Ho l'impressione di abitare in una palla di vetro.
- In ogni caso - ha detto papà - Rientrando potrei presentarmi ad un quiz radiofonico: sono diventato imbattibile sui fossili!

Avevamo comunque messo, non si sa mai, i nostri dopo sci in cerchio davanti alla finestra, con un bicchiere di latte ed una carota per le renne di Babbo Natale.

- Avrà il nostro indirizzo della montagna? - si è preoccupato Jean-D.

Jean-A. ha fatto spallucce prima di sghignazzare:

- Perché tu credi che esista, Babbo Natale?
- Certo che ci credo - ha detto Jean-D. - So che non esiste, ma ci credo comunque.
- E chi ti ha detto che non esiste? - ha chiesto Jean-A.
- Un mio compagno, a scuola. Ha detto che sono i genitori che mettono i regali nelle scarpe la notte.
- Che cretino - ha inveito Jean-A. - Se lo incontro, passerà un brutto quarto d'ora.
- E perché? - ha chiesto Jean-D.
- Perché non ha il diritto di toccare i tuoi sogni d'infanzia.
- E io? - ha balbettato Jean-E. mettendo le sue pantofoline vicino alle nostre scarpe
- E io, ho il diritto di toccaii?
- Tu sì - ha detto Jean-A. schiaffandosi la testa sotto il cuscino - Ora chiudete il becco. Ho voglia di dormire.

Papà aveva detto che il nostro regalo di Natale, quest'anno, era il soggiorno in montagna. Ma quando ci siamo svegliati, la mattina, avevamo tutti un pacchettino nelle nostre scarpe.

- Wow - ha gridato Jean-C. scartando il suo - Una picozza temperamatite!
- Super! - ha rincarato Jean-D. - Anche io!

Avevamo tutti la stessa piccola picozza decorata con un nastro, che faceva da penna da una parte e da temperamatite dall'altra. Esattamente le stesse che Jean-A. aveva fregato nel negozio di souvenir, alla Grande Aiguille Rouse.

Io e Jean-A. ci siamo guardati e abbiamo trovato più prudente non dire niente. Abbiamo fatto finta di essere super contenti, anche se eravamo terribilmente delusi, giusto per far contenti papà e mamma che ci osservavano con aria commossa.

- Oh, è una cosetta da nulla - ha detto papà - Un regalino simbolico. Perché il regalo vero...
- È la vacanza in montagna - abbiamo terminato tutti in coro.

Eppure... Quando abbiamo lasciato l'hotel, alla fine della vacanza, avevamo il cuore pesante.

I Vuillermoz, che sono carinissimi, ci avevano tenuto ad accompagnarci alla stazione. Mentre papà ricontava le valigie, la signora Vuillermoz ha regalato a ciascuno di noi un paio dei calzini che sferruzza per i piccoli africani poveri.

Questa volta, abbiamo verificato per bene che Jean-C. montasse con noi sul treno.

- Siamo d'accordo, vero? - ha urlato il signor Vuillermoz agitando la mano - Se passate per Parigi, avrò una caterva di nuovi fossili da mostrarvi.
- Certo, certo - ha detto papà - Può contare su di noi.
- Che peccato che partite di già - ha concluso il signor Vuillermoz - Stava giusto per migliorare...

Abbiamo ritrovato Cherbourg, la nostra macchina sapientemente posteggiata nel parcheggio della stazione.

C'era un po' di neve lì, ma giusto un po', uno strato leggero che non sembrava vero.

Quando siamo arrivati davanti all'edificio, papà ha detto:

- Io salgo per primo con i bagagli. Datemi giusto qualche minuto.

Abbiamo aspettato l'ascensore dopo.

Ma quando siamo entrati a nostra volta nell'appartamento, una sorpresa ci attendeva. Siamo rimasti pietrificati sulla soglia, con la bocca aperta, contemplando la sala dove ci aspettava papà, con un piccolo bagliore di trionfo negli occhi.

Come aveva fatto a preparare tutto in così poco tempo? Non lo saprò mai.

Le lucine del pino brillavano in mille modi. Gesù bambino era al suo posto, in mezzo al presepe, con le nostre cinque pecorelle in fila attorno a lui.

Sotto, c'erano cinque stivali di caucciù, in fila per taglia decrescente, e davanti ad ognuno...

Dei pacchetti. Dei pacchetti enormi, alcuni quadrati, altri rettangolari, tutti incartati in una carta regalo rossa e dorata, con bigliettino scocciato sopra "Per Jean-A. Per Jean-B. Per Jean-C..."

- Buon Natale - ha detto papà con una voce un po' rauca. - Tutti questi pacchetti erano troppo grandi per essere trasportati in montagna. Babbo Natale ha dovuto lasciarli qui in nostra assenza.
- Come ha fatto? - ha chiesto Jean-D. gettando sguardi sbalorditi attorno a lui - Gli scuri erano chiusi.
- Beh - ha detto mamma - Ha dovuto credere che ve lo meritavate tutti e cinque. Il resto, è un suo segreto...

4. Commentaire à la traduction

Dans le premier chapitre de notre travail, j'ai eu l'occasion de présenter un état de l'art concernant la littérature pour l'enfance. En particulier, mon discours m'a amené à la conclusion que la traduction pour les enfants requiert une certaine habilité, en raison de la pauvreté de matériaux traductologiques à consulter et en considération des caractéristiques complexes intrinsèques au genre littéraire. Bref, si traduire demeure problématique, traduire pour les enfants constitue un véritable défi.

Alors, la dernière partie de ce travail aura pour objet l'éclaircissement des stratégies de traduction utilisées dans le livre *L'Omelette au Sucre* et à la justification des choix effectués dans les passages les plus délicats des premiers deux chapitres du roman de référence.

Dans l'ensemble, le texte pourrait sembler facile au premier regard. La stratégie que j'ai utilisée le plus fréquemment a été la traduction littérale, mais j'ai parfois été obligée à recourir à d'autres solutions. En général, la tendance a été celle de préférer des solutions les plus fidèles possibles au texte original, car selon Borrow : « *Translation is at best an echo* » (1851 : 351).

Pourtant, la véritable aspiration ne peut pas demeurer dans une simple reproduction imparfaite du texte de départ, mais, au contraire, dans la possibilité d'offrir un produit littérairement valide, du point de vue du contenu et de la langue.

Les remaniements ont alors été nécessaires, surtout lorsqu'il s'agit de nombreux moments délicats. À tel propos, nous pouvons regrouper les obstacles rencontrés en trois catégories : notamment les difficultés au niveau morphosyntaxique, lexical et culturel.

Cette classification se révèle utile dans la division du chapitre qui suit.

4.1 Les difficultés lexicales

4.1.1 Emprunts, calques et modulations

Les langues française et italienne demeurent par certains côtés extrêmement proches en raison de leur origine latine commune. Cela constitue une arme à double tranchant lorsqu'il s'agit d'affronter une traduction ; d'un côté, effectivement, le rendu de certains mots est quasi-automatique, mais de l'autre, cette similarité engendre toute une série de difficultés et nous expose au risque de choisir des solutions qui se détachent de la langue couramment parlée.

Dans le texte en question, les cas sont nombreux et les stratégies adoptées variées.

Premièrement, j'ai recouru à l'emprunt, défini par Madame Pondeur comme la « non-traduction » (2008 : 31) des mots ou expressions de départ. C'est le cas des termes « bébé » et « souvenir » et « blizzard ». Il est bien évident qu'en italien, la tendance à l'utilisation des lexèmes étrangers est courante, en particulier ceux de provenance anglaise. La raison pour laquelle j'ai décidé de garder les deux derniers mots cités réside donc dans la fréquence d'usage des mêmes termes en italien. Pourtant, « *blizzard* » constituait un problème ultérieur, s'agissant d'un emprunt anglais en français aussi. La solution pouvait être alors la modulation du terme avec l'expression typiquement italienne « *bufera di neve* », mais le choix de maintenir le terme anglais s'explique par l'utilisation du même terme par le même auteur français, vu qu'il s'agit d'une langue qui normalement traduit tous les mots étrangers. Finalement, en ce qui concerne « bébé », les possibilités étaient nombreuses : « *bambino* », « *neonato* », par exemple. Toutefois, l'emploi du mot français en italien et la possibilité de caractériser

la traduction en la plaçant dans son contexte d'origine m'ont convaincu à transcrire simplement le mot, modifiant et italianisant pourtant son épellation en « *bebè* ».

Deuxièmement, la fréquence de recours aux calques est significative. Les noms « ennuis », « cravatte », « chambre », « immeuble », l'adjectif « énormes » et les verbes « hisser », « rugir » par exemple, ont été traduits respectivement par « *noie* », « *cravatte* », « *camera* », « *immobile* », « *enormi* », « *issare* » e « *ruggire* ». Le mot « *panoplie* » cependant a été sujet d'indécision entre le calque et la modulation en « *kit* », car ce terme est désuet en italien. En fin de compte, j'ai préféré la première option, s'agissant d'un texte écrit dans les années 60 et résultant la deuxième solution trop moderne et trop proche au monde anglais. Un autre problème est apparu avec le syntagme « herbe bouillie ». La transposition « *erba bollita* » ne fonctionne pas en italien car trop péjorative. Je pouvais choisir la formule « *verdura cotta* », mais cela serait le correspondant de « légumes cuits », une formule que l'auteur n'utilise pas. Je me suis souvenue de la mention « *erbette cotte* », parfois présente dans les menus des restaurants. J'ai alors gardé le terme typiquement italien « *erbette* » et j'ai juxtaposé l'adjectif original « *bollite* », rendant le résultat final sarcastique, mais hypocoristique. La dernière réflexion concerne la traduction de « salon », surtout parce que le terme apparaît deux fois dans le texte, mais il se réfère à deux lieux complètement différents : dans le premier cas, il indique la pièce de la maison familiale ; dans le deuxième, la zone commune de l'hôtel. En français, le mot salon peut en effet désigner les deux, tandis qu'en italien il n'existe pas de terme unique : « *sala* », « *salotto* », « *soggiorno* » sont spécifiquement utilisés pour parler d'une maison, « *salone* » indique nécessairement un lieu vaste et spacieux, difficilement associable à une maison. C'est pour cette raison que j'ai décidé d'opter pour deux traductions différentes, bien consciente du manque de cohérence, mais, au contraire, sûre d'offrir une version naturelle en langue cible.

4.1.2 Abréviations, termes affectueux, diminutifs et augmentatifs

Il est bien connu qu'en français l'utilisation d'abréviations, ou plus précisément, des apocopes, demeure bien usuelle : pensons banalement aux personnes qui vont « au ciné » ou au « resto ». Toutefois, les formes abrégées ne connaissent pas de succès en Italie, où ce ne sont que les ados ou les enfants qui y font parfois recours.

Au contraire, la langue italienne dispose de toute une série de termes d'affection que le Français ne connaît pas. Pour le dire autrement, il n'existe aucune règle de grammaire qui régule leur formation. Tous les termes désignés comme *vezzeggiativi* en italien, sont difficilement traduisibles, sinon avec la juxtaposition d'adjectifs comme « petit ».

Cette prémisse nous est nécessaire, car mon contexte de référence s'offre parfaitement à ce genre de mots. Toutefois, l'écart entre les deux systèmes linguistiques analysés demeure difficile à combler.

En ce qui concerne les abréviations, les solutions adoptées s'avèrent peu homogènes. Un des enfants cite un « dico », l'abréviation de « dictionnaire ». Dans ce cas, j'avais la possibilité de la garder, s'agissant d'un récit écrit par un enfant pour les enfants. Cependant et malheureusement, il n'existe pas de mots réduits pour rendre le terme « dictionnaire ». J'ai dû expliciter « dico » en « *dizionario* », en espérant d'utiliser la stratégie de compensation⁸ dans la foulée. Cette intention a eu un succès avec le syntagme « *cahier de brouillon* » qui est devenu « *quaderno di brutta* » au lieu de « *quaderno di brutta copia* ». Même discours pour « loco », réduction de « locomotive »,

⁸ La stratégie de compensation est définie par Motallebzadeh et Tousi comme « *a strategy most definitely worth considering, while it can be used as one possible strategy for dealing with idioms and quite an effective one for compensating the loss caused by translating* » (2011 : 4).

rendu avec « *locomotiva* ». La possibilité de garder ce jeu de mots assez cocasse m'a été accordée lorsque les petits personnages principaux se cramponnent au désir d'acheter à tout prix une « télé ». Dans notre langue cible, les abréviations du mot « *televisione* » connaissent un discret usage, surtout au niveau familial ; « *tv* » et « *tele* » constituaient donc les deux options. Entre ces deux, la première appartient à un registre plus standard, tandis que la deuxième peut être plus facilement associée à un langage typique des enfants. C'est pour cette raison que j'ai décidé de choisir cette dernière, d'autant plus qu'elle paraissait plus proche du terme original français.

Le scénario change relativement aux termes d'affection. Lors de la lecture, il n'est pas rare de trouver des expressions comme « petit pois », « petit moutons », « *petites pantoufles* » et « *petites vitrines* », expressions que j'ai réduites respectivement avec les diminutifs « *pisellini* », « *pecorelle* », « *pantofoline* » et « *vetrinette* ». Au contraire, cette stratégie n'a pas été possible pour les expressions « petit fou » et « petit Jesus ». Quant au premier cas, en italien, il n'y a pas d'expressions comme « *mattino* », qui signifie toute autre chose, ou « *mattuccio* ». J'ai donc opté pour écrire simplement « *matto* », considérant aussi le fait que ce nom fait partie de l'expression idiomatique « *divertirsi come un matto* ». À propos de la référence au personnage religieux, la formule « *Gesù bambino* » sonne mieux que « *piccolo Gesù* », qui ne résulte pas utilisée en italien.

De plus, tout au long du texte, le manque de règles grammaticales pour cette typologie de mots m'a amené à rendre certains termes apparemment neutres en français avec leur correspondant affectueux en italien, en tenant compte du public auquel le livre s'adresse et de la fréquence d'usage en langue italienne. Voilà alors que « Bricole » et « âne » et ont été transformés en « *cosetta da nulla* » et « *asinello* », l'appellation « mon fils » est devenue « *figliuolo* », avec l'élision de l'adjectif possessif.

La dernière considération concerne les diminutifs et augmentatifs. Un exemple à citer regarde la pièce d'habillement que les enfants portent après la mésaventure sur la

neige, c'est-à-dire les « caleçons longs ». En italien, il y a la forme réduite, mais augmentative « *mutandoni* », qui bien désigne le concept.

4.1.3 Expressions idiomatiques : modulation obligatoire et modulation libre

Les expressions idiomatiques constituent un élément essentiel de la langue, mais, en même temps, elles constituent un vrai obstacle lorsqu'il s'agit de traduire, en raison des systèmes linguistiques des langues en question et du renvoi culturel, sociaux (Ali, 2018 : 104), religieux et nationaux (Shojaei, 2012 : 1221). Pour le dire autrement, la fixité de ces syntagmes se manifeste syntaxiquement et sémantiquement (Podeur, 2008 : 44). Et si j'admets que ces expressions demeurent intrinsèques à la nature de toute langue, la condition inconfortable des traducteurs résulte automatique (Gulay, 2018 : 38). Le traducteur doit alors faire preuve d'une certaine fantaisie, bien qu'il y ait différentes stratégies enfin de gérer une matière compliquée.

Ma ligne directrice a été celle d'essayer de rendre littéralement le texte, mais, dans ce cas spécifique, ce principe ne peut pas être adopté, car

« Literal translation is generally considered to be the least successful translation strategy. The same applies to idioms: Most scholars claim that a literal translation conveys elements into the target language text, which are generally considered unacceptable. They do not generally recommend translating idioms literally, because a word-for-word translation of an idiom is said to destroy the meaning and the beauty of the original expression, result in nonsense, and is therefore "rarely successful" » (ibid.).

De plus, la traduction littérale comporterait un effet comique et d'éloignement selon Podeur (2008 : 44), un effet qui doit nécessairement être évité, car notre lecteur cible se trouve dans l'âge d'apprentissage, nécessitant une langue claire, simple et, surtout,

correcte. Pour cette motivation, il faudrait parcourir alors un deuxième chemin, qui réside dans la possibilité de chercher à moduler ces formules.

Dans mon cas spécifique, en particulier, cette opération a dû être répétée plusieurs fois, s'agissant d'un texte où la langue familière résulte prévalente, surtout à l'intérieur des dialogues entre les personnages.

Les solutions adoptées se divisent en trois catégories : celles ayant une stricte correspondance avec la langue source, celles qui en sont proches parce qu'elles partagent le même champ sémantique et, finalement, les expressions qui se différencient considérablement.

Quant au premier groupe, nous y retrouvons « donner un coup de main », « monsieur je-sais-tout », « passer un mauvais quart d'heure » qui ont été rendues respectivement avec « *dare una mano* », « *signor so-tutto-io* » et « *passare un brutto quarto d'ora* ». À l'intérieur de cette catégorie, il faut nécessairement insérer les formules « marcher au sifflet » et « sans un mot ». En particulier, la traduction littérale « *camminare al fischietto* » serait peu claire pour un public italien, vu qu'elle n'existe pas. J'ai donc opté pour l'expansion « *camminare al suono del fischietto* ». La même procédure d'expansion a été utilisée relativement à la deuxième, qui est devenue « *senza dire una parola* », avec l'ajout du verbe.

La deuxième catégorie, par contre, accueille la plupart d'expressions. Je procéderai alors par ordre, essayant de lister chaque formule et de donner une explication à mes solutions finales.

- Rire comme des bossus : expression française du XIXe siècle qui dérive de l'image d'une personne qui rit beaucoup, finissant par se tordre. Elle serait l'équivalent de « *ridere come dei matti* », qui maintient l'idée d'infirmité.
- Sentir bon : équivalent de « *profumare* ». Cependant, en raison du registre linguistique du texte et du locuteur, j'ai préféré nominaliser la phrase et ajouter

une connotation affectueuse au terme. La solution finale « *c'è un profumino* » me semble plus cohérente.

- Chouette : interjection française de la langue familière utilisée pour exprimer une appréciation. Je me suis interrogé sur sa traduction : « *forte* » ou « *che bello* » ? La première possibilité a été prise en considération dans un premier moment, s'agissant d'un mot reductible à un enfant. Toutefois, plus loin dans le texte, il a été employé comme traduction du mot « formidable ». Afin d'éviter une erreur de cohérence, j'ai donc préféré l'autre solution.
- Couper le sifflet : expression équivalente à « se taire ». La première hypothèse, c'est-à-dire « *zittire* », me convainquit beaucoup. Dans une deuxième lecture, j'ai pourtant décidé d'insérer la formule idiomatique italienne « *chiudere il becco* » qui résulte plus informelle.
- En rang d'oignons : expression qui dénote un certain ordre dans la disposition des choses ou personnes. Elle a été rendue par « *fila indiana* ».
- Régler les comptes : expression qui peut être utilisée avec plusieurs sens. Dans ce cas, elle souligne le fait d'arranger les choses. La formule italienne résulte presque identique, sauf pour le verbe « régler », qui se modifie en « *fare* ».
- Avoir une peur bleue : expression qui dénote une peur très forte. Les possibilités en italien sont plusieurs : « *avere una paura matta* », « *avere una fifa nera* » ou, plus s'éloigner un peu, « *terrorizzare* », « *spaventare a morte* ». Le dictionnaire en ligne Bab.la propose « *avere una fifa blu* », une solution qui ne se détacherait trop de l'expression française. Pourtant, la fréquence d'usage de cette dernière me semblait assez faible. À la fin, j'ai choisi la deuxième proposition, me donnant la possibilité de faire référence au champ sémantique des couleurs.
- Faire un malheur : expression qui met en évidence un comportement altéré à cause d'un énervement. J'ai traduit avec « *fare una pazzia* ».

- Froid glacial : expression qui souligne un froid particulièrement sévère. Le correspondant italien ne se détache pas trop, il suffit de changer l'adjectif glacial en « *polare* ».
- Ne jamais (en) rater une : expression tirée de la langue familière qui met l'accent sur la répétition d'un comportement maladroit. Bien que sa traduction serait « *non perdere mai l'occasione per farne una giusta* », j'ai décidé de la réduire en « *non farne mai una giusta* », rendant la phrase moins lourde.
- Ne vouloir rien entendre : expression qui désigne une personne particulièrement butée. En italien, cette formule se rend avec le changement du verbe, notamment « *saperne* » plutôt que « *sentire* ».
- Avoir un prix : expression qui signifie avoir la possibilité d'obtenir une réduction. Dans ce cas, plusieurs solutions étaient possibles : « *avere/ottenere uno sconto* », « *avere/ottenere un prezzo amico* ». Au premier regard, j'aurais choisi la deuxième option, mais cela résulte peu utilisée en italien. A la fin, j'ai opté pour la première solution, bien consciente de la répétition avec « *carta sconto* », présente dans la ligne suivante.
- Silence de mort : expression qui indique un silence particulièrement profond et prolongé. Pour garder le même champ sémantique en italien, j'ai opté pour « *silenzio tombale* ».
- Avoir le cœur gros : expression qui symbolise une tristesse palpable et extrême et qui dérive du regonflement de la poitrine suite à des soupirs. « Avoir le cœur lourd » est une expression équivalente. En italien, la traduction littérale « *avere il cuore pesante* » est possible, bien que peu utilisée. Toutefois, en raison du manque d'autres solutions, j'ai accepté cette dernière.

- En moins de temps qu'il ne faut pour le dire : expression familière qui renvoie à la vitesse d'accomplir une action. En italien, la formule correspondante prévoit le changement du verbe, notamment de « dire » à « *penser* ».

J'ai analysé les formules figées rencontrées dans le texte de référence et j'ai essayé de trouver un équivalent italien en adoptant la stratégie de la modulation obligatoire (Podeur, 2008 : 43). En revanche, toujours à l'intérieur de la deuxième catégorie, j'arrêterai enfin de discuter de la deuxième typologie de modulation, c'est-à-dire celle qui se base sur la créativité du traducteur, dans la mesure où il n'existe de solutions prêtes fournies par les dictionnaires (Ferdinand et Obieze, 2016 : 50). Le but a été celui de créer une équivalence dans les deux langues, du point de vue sémantique évidemment, mais surtout en accordant une attention particulière à la fréquence d'usage des mots en question.

- À qui mieux mieux : expression familière qui met en évidence la volonté d'être en compétition et de vouloir gagner. Le dictionnaire en ligne Bab.la propose la traduction « *a gara* ». J'ai trouvé cette solution parfaite puisqu'elle calque la langue italienne orale. La solution finale, pourtant, résulte épanouie en raison de l'ajout du verbe « *fare* » et de l'adverbe « *sempre di più* », rendant la phrase plus fluide et naturelle.
- Ça saute : expression très familière qui vise à faire taire et interrompre l'interlocuteur. La formule correspondante en italien serait « *fatela finita* » ou « *che sia finita* ». À la fin, j'ai opté pour la deuxième solution dans le but de maintenir la construction impersonnelle.
- Mystère et boule de gomme : expression du XXe siècle qui renvoie à la pratique de lire le futur d'une personne à travers une boule de verre. L'opacité de cette dernière due à la gomme renforce l'idée de mystère. Cette formule ne connaît

pas d'équivalents en italien, m'obligeant à me contenter de la solution « *mistero misterioso* », une solution qui sonne plutôt séduisante pour un public d'enfants, encore une fois dans l'espoir de faire recours à la compensation dans la foulée.

- Banane : expression qui signifie « idiot », toutefois, elle résulte fréquente dans un contexte familial pour désigner quelqu'un de façon affectueuse. Elle a été rendue par « *salame* ».
- Haut les cœurs : expression d'exhortation. En italien, ce sont deux les possibles traductions, notamment « *forza e coraggio* » et « *su con la vita* », toutes les deux très utilisées à l'oral. Le choix s'est porté sur la deuxième, car la préposition italienne « *su* » renvoie à celle française « haut ».
- Être bien fichu : expression qui signifie littéralement « *essere ben fatto* ». Toutefois, dans cette situation, cette traduction ne marchait pas, car l'être fichu était référé à Jean-A. et à son obstination pour l'achat d'une télé. Une formule comme « *essere in fissa* » exprimait mieux le concept.
- Prendre l'air ravi : ou avoir l'air ravi aussi. Expression qui signifie simplement avoir l'air content, rendue par « *essere entusiasti* ».
- Hardi : expression orale pour inciter quelqu'un. Le dictionnaire en ligne Garzanti suggère la traduction « *coraggio* », traduction que j'ai gardée.
- Faire les cent pas : expression française qui souligne le parcours accompli pendant une période d'attente. Plusieurs dictionnaires proposent « *camminare su e giù* », mais, selon moi, la traduction « *fare avanti e indietro* » demeure plus idiomatique et utilisée dans la langue orale.
- Avoir le cœur au bord des lèvres : expression qui signifie « avoir la nausée », qui pourtant résulte trop standard si traduite littéralement. Heureusement, en langue cible, il existe la formule familière « *avere il voltastomaco* », décidément plus appropriée au contexte.

- Avoir les genoux qui tremblent : expression qui signifie « avoir froid », littéralement « *avere le ginocchia che tremano* ». Je pouvais adopter cette traduction, mais en italien il y a aussi la formule « *avere le ginocchia che fanno giacomo giacomo* », une formule d'origine douteuse. Paoli (2012) souligne qu'elle pourrait dériver du français et pourrait jouer sur l'association entre le prénom Jacques, typique pour un paysan, et la faiblesse. Indépendamment des liens historiques et culturels, la construction idiomatique me paraît assez intéressante, me permettant également d'utiliser la stratégie de compensation comme suggéré par Baker : « *a translator can omit or play down a feature such as idiomaticity at the point when it occurs in the ST and intriduce it somewhere else in the TT* » (1992 : 78).
- Être sur le pied : expression qui indique une position debout. Elle pourrait être rendue par « *essere in forma* », « *stare bene* » ou, pour utiliser une autre forme idiomatique, par « *essere arzilli* ». Toutefois, cette dernière expression est d'habitude référée aux personnes âgées. A la fin, j'ai opté pour la première.
- Hausser les épaules : expression qui dénote un sens de désintéressement. En italien, nous trouvons la construction standard « *alzare le spalle* » ou la construction familière « *fare spallucce* ». Cette dernière m'a davantage convaincu, car j'avais la possibilité d'utiliser une autre forme idiomatique.
- Fermez-la : expression d'avertissement pour exhorter quelqu'un à terminer de parler. Pour considérer le registre familier, les possibilités en italien étaient : « *chiudere la bocca* » ou « *chiudere il becco* » ou l'interjection « *basta* ». Pourtant, « *chiudere il becco* » sonnait plus adéquate à ce contexte.

Enfin, pour jeter un regard au dernier groupe, deux expressions m'ont fait raisonner le plus, car il s'agit de formules qui n'ont pas de correspondants en italien.

C'est le cas de « ça va barder », une expression française qui souligne un conflit imminent. N'existant pas d'équivalences en italien, j'ai conduit une recherche et j'ai essayé de trouver comment l'expression avait été traduite dans le passé. À tel propos, le film de John Berry originellement intitulé *Ça va barder* (1995) résulte disponible pour le public italien sous le nom de *Silenzio... si spara!* Cette solution ne me convainquait pas puisqu'elle résultait hors contexte. J'ai alors listé plusieurs possibilités : « *saranno guai* », « *finisce male* », « *butta male* » - décidément plus familière et régionale. A la fin, j'ai opté pour la deuxième. Un autre exemple m'est fourni par « battre la semelle ». Cette formule dénote une longue attente, comme « faire les cent pas », mais malgré une minutieuse recherche, je n'ai pas réussi à trouver une construction idiomatique en italien, repliant sur le verbe standard « *aspettare* » et perdant la tournure orale. Ou encore, il faut prendre en considération la locution « se mélanger les pinceaux », qui se réfère au chef de la famille dans l'hypothèse d'une famille à supériorité féminine. De nombreux dictionnaires en ligne comme l'Internaute.fr ou languefrançaise.net suggèrent « s'embrouiller » ou « cafouiller » comme synonymes et il est bien évident qu'il n'existe pas de locution proche en italien. Relativement à notre contexte, le deuxième lemme me semblait plus deviné, donnant l'idée d'un élément qui ne marche pas bien dans l'environnement, qui ne s'intègre pas. J'ai alors pensé comment rendre l'idée d'un père déplacé. J'ai décidé de replier sur un verbe : « *stonare* » ou « *cozzare* », plus familier. Ma préférence est tombée sur la deuxième idée en raison du registre linguistique, mais, pendant la relecture, sa connotation s'est montrée trop péjorative. Pour cette raison, à la fin, je me suis contenté de l'autre solution.

4.2 Les difficultés morphosyntaxiques

Le discours étoffé à propos de la similarité entre la langue française et italienne reste valable dans le domaine de la morphosyntaxe, simplifiant un peu la tâche du traducteur. De plus, comme je l'ai mentionné précédemment, la syntaxe apparaît assez simple, avec une prédominance de phrases paratactiques et courtes. Pour cette motivation, la préoccupation se cachait derrière la possibilité de compliquer la forme linguistique, générant une élévation de registre et rendant la traduction défectueuse. Enfin de procéder par ordre, nous listerons les problématiques par degré de difficulté.

4.2.1 Réductions, expansions, phrases restrictives

Dans ce petit paragraphe, j'analyserai les solutions qui ont apporté des modifications à la longueur de la phrase.

Quant aux réductions, définies par le Trésor de la langue française comme « transformation d'un mot en un mot plus court par abrègement, apocope, évolution phonétique, etc. », elles peuvent être justifiées par différentes motivations. Premièrement, j'ai recouru à l'élimination quasi-automatique de l'article partitif français, optant pour l'emploi de l'article zéro en italien, car « l'article partitif est beaucoup *moins utilisé* en italien qui, comme l'ancien français, préfère souvent l'article zéro » (Bidaud, 2015 : 40). C'est le cas de « Papa n'a jamais eu de mémoire » par exemple, rendu par « *papà non ha mai avuto memoria* ». La seule exception réside dans la phrase « J'avais l'impression d'avoir du coton dans les oreilles » : dans ce cas, le partitif a été maintenu, car sa suppression aurait comporté une phrase grammaticalement peu claire en italien. Toujours à l'égard des articles, j'ai opté pour

l'élimination des articles définis à l'intérieur de la proposition « Impossible d'éviter les blagues, les surnoms, les jeux de mots », puisque leur traduction aurait comporté un alourdissement dans la langue cible qui ne lui convient pas.

Deuxièmement, le phénomène de réduction est visible dans la traduction des adverbes, comme dans le cas de « avec accablement » qui a été rendu simplement avec l'adjectif italien « *affranto* ». Toujours dans ce domaine, la phrase « (...) voir la pointe de ses propres chaussures » a été réduite en raison de fluidité. Au début, en effet, ma proposition était « *vedere la punta delle nostre proprie scarpe* », une proposition qui, pourtant, résultait assez lourde. J'ai alors choisi de supprimer l'adjectif possessif puisque « l'adjectif possessif est généralement plus utilisé en français que son homologue italien (...) [qui] utilise l'article » (Bidaud, 2019 : 9) et de pronominaliser le verbe, obtenant la solution « *vederci la punta delle scarpe* », sans aucun doute plus harmonique. De la même façon, l'exclamation « *meglio* » correspond à la phrase originelle « mieux que ça ». En effet, ma première idée était de traduire littéralement en « *meglio di ciò* », qui toutefois sonnait peu spontané. En italien, les structures « *ancora meglio* » ou « *meglio ancora* » semblent être particulièrement utilisées, mais les mêmes structures seront employées dans la réplique suivante. J'ai donc décidé de la réduire. De plus, l'effet final sonnait décidément plus oral.

Un autre cas se manifeste dans la traduction des formules « (...) nous avons le droit de (...) » et « Ce que j'en dis (...) c'est juste pour raconter » qui, en italien, correspondent à « (...) *abbiamo il diritto di (...)* » et « *È quello che vi ho detto (...) è giusto per raccontare* ». Toutefois, comme en précédence, ces solutions sonnent artificielles. J'ai donc pensé de remplacer le verbe « avoir le droit de » avec « *potere* » et de réduire la deuxième proposition en un simple « *Si fa giusto per dire* », une formule qui demeure très utilisé à l'oral.

Enfin, la forme présentative « c'est » a soulevé des doutes. Comme il n'existe pas de forme semblable et universellement valide en italien, la tendance a été celle de réduire la phrase, en cherchant cependant de ne pas simplifier trop. « C'était bien le mot », « C'est moi qui ai trouvé le premier ! » ou « C'est vous qui voyez » sont devenus relativement « *parola giusta* », « *L'ho trovato prima io !* » et « *Vedete voi* ». Cependant, la même méthode n'a pas été possible pour le morceau de phrase « C'est quand », présent deux fois à l'intérieur du texte. Dans ce cas, la meilleure solution consistait en une expansion, c'est-à-dire, le processus contraire, ou l'addition d'une partie du discours qui ne vise pas à modifier le sens de la phrase. Dans ce cas, l'addition regarde le changement du temps et le mot « proprio », aboutissant à « *È stato proprio quando* ». Pour reprendre le discours à propos des articles, j'ai également réfléchi si ajouter l'article défini avant « maman » et « papa », obtenant « *la mamma* », « *il papà* ». Toutefois, j'ai opté pour ne rien modifier : le manque de définition leur accorde une connotation plus affectueuse.

En termes généraux, cette technique a été appliquée à différents éléments de la phrase : aux noms, par exemple « vous oubliez le plus important » est devenu « *dimenticate la cosa più importante* » ; aux verbes, comme dans le cas du participe présent « coulant » qui a été rendu par la proposition relative « *che colava* » ou de l'insertion du subjonctif imparfait « *fosse* » dans la phrase « (...) *qualche cosa che non fosse una tele* (...) », originellement « (...) autre chose qu'une télé (...) ». La raison qui a motivé tous ces choix demeure sur la fluidité et l'authenticité du résultat dans la langue cible.

Pour conclure ce paragraphe, il faut ouvrir une petite parenthèse à l'égard des phrases restrictives et les assimiler aux autres solutions adoptées et regroupées dans la classe que nous avons appelée « réductions » : « ne... que » a toujours été traduit par « *solo* ».

4.2.2. Inversion de l'ordre de la phrase

Bidaud (2015 : 236) met en évidence le fait que la structure de la proposition française demeure rigide par rapport à la langue italienne. Cette rigidité est visible, par exemple, quand il est question de considérer le sujet, qui doit être toujours exprimé et proche du verbe de référence, ou les adverbes, car « la plupart d'entre eux peuvent être placés en début de la phrase (...) suivis d'une pause virtuelle (...) ou à la fin de la phrase » (Bidaud, 2015 : 221). C'est celle-là la motivation du changement de l'ordre de certaines phrases dans ma proposition de traduction. Nous listerons les énoncés originaux et les solutions adoptées :

- « tout le monde veut l'aider » : « *vogliamo tutti aiutarla* »
- « la nuit était tombée » : « *era calata la notte* »
- « quelque chose est apparu » : « *è apparso qualcosa* »
- « les câbles ont dû geler » : « *devono essersi gelati i cavi* »
- « visiblement, elle allait mieux » : « *lei stava visibilmente meglio* »
- « décidément, on n'en ratait jamais une » : « *non ne facevamo mai una giusta, decisamente* »
- « c'est maman, surtout, qui a été fâchée » : « *è soprattutto mamma che si è arrabbiata* »
- « ce téléphérique est pourtant prévu (...) » : « *però questa teleferica è pensata (...)* ».
- « (...) à chacun un thermomètre » : « *un termometro ciascuno* »

Deux autres propositions ont été modifiées pour de simples raisons stylistiques : « c'était une super bataille ! » est devenue « *è stata una battaglia super!* » et dans la proposition « (...) dressées par le gel au-dessous de sa tête », le complément d'agent a été éloigné du syntagme verbal et reporté après le complément de lieu.

Enfin, la phrase « (...) le plus énorme bonhomme de neige que la terre ait jamais porté » mérite un discours séparé. En effet, mon premier choix avait porté sur la traduction « (...) *il più grande pupazzo di neve che la terra abbia mai avuto* », mais, dans une deuxième relecture je me suis rendue compte que l'effet n'était pas naturel. Je me suis souvenue donc de l'expression plus courante « (...) *il più grande pupazzo di neve che sia mai esistito sulla terra* » : cette solution prévoyait le changement de l'ordre de la phrase et une reformulation nette, mais l'effet final demeurait plus satisfaisant à mes yeux.

4.2.3 Pronoms personnels

Comme j'ai mentionné dans le paragraphe qui précède, la gestion des pronoms personnels diffère dans les deux langues en question. En ce qui concerne le Français, cette catégorie demeure nécessairement présente à l'intérieur d'une proposition, en raison du manque des « désinences distinctives » du verbe (Bidaud, 2019 : 175), un manque qui engendrerait une évidente opacité dans le processus de déchiffrage. D'une manière opposée, l'italien garde la tendance à supprimer le sujet, surtout s'il est représenté par un pronom personnel.

En termes généraux, le choix le plus commun a porté sur l'élimination du pronom, laissant le sujet sous-entendu, mais non sans exception. C'est le cas des propositions « (...) la fois où papa s'est endormi en face de lui, *il* a continué à parler », « Sortis de leur compartiment, ils se sont mis à applaudir l'exploit de papa. *Il* a remonté le couloir (...) » et « Mais non ! *Je* croyais qu'il était avec toi ! ». En particulier, quant aux deux premières phrases, l'élimination du pronom dans la traduction comporterait une considérable ambiguïté de sens, une ambiguïté qu'il est nécessaire d'éviter, notamment à l'intérieur d'un roman adressé aux enfants. La dernière phrase, au contraire, ne laisse pas d'espace à d'interprétations variées, mais l'option de garder le pronom se justifie par une mise en relief et par une accentuation de la personne qui parle : « *Ma no ! Credevo che fosse con te!* » et « *Ma no ! Io credevo che fosse con te!* » acquièrent un sens complètement différent. Donc, je me suis penchée sur la deuxième hypothèse. Même discours pour la phrase « Hélène, c'est le prénom que j'aurais porté si j'avais été une fille », rendue par « *Hélène è il nome che avrei avuto se io fossi stata una femmina* ».

4.2.4 Ponctuation

Il faut ouvrir une petite parenthèse à propos des signes de ponctuation qui, quant aux langues sous analyse, apparaissent très semblables. Pendant ma traduction, je n'ai rencontré aucune difficulté, mais, dans deux situations, j'ai apporté des modifications. La première concerne la proposition « Les pylônes surgissaient du brouillard comme des fantômes géants, à chaque fois on avait l'impression qu'on allait s'écraser contre les montants métalliques », qui est résultée très longue à une deuxième relecture. La substitution de la virgule avec un point comporterait une manipulation significative. J'ai alors résolu par le biais d'un point virgule, car son usage renvoie à « *congiungere due periodi correlati, dove la congiunzione è stata omessa* » (Mirra, 2016), exactement comme une virgule, mais octroyant une pause plus longue.

Le même raisonnement ne peut pas être valable pour la deuxième phrase en question, c'est-à-dire « Papa est devenu blême en découvrant qu'il avait oublié sa carte de réduction Famille Nombreuse, il a fallu parlementer un long moment et, quand on s'est enfin couchés (...) ». À mon avis, l'énoncé résulte trop chargé d'informations, engendrant un possible souci de compréhension dans la langue source aussi. Comme je l'ai dit précédemment, j'ai toujours essayé d'éviter d'intervenir, et l'invisibilité du traducteur (Venuti, 1997) a été une priorité. Cependant, malgré plusieurs relectures, le brouillon de traduction « *Papà è diventato pallido scoprendo di aver dimenticato la sua carta sconto Famiglie Numerose, abbiamo dovuto trattare a lungo e, quando siamo finalmente andati a dormire (...)* » ne me convainquait pas, peut-être en raison du changement du sujet d'une proposition à l'autre. Pour cette raison, j'ai décidé de les diviser en deux phrases différentes.

4.2.5 Fautes intraduisibles

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le constater, le texte calque le style oral d'une famille française des années 60, fautes grammaticales incluses. Pourtant, leur nature résulte hétérogène : d'un côté, il s'agit d'une simplification de la langue, de l'autre, de véritables erreurs commises par des enfants qui viennent d'apprendre à parler.

Relativement à la première catégorie, il faut souligner que nous faisons référence à la phrase négative, notamment aux particules de négation « ne » et « pas ». Comme le souligne Bidaud « Aujourd'hui pas est souvent considéré comme la marque principale de la négation et souvent la seule à l'oral ou ne est fréquemment omis » (2015 : 243).

La restitution de cette tendance a été particulièrement difficile ; la langue italienne en effet présente des cas semblables, par exemple la double négation ou l'utilisation du double complément d'attribution. La seule situation qui m'a permis de rendre cette imprécision est la phrase « *Non c'è niente di meglio di (...)* ». J'étais déçue, car j'étais bien consciente de l'entropie que j'allais engendrer. Toutefois, j'étais également confiante que la spontanéité du style oral pouvait être transmise à travers d'autres solutions, premier parmi tout le phénomène de réduction dont nous avons parlé en précédence. Le seul passage qui m'a permis d'utiliser la technique de compensation a été la réplique « Je crois que je vais vomir », prononcé par Jean-A. au moment de l'arrivée à la montagne. La traduction littérale résulterait « *Credo che stia per vomitare* », avec l'emploi du subjonctif italien après le verbe « *credere* », exprimant un doute, une possibilité. Toutefois, ce temps verbal demeure globalement peu utilisé en raison de sa difficulté de gestion et de conjugaison : les Italiens utilisent l'indicatif plus volontiers. Cela ne constitue plus une erreur *strictu senso*, car

« *se, [...] dopo aver studiato il congiuntivo, e sapendolo usare, voi deciderete di «farne a meno», di sostituirlo con altri modi, questa sarà*

una scelta vostra. Ciò che importa, in lingua, non è scegliere il modo più elegante, più raffinato, ma poter scegliere, adeguando le scelte alle situazioni comunicative » (Altieri Biagi 1987 : 770).

La solution finale, alors, prévoyait la substitution du subjonctif avec l'indicatif, notamment « *credo che sto per vomitare* », une solution qui sonnait bizarre, mais qui demeurait alignée avec la situation communicative du contexte. Pourtant, dans une deuxième relecture, je me suis rendue compte que cette formule ne marchait pas. De plus, le risque était celui d'apprendre aux enfants une structure visiblement incorrecte. J'ai donc décidé de remplacer le verbe « *credo* » avec l'expression « *mi sa* », qui s'avère très informelle et orale.

Le discours, cependant, change vis-à-vis la langue défectueuse des petits Jean puisque leurs répliques acquièrent une caractérisation trop nette pour être perdue pendant l'acte de traduction. C'est le cas de la proposition « C'est aussi ma sœur à moi ! » où nous notons la présence de deux déterminants possessifs : un adjectif et un pronom personnel tonique. L'erreur est évidente, mais comment le rendre en italien ? L'escamotage qui m'a convaincu le plus a été la juxtaposition de l'adjectif possessif « *mia* » et de l'article « *la* ». L'effet que cette solution finale évoque paraît différent de celui de la version originale, mais, malgré tout, plutôt satisfaisant.

4.2.6 Gallicismes

Les gallicismes constituent un autre élément d'écart entre les deux langues que nous sommes en train d'analyser, donnant lieu à plusieurs hésitations lors de la traduction. En particulier, notre discours portera sur la traduction du futur proche, présent plusieurs fois dans les deux paragraphes traduits. En particulier, ces hésitations regardaient le temps verbal choisi pour le rendre en italien : présent ou futur ? Bidaud (2015 : 138) met en évidence les fonctions d'emploi de ce temps verbal typiquement français et cela nous est utile pour un décodage correct et cohérent. Selon la spécialiste, la traduction dépendrait du contexte, sous-entendant qu'il n'existe aucune règle universelle à suivre. Pour cette motivation, j'ai divisé en deux catégories les emplois d'*aller + infinitif* dans le texte : le premier groupe représente les actions imminentes ou immédiates (Bidaud, 2019 : 73), les actions qui peuvent être traduites par le syntagme verbal italien « *stare per* » alors que le deuxième exprime des intentions ou des comportements qui auront lieu dans un futur neutre et générique, nécessitant par conséquent l'usage du futur simple en langue cible.

Voici quelques exemples.

« Une équipe de nains acrobates (...) qui vont sauter à travers des cerceaux (...) » et « je vais faire un malheur » sont deux énoncés qui se réfèrent à un avenir indéfini, tandis que « Comment on va l'appeler, alors ? » et « (...) qu'ils vont devoir se serrer un peu plus pour accueillir un nouveau passager » font allusion à un temps concret et pas trop éloigné, en particulier au moment de la naissance du sixième bébé. Les phrases traduites en italien ont été rendues par « *Un gruppo di nani acrobati che (...) salta attraverso cerchi (...)* », « *Faccio una pazzia* », « *Come lo chiameremo, allora ?* » et « *(...) che dovranno stringersi un po' di più per accogliere un nuovo passeggero* ».

4.3.7 Ça et on

« Ça » et « on » constituent le vrai défi au niveau morphosyntaxique, car leur inexistence en italien rend leur traduction complexe. Afin de comprendre comment les transposer correctement, j'ai alors consulté le manuel de grammaire de Bidaud (2015). Quant au pronom on, elle souligne sa double identité : d'un côté, il remplace une forme impersonnelle, ou, pour le dire autrement, il sous-entend une multitude de personnes non identifiée ; de l'autre, il substitue le pronom personnel « nous » à l'oral et dans le registre familier (*ivi* : 88-89). Comme pour les gallicismes, j'ai trouvé opportun de diviser les occurrences en deux groupes, prévoyant une traduction différente pour chacun. En ce qui concerne la première situation, le pronom « on » a été rendu par la particule impersonnelle « *si* » : c'est le cas des phrases « on dirait » et « on fend », traduites par « *si direbbe* » et « *si fende* », car ils renvoient à une vérité générale, compréhensible pour tout le monde. Au contraire, lorsque les références résultaient concrètement adressées aux enfants et aux autres personnages de l'histoire, la traduction a porté inévitablement sur la forme du pronom de première personne pluriel. La proposition « On s'est tourné vers lui » est par conséquent devenue « *Ci siamo girati verso di lui* », avec l'élimination du pronom proprement dit comme d'habitude en italien.

En ce qui concerne ça, la question se complique encore plus en raison de la multitude de fonctions qu'il cumule. En effet, « ça » :

« peut représenter n'importe quel élément non animé (...), peut s'appliquer à une personne et remplacer un pronom personnel sujet (...), permet d'indiquer ce qu'on ne peut pas (ou ne veut pas) nommer (...), est utilisé comme sujet dans certaines constructions

impersonnelles ainsi que dans un bon nombre d'expressions courantes dans la conversation » (*ivi* : 104 - 105).

Il est bien évident alors qu'une traduction univoque ne résulte pas concevable : le critère doit alors être le bon sens et l'emploi des formes italiennes qui sonnent naturelles et qui appartiennent au registre familier. De plus, où possible, j'ai même opté pour l'élimination définitive de « ça » afin de contourner le problème. Je listerai alors quelques solutions utilisées pour montrer comment j'ai géré la traduction.

- « Puisque c'est comme ça (...) » : « *visto che è così (...)* »
- « (...) Il a trouvé ça plus commode » : « (...) *ha trovato più comodo fare così* »
- « (...) C'est ça la grande nouvelle » : « (...) *è questa la grande notizia* »
- « Ça nous a coupé le sifflet (...) » : « *Questo ci ha fatto chiudere il becco (...)* »
- « (...) ça faisait neuf » : « (...) *eravamo in nove* »
- « (...) Ça passe facilement par la fenêtre (...) » : « (...) *si passa facilmente dalla finestra (...)* »
- « Ça s'écrit pas pareil pour les filles, banane » : « *Ma non si scrive uguale per le femmine, salame* »
- « Ça va mieux (...) » : « *Va meglio (...)* »
- « Mieux que ça » : « *Meglio* ».

4.3 Les difficultés culturelles

Enfin de conclure mon analyse sur l'acte de traduction, je ne peux pas franchir la question culturelle, qui, dans ce cas, a constitué le vrai défi du travail, mais en même temps, a engendré un processus de créativité de ma part.

En général, la question culturelle ne pourrait pas être franchie, car elle demeure ancrée dans le système linguistique de chaque pays, « dans le choix des formes verbales, dans les structures syntaxiques privilégiées et dans l'organisation collective du discours » (Guillemin-Flescher, 1994 : 38).

Les traducteurs devront alors gérer l'écart entre les deux cultures en exploitant toutes les connaissances à disposition, afin d'éviter un effet « *disorientamento* » (Viezzi, 2017 : 101). De plus,

« Le traducteur ne doit pas tout simplement faire preuve de bilinguisme, mais également de biculturalisme dans le sens où son objectif est de reconnaître les spécificités culturelles propres au discours de départ (représentations collectives, imaginaires socio-culturels) et de reconstruire ce tissu à la fois discursif et culturel pour qu'il soit accessible pour le lecteur d'arrivée » (Cennamo, 2020 : 259).

4.3.1 Toponymes et noms propres

Les noms propres causent des problèmes majeurs lorsqu'il s'agit de glisser d'une langue à l'autre, qu'ils se réfèrent aux lieux ou aux personnes. Dans mon cas spécifique, les problèmes se doublent, le texte jouant précisément avec eux.

Quant aux toponymes, parmi les nombreuses définitions, je peux prendre en considération celle formulée par Grass, qui les indique comme des noms de lieux qui « entretiennent des relations contenants-contenu » (2006 : 661), des noms de lieux qui laissent peu d'espace à l'interprétation (Podeur, 2002 : 157). Effectivement, cette hypothèse me paraît parfaite parce que, dans cette façon, le nom d'un lieu acquiert une fonction extrêmement évocatrice. De plus, la particularité de cette typologie de substantifs se cache derrière la possibilité d'une mutation dans le temps (Viezzi, 2017 : 101), rendant leur traduction encore plus hardue. Cette prémisse résulte alors nécessaire si je pense à mon roman, ayant un cadre qui a un cadre exotique pour nous et notre public, du point de vue spatial et temporel.

Quant au niveau pratique, la recherche traductologique n'offre pas de solutions univoques, mais, au contraire, une série de stratégies différentes pour leur décodage. Pour résumer, le traducteur possède de nombreux escamotages : il peut les adapter ou les traduire, utilisant un calque, un emprunt ou une translittération ; ou, plus simplement, il peut les transcrire (Grass, 2006 : 661). C'est justement cette dernière approche que j'ai choisie pour mon travail et les motivations sont doubles. De cette manière, j'avais d'un côté l'occasion d'ancrer l'œuvre dans le contexte où elle a été engendrée, c'est-à-dire, la France des années 60. De l'autre, je ne pouvais pas oublier l'aspect éducatif : un enfant lisant l'histoire voyage dans l'espace et apprend. Cependant, ce choix si conservateur s'est révélé assez rare à l'intérieur du panorama de traduction pour l'enfance, un panorama qui a la tendance à adapter (Podeur, 2002 : 157), aboutissant à une version proche et semblable aux us et coutumes de la culture cible (Lemaire, 2019 : 23). La démonstration m'est fournie à travers la traduction italienne de l'œuvre *Vacances du Petit Nicolas* de Sempé et Goscinny (1994 : 9-14), où le spécialiste décide délibérément de transposer les références spatiales : « Bretagne » et « Océan Atlantique » deviennent « Veneto » et « Mare Adriatico ». Toutefois, les enjeux

éducatifs et allusifs me paraissaient trop stimulants pour être simplement franchis, aussi parce que « *children can handle a bit of strangeness and that encountering the foreign is an enrichment* » (Van Coillie, 2006 : 145). De plus, Parkinson (2013 : 156) souligne que les traducteurs devraient opter pour maintenir la spécificité locale lorsqu'il s'agit de noms, afin de révoquer aux enfants l'origine de l'œuvre qu'ils manient. Les hauteurs du Mont-d'Or, de Grande Auiguille Rousse, du Petit Bernard et les petits villages de Cherbourg et de Cenis, près de la Suisse, ont été transcrits. Le seul risque était la perte de la connotation que ces toponymes revêtent (Podeur, 2002 : 109), mais la description des lieux transmise par l'auteur ne laisse pas de place à des mauvaises interprétations.

Deuxièmement, l'aspect qui a causé le plus de problèmes a été celui des prénoms, car le comportement de cette typologie de termes diffère des autres (Klassen, 2021 : 150). Le discours à propos des noms propres et leur traduction engendrerait un approfondissement que nous ne pouvons pas aborder. Toutefois, il est nécessaire d'ouvrir une petite parenthèse pour mieux comprendre les raisonnements qui ont accompagné mon processus de décodage.

Les positions à l'égard de cet argument sont multiples et opposées. Lecuit, Maurel et Vitas (2011 : 201) demeurent convaincus qu'il est impossible de rendre un nom propre dans une langue différente par rapport à celle d'origine, car cette déformation donnerait lieu à un nom différent (Kleiber, 1981).

En raison de leur nature, les noms propres n'offrent pas de description ou d'informations de la personne qu'ils désignent, sauf pour certaines coordonnées géographiques, par exemple (Nord, 2003 : 183). Pour cette motivation, ils peuvent se définir mono-référentiels, c'est-à-dire assimilables à un seul référent (*ibid.*). La situation, cependant, change lorsqu'il s'agit de traiter l'œuvre littéraire, où les noms ne sont pas choisis au hasard, mais, au contraire, conservent un signifiant bien précis

(Allerton, 1987 : 71) aussi bien qu'une connotation fonctionnelle à l'histoire (Van Langendock, 2007 : 86). Il est tout à fait évident, alors que cette connotation ne peut pas être perdue dans le processus de traduction, mais rendue dans la langue cible (Van Coillie, Verschueren, 2006 : 127). La question se pose spontanément : comment ?

Nord indique que « *Wherever the function of the proper name is limited to identifying an individual referent, the main criterion for translation will be to make this identifying function work for the target audience* » (2003 : 184), tandis que Sekiguchi suggère que toute traduction assujettit au lien entre nom, histoire et culture (2003 : 96), offrant la possibilité de les laisser inchangés enfin d'être lus avec « l'étrangeté de leur sonorité » (*ivi* : 98).

La vérité est qu'il n'est pas possible de distinguer à priori des règles valables pour tous les romans étrangers (Tuna, 2017 : 581) et cette thèse peut être corroborée grâce au genre textuel sous analyse. En particulier, les noms à l'intérieur d'un roman pour l'enfance résultent tellement évocateurs et pittoresques que les spécialistes devraient toujours évaluer leur pertinence (Čičelytė, Jaleniauskienė, 2009 : 31). Pour cette raison, les solutions de traduction proposées dans ce travail résultent discordantes.

Dans le texte source, l'auteur cite la stratégie du père pour se souvenir facilement de tous ses enfants : prendre le nom de papy Jean et y ajouter une lettre de l'alphabet. Les surnoms que les autres membres de la famille attribuent à chaque enfant reflètent leur personnalité ou leur physionomie et l'effet comique est rendu grâce à la liaison entre le son « Jean » et le mot qui suit, qui commence par la lettre de l'alphabet correspondant à chaque garçon.

Je me suis donc demandé s'il était possible de reproduire le même effet en italien. J'ai cherché des noms italiens qui pouvaient donner lieu à des jeux de mots, mais je n'ai pas réussi à en trouver un. J'ai donc envisagé de traduire « Jean » par un calque,

par « Gianni ». Cependant, le problème se cachait ailleurs, notamment dans la deuxième partie du nom : comment rendre l'effet en italien ?

D'abord, j'ai pensé laisser intactes les expressions françaises et de les expliciter à l'intérieur d'une parenthèse : ce faisant, le lecteur italien aurait eu la possibilité de comprendre l'ironie sonore de la construction en langue source et de connaître sa traduction littérale. J'étais consciente que cette stratégie d'expansion aurait impliqué une intervention remarquable dans le texte et, en même temps, je n'étais pas sûre de l'effet produit chez le petit lecteur cible. Quant à l'ajout des notes, il a été naturellement écarté, car, en général, il s'agit d'une stratégie que les traducteurs évitent (Poddeur, 2008 : 113), surtout si à l'intérieur d'un roman pour l'enfance (Lathey, 2016 : 44), résultant « *alienating and likely to be ignored* » (*ivi* : 23). J'ai donc commencé à penser à les adapter, mais, considérant que généralement les traducteurs préfèrent ne pas traduire les noms propres (Lathey, 2015), j'ai enfin maintenu le nom « Jean », dans la mesure où il s'agit d'une histoire très ancrée dans le contexte où elle a été écrite – c'est-à-dire la France des années 60 – et j'ai cherché à trouver des expressions italiennes qui pouvaient substituer celles de la langue source. De plus, cette méthode répond à la technique de la préservation, ou « *when a translator transerfs the term directly into the TT with no further explanation* » (Čičelytė, Jaleniauskienė, 2009 : 32).

Le plus facile a été « Jean-Dégâts », car la traduction de « dégâts » est « *disastri* » ou « *danni* » ; en tout cas un nom qui commence par la lettre D. J'ai opté pour traduire littéralement « Jean-Epienodipannolini » pour Jean-E. ; tandis que pour Jean-C. il y avait deux solutions possibles : « Jean-Cheneso » ou « Jean-Ciseiocifai ». À la fin, j'ai choisi la deuxième proposition, car la lettre « C » en italien est prononcée /tʃi/ et pas /ki/ : le deuxième surnom gardait ce son. En ce qui concerne Jean-A., j'ai préféré l'adapter et le réduire par un simple « antipatia », un nom qui, en tout cas, pouvait rendre l'idée d'un « fichu caractère », tandis que pour Jean-B. je me suis rappelée

l'expression « *Buona forchetta* », qui renvoie à d'une personne qui aime manger, exactement comme le personnage en question. J'ai pourtant décidé de laisser ces expressions toutes attachées pour rendre davantage l'effet d'un surnom. Ce choix d'adaptation me convainquait beaucoup parce que j'avais réussi à juxtaposer les noms originaux à des surnoms connotés et compréhensibles aux récepteurs, même si l'effet final n'était pas exactement égal. De plus, j'avais épousé la théorie de Podeur :

« Vi sono però dei casi in cui l'adattamento si rivela necessario. Capita che un nome abbia un significato preciso che deve rimanere anche nel testo di arrivo. Il più delle volte non si può semplicemente tradurre perchè tale operazione comporterebbe una mutazione della nazionalità. Un metodo possibile e spesso usato dai traduttori è la traduzione della parola contenuta nel nome proprio accompagnata da una "rinaturalizzazione", se così si può dire, che restituisca la nazionalità al personaggio » (2002 : 133).

Toujours en ce qui concerne les noms, l'auteur nomme également « Jean-Walter », « Jean-Zothime » et « Jean-Xénophon ». Par cohérence, j'ai décidé de garder la première partie, c'est-à-dire le prénom « Jean », et de modifier la deuxième. Dans le premier cas, j'ai préservé « Walter », s'agissant d'un prénom d'usage courant en italien ; ce raisonnement ne marchait toutefois pas avec les deux autres cas. « Zothime » est un prénom qui n'existe pas en français et qui a été inventé par l'auteur : le calque « Zotimo » pouvait donc marcher. En ce qui concerne le dernier, c'est-à-dire « Xénophone », il s'agit d'un nom propre qui a une correspondance en italien – « Senofone » -, mais qui ne fonctionne pas dans ce contexte, commençant par la lettre « S ». J'ai alors essayé de trouver un nom italien en X qui appartenait au même

domaine, en d'autres termes à la culture classique. Je suis tombée sur « Xanto » : chevaux d'Achille et de Diomède.

Cependant, relativement aux noms des autres personnages, l'analyse conduite m'a amené à la conclusion qu'ils ne demeuraient pas porteurs d'un signifié qui était nécessaire de traduire. Au contraire, leur transcription comporterait une précieuse tournure française, d'autant plus que le prénom Jean avait été maintenu. Également, il s'agit d'anthroponymes compréhensibles à un petit lecteur italien, car, selon Penteliuc-cotoşman « un nom imprononçable repousse le lecteur, tandis qu'un nom à des aspérités bizarres et étranges peut réveiller l'intérêt et la curiosité » (2001 : 166).

Ainsi, tante Lucie, les cousins Fougasse, monsieur et madame Vuillermoz ont été rendus par *zia* Lucie, *i cugini* Fougasse, *il signore* et *la signora* Vuillermoz. Même processus pour les noms papables du sixième bébé et pour François Archampaut.

Le passage présente un autre nom, notamment celui du héros Joe Dalton, qui soulève une autre typologie de problème : l'intertextualité, ou « l'ensemble des rapports qu'un discours, auteur, destinataire établit avec un ou plusieurs textes qui l'ont précédé dans une situation donnée » (Podeur, 2008 : 80). Selon les mots de la spécialiste, il faut estimer « le degré de transférabilité » pour résoudre ce problème. Du point de vue culturel, Joe Dalton est un personnage connu en France : c'est l'un des frères dessinés par Morris et Goscinny et faisant partie du bagage culturel des Français. Toutefois, la série des *Frères Dalton* (1954) est également, et heureusement, apparue en Italie en 1973 et, à nos jours, il y a beaucoup de chaînes télévisées transmettant la relative bande dessinée. Joe Dalton résulte donc reconnaissable au lecteur cible ; par conséquent, j'ai opté pour le transcrire simplement, comme le suggère Podeur (2008 : 98).

Le même raisonnement a été conduit à propos du livre que le petit héros amène avec soi : *Le Club des Cinq* (1955-1967). Pourtant, cette fois j'ai opté tout de suite pour l'adaptation, s'agissant d'une œuvre anglaise. J'ai conduit une petite recherche et j'ai

découvert que *Mondadori* a publié la série des romans d'Enid Blyton sous le nom *La Banda dei Cinque* (2017-2021), un nom que j'ai donc gardé dans ma traduction.

4.3.2 Marques et realia

La stratégie de transcription a été exploitée également pour le décodage de « Clairefontaine », le spécialiste français de fourniture scolaire. Ce choix est pourtant le fruit d'une réflexion approfondie. Tout d'abord, il faut dire que les marques n'indiquent pas un produit, mais souvent, elles détiennent une charge allusionnelle qu'il faut tenir en considération (Durieux, 2010 : 28). Pour cette motivation, j'ai recherché le terme dans le dictionnaire, puis sur la toile, et je me suis demandé s'il fallait adapter cette marque en trouvant un équivalent italien, comme « *Pigna* » par exemple. Mais, dans une deuxième recherche plus soignée, j'ai remarqué que les cahiers Clairefontaine sont aussi connus en Italie. Pareillement, selon Pondeur « *nell'ambito delle marche in commercio (...) la trascrizione è obbligatoria* » (2002 : 179). Avec une position plus nuancée, Durieux indique toutefois que le processus d'adaptation ou de négociation demeure nécessaire seulement si la marque résulte « opaque » (*ivi* : 29). Cependant, un autre souci se posait : toujours dans la même recherche, j'ai constaté que la compagnie Clairefontaine a été fondée en 1983, postérieurement au déroulement de l'histoire. L'erreur s'explique par le fait que le roman a été écrit en 1999. Que faire donc : corriger ou ne pas corriger ? Appuyant la thèse d'intervenir le moins possible dans une traduction dans le but de maintenir le même effet chez le lecteur cible, j'ai finalement choisi d'emprunter le mot « Clairefontaine ».

Toujours à l'égard de la traduction des realia, le terme « renseignements » m'a fait hésiter. Les renseignements sont un service français qui permet de remonter à des numéros de téléphone avec l'aide du nom ou de l'adresse du propriétaire. Il existe d'autres services semblables dans d'autres pays du monde, comme, par exemple, aux

États-Unis, en Suisse ou au Royaume Unis, mais pas en Italie. La seule solution était en conséquence l'adaptation. Les possibles traductions étaient « *Pagine Bianche* », le registre papier contenant le numéro de téléphone et l'adresse de chaque citoyen ou « *ufficio informazioni* », plus générique. J'ai adopté la deuxième solution pour deux raisons ; la première est que les Pages Blanches existent en France aussi, par conséquent, l'auteur pourrait tranquillement les citer au lieu d'utiliser le terme « les renseignements ». Deuxièmement, l'utilisation de « *Pagine Bianche* » comportait une adaptation du verbe de la phrase, car « on *consulte* les Pages Blanches », mais on ne les « *appelle* » pas. Afin d'être cohérente avec mon approche à la traduction, j'ai choisi la modulation « *ufficio informazioni* ».

4.3.3 Nourriture et traditions

Le thème de la cuisine est particulièrement courant dans les romans pour l'enfance. Les raisons sont multiples : d'un côté, sa fonction extrêmement évocatrice, de l'autre les renvois à des traditions et des moments d'agrégations nécessaires à la sphère éducative et personnelle des petits (Coussy, 2019 : 111). Sa présence pourrait également se justifier par le plaisir associé à la nourriture, définie comme « *an object of desire (...)* [*with*] *sexual and magical qualities* » (Katz, 1980 : 192).

Encore une fois, la spécificité locale accompagne les problèmes de traduction. En ce qui concerne ce domaine, Johansen (2016 : 66) me propose trois solutions, notamment la transcription du terme juxtaposée à son explication⁹, son décodage à travers une périphrase éclairante qui « *spiega al lettore le caratteristiche del cibo o della bevanda* » (*ibid.*) ou, dernièrement, le changement du même terme.

Dans notre texte, ce problème se soulève lorsqu'il s'agit de rendre les plats typiques hexagonaux que la famille goûte pendant le Réveillon de Noël : la dinde aux marrons et la bûche glacée. Au premier regard, j'ai pensé les adapter, car ils pourraient résulter étrangers pour un public italien. Mais la substitution causerait une perte de la spécificité locale qui caractérise le roman entier et ma traduction. Podeur (2008 : 55) met en évidence que le traducteur peut éviter l'adaptation si la situation littéraire demeure déchiffrable aux lecteurs. Dans ce cas, la formule « *tacchino con le castagne* » résulte plutôt claire. De plus, la bûche glacée, traduite par « *tronchetto di Natale* » est présente sur les tables des Italiens aussi, me convainquant que cette stratégie marchait : elle maintenait la caractérisation française et rapprochait le lecteur cible de la culture hexagonale, lui donnant l'occasion d'apprendre.

⁹ Cette stratégie nous est suggérée par Lathey aussi (2016). Il avance la possibilité pour les spécialistes de traduction de laisser les marques culturelles inchangées

L'aspect concernant la nourriture se lie avec les traditions et la vie sociale. Toujours dans le domaine des fêtes de Noël, j'apprends que les petits Français reçoivent leurs cadeaux à l'intérieur des chaussures qui sont placées près de la fenêtre ou de la cheminée. Cette tradition ne connaît pas de succès en Italie, où, normalement, les cadeaux sont laissés sous le sapin. Comment gérer l'écart ? Podeur (*ivi* : 63) me propose la simple transcription avec la possibilité d'ajouter des notes au fond de la page. J'ai discuté précédemment à propos de l'utilisation de ces dernières et j'ai conclu qu'il faudrait les éviter. Toutefois, cette coutume pourrait être facilement acceptée par un public italien : le fait de placer les cadeaux dans des chaussures ne constitue pas une tradition typiquement française, mais, au contraire, elle renvoie à d'autres pratiques, comme celle de placer les présents dans les chaussettes dans les pays anglophones. Grâce à la globalisation, mais surtout grâce à l'industrie cinématographique, cette tradition a été exportée et rendue moins bizarre. En tout état de cause, l'écart engendrerait un nouveau moment éducatif.

La dernière considération de ce petit paragraphe sera dédiée à la traduction des culturèmes (Lungu Badea, 2009) ou des « *cultural specific items* » (Johansen, 2016 : 72). Notamment, je fais référence à la pince au sucre que Jean-A. utilise comme moignon. Cet objet n'existe pas dans la culture italienne, car les citoyens ont l'habitude d'utiliser le sucre en vrac plutôt qu'en morceaux. J'ai essayé de penser à trouver un correspondant italien : je pouvais utiliser le mot « *cucchiaio* », ayant la même fonction. Pourtant, cette solution ne me satisfait pas. À la fin, j'ai opté pour l'emploi d'une synecdoque généralisante qui « reste régulièrement utilisée si le traducteur opte pour la suppression du terme spécifique » (Podeur, 2008 : 59), c'est-à-dire du mot « *pinzetta* », avec l'élimination d'une partie du culturème. Le niveau d'entropie

demeure considérable, mais cela résultait la seule solution pour éviter la domestication du texte (Venuti, 1995).

4.3.4 Onomatopées et sons phonétiques

Les onomatopées et les sons phonétiques entrent dans la catégorie des éléments qui constituent un obstacle dans le processus de traduction, car ils ne sont pas universels, mais fortement ancrés dans la langue qui les produit.

Comme pour la nourriture, ils demeurent extrêmement suggestifs (Azari, Sharififar, 2017 : 72) et cette caractéristique leur est propre (Sugahara, 2010 : 1). Mais les avantages de la présence des sons à l'intérieur d'un roman pour l'enfance ne se limite qu'à cela, résultant un instrument assez pédagogique, comme l'explique Kantartis (2008 : 576) : « (...) *sound symbolism can facilitate word learning regardless of the language the children are learning* ».

Compte tenu de l'importance de l'effet musical du texte, il faut alors comprendre comment le rendre dans la langue cible. Lathey (2015) souligne que les traducteurs devraient considérer l'hypothèse de commuter le système phonologique de la langue de départ dans la langue d'arrivée, avançant l'idée d'adapter tous les sons. En ce qui concerne notre travail, la sonorité concerne deux domaines, notamment les onomatopées et les phonèmes français déformés par le petit de la famille, Jean-E., un enfant qui a deux ans et qui a des difficultés de prononciation.

Quant au premier problème, la littérature scientifique concorde sur le fait que la traduction des onomatopées demeure un souci, car il y a « *no specific sources on onomatopeia* » (Zolfagharian, Ameri, 2015 : 122). Conséquemment, le décodage de « tom-tom togodom », de l'expression de merveille « ouah » et des exclamations « ah » et « Aïe ! » m'ont fait hésiter, mais seulement au premier abord. Effectivement, dans ce contexte, il me semblait inutile de maintenir le son originel français, car il résulterait peu compréhensible à toute typologie de public, spécialement aux enfants. J'ai alors opté pour l'adaptation, relativement en « *ta-tan ta-tan* », un son qui, en italien,

ressemble à la rumeur du train ; en « *wow* », « *oh* » et « *aia!* », des expressions qui demeurent utilisées dans les bandes dessinées aussi.

Le deuxième obstacle s'est révélé plus sérieux, étant lié aux mots « *chûre* », « *écrazer* » et au pronom personnel à la première personne « *ze* ». Il fallait choisir un son, ou éventuellement des sons, capables de montrer cette difficulté, en l'adaptant au système phonétique de la langue cible. Il semble évident que la difficulté articulatoire réside dans la prononciation du phonème /s/, mais à ma connaissance, la prononciation du /s/ ne demeure pas problématique chez les petits enfants italiens. J'ai donc pensé à d'autres complexités articulatoires et je me suis souvenue de l'élision du son /r/, typique chez les enfants. Heureusement les termes « *sicura* » et « *schiantare* » contiennent le son /r/ ; j'ai alors compensé en modulant l'expression de départ en « *sicua* » et « *schiantae* ». Quant au pronom personnel, j'ai eu des hésitations, car la traduction littérale ne comprend que des voyelles, c'est-à-dire, les premiers sons que les enfants apprennent. Il ne pouvait pas, de ce fait, être modifié. La phrase française qui le contient englobe pourtant deux autres termes avec le son /r/, me donnant la possibilité de compenser. La version définitive « *E io, ho il diitto di toccaii ?* » me convainquait beaucoup.

4.3.5 Références historiques

Quant aux difficultés culturelles, le dernier problème se cache derrière une phrase apparemment innocente et insoupçonnable prononcée par Jean-A. pour exprimer son fort désir de recevoir une télé pour Noël : « la télé ou la mort ».

La majorité des Français comprend non seulement son sens primaire, mais aussi sa charge culturelle partagée (Galisson : 1988 : 237). En effet, le renvoi à la devise Révolutionnaire, utilisée premièrement par les colons américains (Biard, 2015 : 9) résulte clair. Mais, l'effet suscité chez le lecteur source, demeure-t-il intact chez un nouveau public ?

La réponse ne peut pas être univoque, comme c'est le cas pour d'autres romans, prenons par exemple la traduction en langue roumaine du *Colonel Chabert* de Balzac réalisée par Petru Dumitriu (1956), le traducteur pourrait décider de construire un lien entre les deux pays et ses histoires (Tauru, 2010 : 160). Dans le cas précédemment cité, le spécialiste n'a adopté que de rares modifications, gardant le contexte culturel et historique proche de l'original et produisant l'effet de curiosité chez les Roumains (*ivi* : 162). J'ai alors pensé d'adopter la même stratégie, c'est-à-dire de traduire littéralement l'expression en question par « *la tele o la morte* ». Dans une deuxième relecture, pourtant, je me suis interrogé encore une fois à propos de sa compréhension : la formule pourrait résulter intelligible seulement à une partie des destinataires, mais pas aux enfants, ayant une connaissance historique encore trop lacuneuse. L'effet rendu par l'utilisation de ces mots changerait complètement, m'obligeant à me replier sur une autre solution à une condition : le rappel historique devait être maintenu. J'ai alors pensé à d'autres formules faisant référence à l'histoire italienne. J'ai choisi la phrase prononcée par Garibaldi « *Qui si fa l'Italia o si muore* » pendant les guerres d'indépendance, une phrase parfaite parce qu'elle renvoie à un moment extrêmement

important de l'histoire du pays cible et elle maintient l'idée de *mort*. Enfin d'obtenir un énoncé proche, j'ai pourtant été obligée à en modifier la première partie, ajoutant le verbe « *prendere* » obtenant « *qui o si prende la tele o si muore* ». Sans aucun doute, l'effet final pour l'allocataire demeurait inchangé.

6. Conclusions

Pour conclure, nous avons compris que la traductologie est une affaire extrêmement délicate, car les facteurs en jeu demeurent liés à de différents domaines : avant tout, la question linguistique pure, mais aussi la composante pédagogique et cognitive, la revendication étique, les buts politiques et les intérêts économiques.

Le travail du traducteur semble aller au-delà de la simple restitution d'un passage d'une langue à l'autre. Au contraire, il repose sur de nombreux choix, faites continuellement. Et encore, il consiste à essayer de débrouiller plusieurs matières complexes, le langage et la culture par exemple ; à emprunter la verve créative des autres et la reproposer sous autre forme, le plus exactement possible ; à exploiter la créativité et, en même temps, à renoncer au succès pour se cacher derrière une invisibilité qui, selon certains, s'avère nécessaire.

Le travail du traducteur semble aller au-delà de la simple reproduction d'un concept dans une autre langue, de la triviale expression de la « même chose », aussi parce que « *noi abbiamo molti problemi a stabilire che cosa significhi "dire la stessa cosa"* » (Eco, 2010 : 9-10). En effet, le résultat de mon travail de traduction montre alors qu'exprimer la même chose semble donc impossible, mais la compréhension et la pénétration d'un texte, d'une idée, au contraire, demeurent inexplicablement accessibles.

« Who can say if the thoughts you have in your mind as you read these words are the same thoughts I had in my mind as I typed them ? We are different, you and I, and the qualia of our consciousnesses are as divergent as two stars at the ends of the universe.

And yet, whatever has been lost in translation in the long journey of my thoughts through the maze of civilization to your mind, I think you

do understand me, and you think you do understand me. Our minds managed to touch, if but briefly and imperfectly.

Does that thought not make the universe seem just a bit kinder, a bit brighter, a bit warmer and more human ?

We live for such miracles » (Liu, 2016 : 2).

Et si ce miracle se juxtapose avec le caractère extraordinaire de la littérature pour l'enfance, sur le charme qu'elle exerce à l'égard d'un public candide, sincère, pure, nous effleurons alors la merveille.

Voilà alors l'importance de la littérature pour les enfants et de sa traduction : pas seulement la possibilité d'être des bons éducateurs ou de leur donner un espace pour grandir, mais aussi la possibilité de voyager et de nous ramener aux enfants que nous étions.

5. Instruments utilisés

- Dizionari Garzanti, *Sinonimi e Contrari*, 2008, Garzanti Editore, Milano
- Le Robert, *Le Petit Robert de la Langue Française*, 2018, Paris
- Zanichelli, *Lo Zingarelli, Vocabolario della Lingua Italiana*, 2007, Zanichelli Editore, Bologna
- Académie de la langue italienne en ligne Accademia della Crusca : <https://accademiadellacrusca.it>
- Dictionnaire bilingue des langues italienne et française en ligne Context Reverso : <https://context.reverso.net/traduzione/>
- Dictionnaire de cooccurrences en ligne Termium Plus : <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/cooc/index-fra.html?lang=fra>
- Dictionnaire d'expressions idiomatiques en ligne *Corriere della sera* : <https://dizionari.corriere.it/dizionario-modi-di-dire/>

- Dictionnaire bilingue des langues italienne et française en ligne Larousse : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/bilingues>
- Dictionnaire d'expressions idiomatiques en ligne CNRTL : https://www.cnrtl.fr/dictionnaires/expressions_idiomatiques/recherche.php
- Dictionnaire d'expressions idiomatiques en ligne *Expressio* : <https://www.expressio.fr/toutes-les-expressions>
- Dictionnaire de langue française en ligne *LaRousse* : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>
- Dictionnaire de la langue française en ligne L'Internaute : <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/>
- Dictionnaire de langue française en ligne Le Trésor de la Langue Française : <http://atilf.atilf.fr>
- Dictionnaire de synonymes et contraires en ligne Virgilio : <https://sapere.virgilio.it/parole/sinonimi-e-contrari/>

- Dictionnaire de synonymes et contraires en ligne *Synonymo.fr* : <http://www.synonymo.fr>
- Encyclopédie des expressions françaises en ligne *L'Internaute* : <https://www.linternaute.fr/expression/>
- Encyclopédie de langue italienne en ligne *Treccani* : <https://www.treccani.it/>
- Liste d'expressions francophones en ligne *La langue française* : <https://www.lalanguefrancaise.com/expressions>

6. Bibliographie

- Aguilar Domingo, M. S. (2011b). *La figura de la mujer en la literatura infantil y juvenil española desde finales del siglo XIX hasta nuestros días*, in *Identità e genere in ambito ispanico*. F. Angeli.
- Ali, M. S. (2016). *La traduction des expressions figées : langue et culture*, in *Traduire*, 235, 103-123.
- Alla, A. (2015). *Challenges in Children's Literature Translation: a Theoretical Overview*, in *European Journal of Language and Literature Studies*, 1, 15-18.
- Alteri Biagio, M. L. (1987). *La grammatica del testo*. Mursia.
- Amaechi Ferdinand, U., & Obieze, J. N. (s. d.). *La modulation dans la traduction du roman Animal Farm de George Orwell en Français*, in *Triplel*, 48-56.
- Amir Shojaei. (2012). *Translation of Idioms and Fixed Expressions: Strategies and Difficulties*, in *Theory and Practice in Language Studies*, 2, 1220-1229.
- Arrou-Vignau, J.-P. (2017). *Vous écrivez ? Le roman de l'écriture* (éditions Gallimard). Gallimard.
- Arrou-Vignod, J.-P. (2008). *L'omelette au sucre, Histoires des Jean-Quelque-Chose*. Editions Gallimard Jeunesse.

- Azari, R., & Sharififar, M. (2017). *Translating Onomatopoeia: An Attempt toward Translation Strategies*, in *Review of Applied Linguistics Research*, 72-92.
- Baker, M. (1992). *In other words: a course book on translation*. Routledge.
- Bazzocchi, G., & Tonin, R. (2015). *Mi traduci una storia? Riflessione sulla traduzione per l'infanzia e per ragazzi*. Bonomia University Press.
- Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Seuil.
- Biard, M. (2015). *Introduction*, in *La liberté ou la mort*, 9-22.
- Bidaud, F. (2015). *Grammaire du français pour italophones* (3^e éd.). UTET università.
- Bidaud, F. (2019). *Traduire le français d'aujourd'hui, Consolider ses connaissances en grammaire en traduisant*. UTET università.
- Borrow, G. (1851). *Lavengro*, Harper and Brothers, Éd.; first American.
- Bufalino, G. (2019). *Il Malpensante*. Bompiani.
- Cennamo, I. (2020). *Références et allusions culturelles Quelles stratégies de traduction ?*
https://air.unimi.it/bitstream/2434/722530/2/Art_ArchivesContemporaines_2020.pdf

- Coillie, J. van., & Verschueren, Walter. (2006). *Children's literature in translation: challenges and strategies*. St. Jerome Pub.
- Coussy, A. (2019). *Traduire la nourriture en littérature d'enfance et de jeunesse : plaisirs et dangers, individu et société*, in *Palimpsestes*, 32, 111-125.
- Cuciuc, N. (2011). *Traduction culturelle : transfert de culturèmes*, in *La Linguistique*, 47, 137-150.
- Desmidt, I. (2006). *A Prototypical Approach within Descriptive Translation Studies? Colliding Norms in Translated Children's Literature*, in *Children's Literature in Translation: Challenges and Strategies*, St. Jerome, 79-96.
- Di Giovanni, E., Elefante, C., & Pederzoli, R. (2010). *Ecrire Et Traduire Pour Les Enfants*. Peter Lang Pub.
- Eco, U. (2010). *Dire quasi la stessa cosa: esperienze di traduzione*. Bompiani.
- Elefante, C., & Pederzoli, R. (2015). *'Le parole per dirlo': il tema della morte nel peritesto della letteratura giovanile tradotta*, In *Mi traduci una storia? Riflessioni sulla traduzione per l'infanzia e per ragazzi*, Bonomia University Press, 57-101.
- Epstein, B. J. (2017a). *Eradicalisation : Eradicating the Queer in Children's Literature*, in *Queer in Translation*, Routledge, 118-128.

- Even-Zohar, I. (1990). *Itamar Even-Zohar: Polysystem Studies 1990*.
- Cori, E., Licheri, B. (2013). *Exploring human science. A glance at social studies*. Zanichelli, Bologna.
- Fillmore, C. J. (1977). *Scenes-and-frames-semantics*, In *Linguistic Structures Processing*, New Holland, 55-81.
- Fish, S. (1980). *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*. Harvard University Press.
- Friot, B. (2003). *Traduire la littérature pour la jeunesse*, in *Le Français Aujourd'hui*, 142(3), 47.
- Galisson, R. (1988). *Cultures et lexicultures. Pour une approche dictionnaire de la culture partagée*, in *Annexes Des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 7, 325-341.
- Gheno, V. (2016). *Tradurre testi per l'infanzia*, in *Editoria e Traduzione, Focus Sulle Lingue Di Minore Diffusione*, 105-115.
- Grass, T. (2006). *Translation as appropriation: The case of foreign toponyms*, in *Meta*, 51(4).
- Guillemin-Flescher, J. (1994). *Langage, culture et traduction*. 37-54.

- Gulay, G. (2018). *The importance and difficulties of idioms and fixed expressions in the translation process*, in *World Science* 33.
- Hermans, T. (1985). *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*. St. Martin's Press.
- Honoré de Balzac. (1956). *Colonelul Chabert*, Editura de Stat Pentru Literatură și Artă.
- House, J. (2006). *Text and Context in Translating*, in *Journal of Pragmatics*, 38, 338-358.
- Jaleniauskiene, E., Čičelytė, V. (2009). *The Strategies for Translating Proper Names in Children's Literature*, in *Kalbu studijos*, 15, 31-42.
- Johansen, H. (2016). *La traduzione degli elementi culturali nella letteratura per bambini, Da Knert-Mathilde a Martinfranta*. Universitetet i oslo.
- Kantartzis, K., Kita, S., & Imai, M. (2011). *Japanese Sound-Symbolism Facilitates Word Learning in English-Speaking Children*, in *Cognitive Science*, 35, 575-586.
- Katz, W. (1980). *Some Uses of Food in Children's Literature*, in *Children's Literature in Education*, 11, 192-199.
- Kipp, K., & Shaffer D. (2020). *Developmental psychology, Childhood and Adolescence*. Cengage Learning.

- Klassen, K. (2022). *Proper name theory and implications for second language reading*, in *Language Teaching*, 55, 149-155.
- Klingberg, G. (1985). *Les différents aspects de la recherche sur la traduction des livres de jeunesse*, in *Cahiers Du Cerulej*, 1, 11.
- Klingberg, G. (1986). *Children's Fiction in the Hands of the Translators*. CWK Gleerup.
- Lafevere, A. (1982). *Mother's courage Cucumbers: Text, System and Refraction in a Theory of Literature*, in *Modern Language Studies*, 12, 3-20.
- Lafevere, A. (1992). *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*. Routledge.
- Lamaire, N. (2019). *La révision à l'épreuve de l'erreur culturel*. In T.-G. C.-S. S. Barège (Éd.), *L'erreur culturelle en traduction : Lectures littéraires* (1^{re} éd.), Septentrion Presses Universitaires, 19-34.
- Lathey, G. (2010). *The Role of Translators in Children's Literature: Invisible Storytellers*. Routledge.
- Lathey, G. (2016). *Translating Children's Literature*. Routledge.

- Lecuit, E., Maurel, D., & Vitas, D. (2011). *La traduction des noms propres : une étude en corpus*, in *Varia*, 10, 201-218.
- Lefevere, A. (1981). *Translated Literature: Towards an Integrated Theory*.
- Liu, K. (2016). *The Paper Menagerie and Other Stories*. Saga Press.
- Lombez, C. (2003). *Onomatopées et traduction poétique : les onomatopées allemandes dans les premières versions françaises de la Lénore de Bürger*, in *Traduction et (Im)Migration*, 16, 223-243.
- Lundin, A. (2004). *Constructing the Canon of Children's Literature. Beyond Library Walls and Ivory Towers*. Routledge.
- Lungu Badea, G. (2009). *Remarques sur le concept de culturème*, in *Translationes*, 1, 15-77.
- Mariotti, F. (2013). *Traduire le vers classique*, in *Revue Italienne d'études Françaises*, 3.
- Mirra, P. (2016). *Tradurre la punteggiatura*, in *Dritte Linguistiche, Traduzione e Interpretariato*.

- Motallebzadeh, K., & Tousi, S. (2011). *Employing Compensation Strategy in Translation of Idioms: A Case Study of the Translation of Mark Twain's Adventures of Huckleberry Finn in Persian*, in *International Journal of Linguistics*, 3, 1-9.
- Nida, E. A. (1964). *Toward the Science of Translating*. E. J. Brill.
- Nida, E. A., & Taber, C. (1969). *The Theory and Practise of Translation*. E. J. Brill.
- Nord, C. (2003). *Proper Names in Translations for Children: Alice in Wonderland as a Case in Point*, in *182 Meta*, XLVIII.
- Oittinen, R. (1993). *I Am Me—I Am Other: On the Dialogics of Translating for Children*. University of Tampere.
- Oittinen, R. (2000). *Translating for children*. *Children's Literature and Culture Volume 11*, 3-12.
- Paoli, M. (2012). *Per la storia del detto le gambe fanno giacomo giacomo*. Accademia della Crusca.
- Pederzoli, R. (2020). *Traduzione, infanzia e genere*. <http://www.mediazioni.sitlec.unibo.it>
- Pederzoli, R., Cordus, I., & Constantinescu, M. (s. d.). *La traduction de la littérature d'enfance et de jeunesse et le dilemme du destinataire*.

- Penteliuc-Cotoșman, L. (2001). *Între liberalitateș i libertate: aspecte ale traducerii in campul literaturii*, in *Communicare Instituțional Ȃși Traductologie*, 162-163.
- Piacentini, M. (2015). « *Une offrande faite au texte original* » : *da Trop de chance a Troppa fortuna*, in *Mi Traduci una Storia ? Riflessioni sulla traduzione per l'infanzia e per ragazzi*, Bonomia University Press.
- Podeur, J. (2002). *La pratica della traduzione*. Liguori Editore.
- Podeur, J. (2008). *Jeux de traduction - Giochi di traduzione*. Liguori Editore.
- Puurtinen, T. (1994). *Dynamic style as a parameter of acceptability in translated children's books*, in *Translation Studies: An Interdiscipline*.
- Puurtinen, Tiina. (1995). *Linguistic acceptability in translated children's literature*. University of Joensuu.
- Reiss, K. (1982). *Zur Ȃbersetzung von Kinder- und Jugendbũchern: Theorie und Praxis*, in *Lebendige Sprachen*, 17, 7-13.
- Riquois, E. (2010). *Exploitation pȂdagogique du texte littȂraire et lecture littȂraire en FLE : un Ȃquilibre fragile*, in *Enseigner Les LittȂratures Dans Le Souci de La Langue*, 247-251.

- Rudvin, M., & Orlati, F. (2006). *Dual Readership and Hidden Subtexts in Children's Literature: The Case of Salman Rushdie's Haroun and the Sea of Stories*, in *Children's literature in translation. Challenges and strategies*, St. Jerome Publishing, 157-184.
- Saussure, F. (1916). *Cours de Linguistique Générale*, édité par Bally, C., Sechehaye, A., Paris, Payot.
- Schank, R., & Abelson, R. (1977). *Script Plans Goals and Understanding, an Inquiry into Human Knowledge Structures*. Lawrence Erlbaum Associates.
- Schleiermacher, F., & Bernofsky, S. (2021). *On the different methods of translating*. Routledge.
- Sekiguchi, R. (2003). *Traduire les noms propres*, in *Vacarme*, 25, 96-98.
- Shavit, Z. (1981). *Translation of Children's Literature as a Function of Its Position in the Literary Polysystem*, in *Poetics Today*, 2, 171-179.
- Shavit, Z. (1986). *Translation of Children's Literature*, in *Poetics of Children's Literature*, University of Georgia Press, 111-129.
- Slatyer, H. (2002). *The translator's choice: bringing the Little Prince to life*, in *World Congress of F.I.T. « New Ideas for a New Century »*, 7-10.
- Snell-Hornby, M. (1988). *Translation studies: An integrated approach*. John Benjamins Publishing.

- Stolze, R. (2003). *Translating for Children-World View or Pedagogics?*, in *208 Meta*, XLVIII.
- Tabbert, R. (2002). *Approaches to the Translation of Children's Literature: A Review of Critical Studies Since 1960*, in *Target*, 14, 303-351.
- Tarau, A. (2010). *La tâche de traduire les références historiques et juridiques de la nouvelle Le Colonel Chaber de Balzac*, in *Atelier de Traduction Numéro*, 13, 155-166.
- Tuna, D. (2017). *Exploring the nature of translation of names in children's literature*, in *International Periodical for the Languages, Literature and History of Turkish or Turkic*, 12/15, 579-594.
- van Coillie, J., & Mcmartin, J. (2020). *Children's Literature in Translation Texts and Contexts*.
- Venuti, L. (1995). *The Translator's Invisibility*. Routledge.
- Venuti, L. (1997). *The Translator's Invisibility. A History of Translatio*. Routledge.
- Vergnioux, A. (s. d.). *La littérature de jeunesse à l'école : des fictions « sur mesure »*.
www.cairn.info
- Viezzi, M. (2017). *Toponimi, traduzione e il caso Westö*, in *Settentrione*, 102-109.

- Zhang, Y. (2011a). *On the Translation of Children's Literature*, in *Journal of Language Teaching and Research*, 2(1).
- Zhang, Y. (2011b). *On the Translation of Children's Literature*, in *Journal of Language Teaching and Research*, 2(1).
- Zolfagharian, M., & Ameri, A. (2015). *A Sound Symbolic Study of Translation of Onomatopoeia in Children's Literature: The Case of « Tintin »*, in *Journal of Language and Translation*, 2, 111-117

